

Les momies du massacre

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

6

époque

Les Momies du massacre

Fleuve
Noir

G.-J. ARNAUD

LES MOMIES DU MASSACRE

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

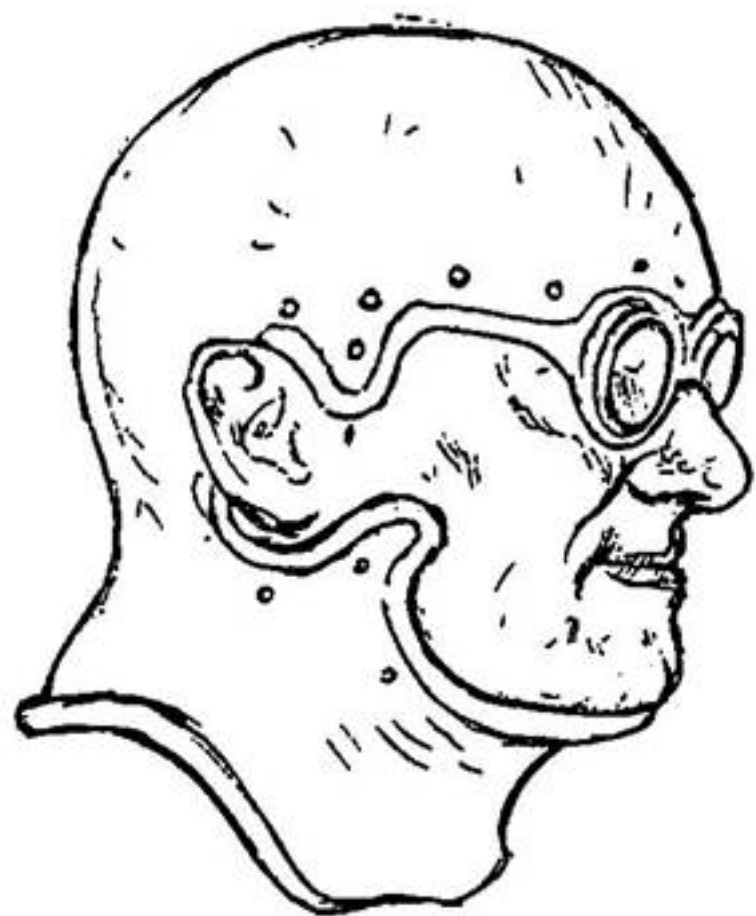
6

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2002, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07320-2



Grathe, second de la *Salamandre*

CHAPITRE PREMIER

Le gabier Pietr Rupthon frappa à la cabine de Fleur, juste comme elle s'apprêtait à se coucher. Lorsqu'elle ouvrit et vit le jeune matelot souriant vaguement, elle crut à une tentative de séduction, mais il lui murmura que le commandant Kurty désirait qu'elle le rejoigne chez lui.

— Chez lui ? dit-elle stupéfaite, car depuis des semaines elle essayait vainement d'être reçue.

— Oui, et votre mère aussi.

— Ma mère, protesta-t-elle déçue, pourquoi ma mère ?

Mais déjà le garçon s'éloignait et elle le suivit d'un regard appréciateur malgré sa contrariété. Elle attendait depuis si longtemps de se retrouver seule avec Kurty.

Lorsque les deux femmes pénétrèrent chez le commandant, elles furent surprises d'y voir autant de monde. Non seulement Grathe le second mais aussi le bosco, le chef mécanicien, le navigateur.

Lorsque tout le monde fut assis, Kurty éclaira son écran géant d'ordinateur et apparut un schéma que personne n'identifia tout de suite.

— Il s'agit du Chenal Noir. Nous sommes ici au point 4760, immobilisés sur ordre des Aiguilleurs, mais en réalité retenus en otages par le Grand Maître Opérasque. Il semble que le professeur Charlster, dont vous avez tous entendu parler et que certains connaissent, sabote le Chenal Noir en agissant sur le système spatial. Je ne vais pas entrer dans les détails. Opérasque pense qu'en nous bloquant ici, il obligera Ann Suba, qui a accepté de partir pour l'observatoire où Charlster travaille, à stopper son œuvre destructrice. Pour l'instant, ça n'a pas l'air de fonctionner. Aussi ai-je décidé que je devais prendre en main le destin de la *Salamandre* et de ses occupants, équipage et passagers.

Il estima nécessaire de faire le récit des circonstances qui les avaient conduits dans cet endroit étrange, le Chenal Noir, une coulée de nuit totale, de froid mortel entre les deux pôles. Une étendue de vingt mille kilomètres, large de dix, mais avec un couloir central de moins de mille mètres, un canyon de banquise et de parois latérales. Un endroit insensé parcouru par des vents violents où cet Opérasque, de la Caste des Aiguilleurs, avait voulu à toute

force créer un réseau ferré reliant les deux hémisphères jusque-là séparés par la Ceinture de Feu. Celle-ci débordait de chaque côté de l'équateur jusqu'aux tropiques et rendait toute communication impossible entre les deux parties de la Terre.

— Laissons de côté les complots, les ambitions, pour ne voir qu'une chose. Nous sommes prisonniers dans cet enfer et ne savons jusqu'à quand. Donc, en tant que maître à bord de mon baleinier, j'ai décidé que j'allais tenter de rejoindre le point 14.110, sachant que là-bas la banquise du Chenal a été détruite. Nous pouvons remettre la *Salamandre* à l'eau et rejoindre notre port d'origine, en naviguant sous voilure réduite aux deux tiers. Ce sera long, mais moins que d'attendre ici une décision sur notre sort, qui risque de ne jamais venir. Je vois que vous êtes surpris, surtout Jael et Fleur Rag. Mais nous avons déjà bien avancé dans notre entreprise et grâce au bosco, à notre chef mécanicien et à notre navigateur, nous espérons que bientôt nous pourrons quitter cet endroit. Mais c'est Grathe, mon second, qui a effectué un travail formidable au sein des gens de la Traction, de la Voie et de la Manutention. Vous n'ignorez pas que ces organisations ferroviaires sont depuis toujours opposées à la Corporation des Aiguilleurs appelée familièrement la Caste. Mais je lui laisse la parole.

Grathe expliqua d'une voix quelque peu exaltée qu'il avait obtenu, des différents services opposés aux Aiguilleurs, des renseignements importants. À commencer par ce schéma auquel ils avaient pu accéder grâce à un code secret.

— Ce plan du Chenal est d'une grande importance car il mentionne les postes de surveillance des Aiguilleurs qui, à vrai dire, sont peu nombreux, avec des garnisons très faibles, mais surtout nous avons les emplacements des stocks de fuphoc, baleinium et même charbon liquide au besoin. Ces réserves sont l'ultime recours des gens qui travaillent sur ce réseau. Ils ne peuvent y toucher qu'avec des autorisations spéciales. Mais depuis une semaine, il n'y a pratiquement plus de liaisons radio ou par railphone, avec la tête de pont de l'expédition. Du coup, chaque responsable des réserves peut en disposer à sa guise. Nous savons donc où et comment nous ravitailler en huile et en nourriture, mais nous avons besoin d'une motrice pour tracter notre convoi et c'est chose faite. La Traction, représentée par le contrôleur Parker, nous a négligemment désigné une loco-remorqueur de grande puissance qui pour l'instant est immobilisée. Une diesel capable d'affronter n'importe quel obstacle, grâce à son système de chasse-congères. Même un bloc aussi haut ne l'arrête pas. Par contre, elle ne peut dépasser les quatre-vingts kilomètres-heure, et à cette vitesse maximum dévore énormément d'huile. Le mieux sera de rouler à quarante à l'heure nuit et jour, avec pour seules pauses notre ravitaillement.

— Hé, protesta Fleur, vous oubliez que les Aiguilleurs surveillent tout dans le coin, que même si vous réussissez à quitter cet endroit ils enverront des messages radio ou par railphone.

— Je vais vous dire une chose, Fleur, dit Kurty. Nous détruirons les relais de radio disposés tous les trente à quarante kilomètres, et pour le railphone Grathe a ce qu'il faut.

— Un gars de la Voie m'a vendu des interrupteurs qui se fixent aux rails du réseau par simple magnétisme, pour interrompre les communications. Les Aiguilleurs se précipiteront pour les ôter, mais nous en avons tout un stock.

— J'ai calculé, intervint Jael, que nous avons à franchir dix mille kilomètres pour atteindre cette coupure de banquise.

— Exactement neuf mille trois cent quarante kilomètres, précisa Kurty. Soit à une moyenne de six cents kilomètres par vingt-quatre heures, seize jours, mais plus sûrement vingt, voire vingt-cinq. Nous devons à la fois attaquer les postes Aiguilleurs et les centres de ravitaillement. Ce sera très dangereux avec des pertes de temps considérables. Mais la Manutention qui s'occupe du remplissage des réservoirs nous fera des pleins complets et nous savons qu'une citerne de cinquante-cinq tonnes, remplie de baleinium, est disponible, juste surveillée par trois policiers qui se relaient. Nous en viendrons à bout. Nous l'attellerons à notre convoi.

— Mais le remorqueur, comment s'en emparer ?

— Personne ne le surveille. Ses deux sas sont verrouillés par un code et nul ne peut y pénétrer. Mais j'ai réussi à découvrir ce code durant mes longues nuits de solitude, dit Kurty. Il m'a suffi d'accéder aux archives de la direction centrale de la Traction, à Yukgrad, pour le découvrir. Il s'agit d'une loco ordinaire mais nous n'avons pas le conducteur.

Ce disant, d'un air interrogateur, il regardait Jael qui ne put s'empêcher de sourire.

— Comment savez-vous qu'avant le réchauffement je pilotais moi-même des trains de marchandises ? Avec Songe qui maintenant travaille pour la Caste, nous devons contourner les premières inondations, affronter de petites royautes qui exigeaient un péage pour laisser emprunter leur réseau. Nous avons mené une existence exténuante mais exaltante. Nous transportons des marchandises et ce qui, en temps ordinaire, n'aurait demandé qu'une journée, nous prenait parfois la semaine. Je peux me charger de ce remorqueur. Il me faudra former deux aides pour me remplacer, car je ne peux piloter vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Le jeune Pietr Ruphton serait disposé à apprendre ce métier.

— Moi aussi, dit Fleur. Ça me plairait, je crois.

— Il n'en est pas question, fit sa mère, sèchement. Ce n'est pas un travail pour toi.

— Il l'est bien pour toi.

— Ce n'est pas la même chose.

— Attention, trancha Kurty, l'entraînement débutera demain car, dans les premiers temps, la loco tractrice devra rouler sans interruption durant quatre jours, pour nous éloigner de deux mille kilomètres, avant que les Aiguilleurs ne réagissent.

— Ils vont lancer un avis ou deux à notre poursuite.

— Nous devons justement passer un nœud d'aiguillages au kilomètre 6220 que nous ferons sauter. Notre fuite sera couverte en principe durant vingt heures, ce qui, si tout va bien, nous donnerait une avance de huit cents kilomètres. Même à pleine vitesse les avisos ne nous rejoindront pas avant ce nœud ferroviaire.

— Mais à quoi bon un nœud de ce type puisque le Chenal est rectiligne, sans embranchement ?

— Le point 6220 est un important centre de ravitaillement, de séjour même. Opérasque y a prévu des traintels pour y inviter les membres du Conseil de Surveillance et faire admirer ses réalisations. Les sabotages de Charlster ont mis un terme à ses intentions. Le nœud distribue des quais d'une véritable station aujourd'hui en partie déserte. C'est à peine si une douzaine d'hommes y séjournent, avec pour moitié des Aiguilleurs.

— Nous pouvons donc accéder au parc des locos facilement ? demanda Jael qui restait sombre.

Le désir de Fleur la révoltait. Elle n'avait pas prévu pareille activité pour sa fille. Elle aurait voulu la tenir en dehors de cette folle équipée, mais se doutait que la jeune fille ne céderait pas.

— Jael, que décidez-vous ? insista Kurty. Nous ne pouvons tergiverser. Nous devons tout entreprendre pour être prêts sous les huit jours, car il y aura une relève générale des Aiguilleurs, des gens de la Traction, de la Voie et de la Manutention. Ne connaissant pas les nouveaux venus, nous devons partir avant leur arrivée. Nous pensons que les Aiguilleurs sur le point d'être enfin rapatriés en région plus clémente, du moins plus éclairée que celle-ci, ne

mettront pas beaucoup d'énergie à se lancer à notre poursuite, laisseront ça à leurs remplaçants. Et ceux-ci qui arrivent en zone inconnue, surtout une zone glacée et plongée dans les ténèbres, n'auront peut-être pas l'expérience nécessaire pour se lancer à nos trousses.

— Bien, dit Jael maussade. Fleur sera l'une de mes apprentis conducteurs avec ce garçon.

En réalité, elle n'avait aucune envie de rejoindre un jour les Kerguelen, n'avait pas non plus celle de rester éternellement dans ce Chenal Noir, mais avait besoin de réfléchir sur son retour auprès de Lien Rag.

— Nous avons à mettre pas mal de choses au point avant de nous lancer dans cette aventure qui est complètement déraisonnable. Notre pourcentage de réussite est très bas. Avec tant d'obstacles, tant à faire qu'il est certain que nous nous heurterons à des problèmes impossibles à résoudre. Nous passerons outre.

— Moi, j'y crois, dit Fleur, et ça me plaît cette idée de fausser compagnie aux Aiguilleurs. Que peuvent-ils contre nous ? Nous tuer tous ? Au risque d'avoir tout de même des comptes à rendre. Mon père n'acceptera jamais de laisser nos morts impunies, et Opérasque connaît certainement sa réputation.

Cette confiance affirmée en Lien Rag déplaisait visiblement à Jael. Elle jugeait sa fille pleine d'ingratitude à son égard, et Kurty qui surveillait sa réaction eut quelques craintes. Cette femme, trop mère abusive, ne pourrait accepter que sa fille reporte sur son père une partie de l'affection qu'elle lui devait uniquement.

Le chef mécanicien Hériquel prit la parole pour expliquer que les wagons-ateliers, accrochés à leur convoi, seraient gardés pour les réparations en perspective.

— Un moteur Diesel est un moteur Diesel, et ceux de la loco-remorqueur ne me font pas peur. Nous saurons avec mes garçons la faire marcher. Mais il y a ce wagon avec les gardes Aiguilleurs affectés à notre surveillance. Il faudra l'abandonner en cours de route, plutôt que de le décrocher ici avant le départ.

Le navigateur Parkos éleva une objection.

— Dès que le convoi s'ébranlera, ils voudront savoir la raison de ce départ, que ferez-vous du chef de train par exemple ?

— Il n'a pas quitté notre ancienne motrice, et se limite à deux inspections par jour.

Ce fut Fleur qui proposa que quelques membres de l'équipage effectuent, au cours de leur fuite, des reconnaissances de réseau à bord d'une draisine.

— On doit pouvoir en voler facilement, ici il y en a des dizaines.

— J'y avais pensé, dit Kurty, ravi qu'elle soit aussi attentive à leur discussion. Une draisine ne peut emporter de grandes quantités d'huile. Juste pour quatre à cinq cents kilomètres et son ravitaillement créerait une perte de temps.

— Les draisines militaires de type patrouilleur doivent avoir une plus grande autonomie, fit-elle avec hésitation. Je sais qu'elle ne serait pas facile à voler mais, lorsque je saurai comment on conduit une loco-remorqueur, je pourrai peut-être approcher les bâtiments de la III^e Flotte. Lorsque je sors d'ici pour me promener, j'ai l'occasion de discuter avec des officiers de marine. Je ne vous cache pas que plusieurs me font la cour et m'ont déjà proposé de venir à leur mess, je ne sais pas si l'on dit mess pour la marine.

— Mais, Fleur, tu ne m'as jamais parlé de ces rencontres ? Toi, tu flirtes avec ces gens-là, ces Panaméricains qui furent toujours nos ennemis ? s'écria sa mère.

— Mais ce sont des garçons charmants, répliqua la jeune fille, regardant en coin Kurty qui lui aussi paraissait offusqué, peut-être dépité, voire jaloux.

— Je peux accepter de visiter leurs bâtiments, faire mine de m'intéresser aux patrouilleurs et de comprendre comment ils fonctionnent. Ce sont des draisines à peine plus grosses que celles de la Traction, et qu'une seule personne peut piloter.

— Je crois, dit Kurty avec effort, que nous devrions parler d'autre chose, car ce projet me paraît trop compliqué à mener à terme. La disparition d'un patrouilleur sera signalée dans l'heure qui suivra et compromettra notre départ.

Dissimulant sa véritable motivation, le commandant usait d'un prétexte sans fondement pour s'opposer, elle s'inclina. Elle savait qu'il était jaloux des officiers de marine qu'elle avait rencontrés, et s'opposerait à ce qu'elle recommence.

Durant toute la nuit le projet d'évasion fut analysé et commenté. Il en serait encore ainsi le lendemain jusqu'à ce que tous les points douteux soient examinés, qu'une solution fût trouvée. Fleur et sa mère allèrent se coucher, mais sur le seuil de la cabine de la jeune fille, Jael ne lui souhaita pas le bonsoir ni ne l'embrassa, et rentra chez elle. Fleur en fut affectée mais elle était décidée à tenir bon.

Assise sur sa couchette, Jael se demandait ce qu'elle deviendrait si la folle entreprise réussissait et si, par miracle, le baleinier rejoignait Cooktown. Elle ne pourrait rester aux Kerguelen. Yeuse lui accorderait-elle son hospitalité ? À moins qu'elle n'embarque sur le *Dragon*, le baleinier de Farnelle et Danglov, mais elle en avait assez des bateaux et de la navigation. Elle ignorait ce qu'était devenu son demi-frère Liensun. Il avait, certes, trompé un peu tout le monde et surtout Kurty par ses manigances, mais elle ne pouvait s'empêcher d'admirer son audace et surtout son cynisme. Il s'était enfoncé dans le Chenal Noir avec l'ingénieur Pavakov, avait peut-être déjà atteint l'Antarctique, puis les Kerguelen.

Jadis, elle aussi se suffisait à elle-même, était capable de mener à bien des entreprises de toute nature, mais depuis la naissance de sa fille elle n'était plus la même. Ce lien affectif la retenait, l'obligeait à subir une existence qu'elle n'appréciait pas. Pourtant, elle était tombée amoureuse de Lien Rag, lorsqu'il commandait ces énormes tankers de glace et traversait les océans à l'aube du réchauffement, au cours de cette courte période où, les glaces disparaissant, les humains croyaient retrouver les joies d'autrefois, la liberté et le plaisir de vivre dans un climat et une lumière bienfaisants. Très vite ils avaient déchanté quand la chaleur était devenue insupportable, surtout à l'équateur, entre les deux tropiques, avec des quatre-vingts degrés, voire cent. On disait que l'eau de mer y bouillait mais personne ne l'avait vraiment vu.

Lien Rag et ses amis voulaient s'installer dans le Sud de l'ancienne Australie, mais avaient dû y renoncer, toujours à cause de la chaleur. Sortant de deux mille ans de glaciation les hommes ne pouvaient supporter de telles fournaises. Même vingt degrés en plein air leur paraissaient trop forts. La vie dans l'hémisphère Sud, entre la Ceinture de Feu et les froids de l'Antarctique était acceptable, bien que très monotone ainsi cantonnée dans des îles peu étendues. Elle envoyait Yeuse qui dirigeait la Patagonie occidentale, un pays de grandes étendues.

CHAPITRE 2

La résistance des supplétifs du colonel Madrisos sur le rio Chicos cessa au bout de huit jours de combats, et surtout de bombardements intensifs de la part des spectres Aiguilleurs qui avaient reçu des renforts et des lance-missiles de grande puissance. Les attaquants disposaient aussi d'embarcations en aluminium, acheminées depuis l'Altiplano. On apprit que les Aiguilleurs les utilisaient pour traverser les lacs souterrains dans le sous-sol de la cordillère des Andes. Ils débarquèrent sur la rive droite.

Dans Punta Arenas c'était l'affolement et certains se réfugiaient dans les îles Clarence, Dawson, Santa Ines pour fuir les envahisseurs, mais surtout la radioactivité que leurs locos et leurs personnes répandaient dans tout le Nord du pays. C'était cette contamination qui avait démoralisé les troupes du colonel Madrisos. Elles s'étaient débandées, et il ne lui restait qu'un millier de soldats décidés à se défendre tout en se repliant sur la capitale. Dans le Nord, la situation du général rebelle Benfield n'était pas meilleure. Yeuse lui avait fait parachuter des armes, des lance-missiles, mais il avait pu lui faire parvenir un message effrayant. Les premières vagues d'Aiguilleurs malades, squelettiques, ceux qu'on appelait les spectres, n'étaient qu'une avant-garde car derrière, sortant à peine des cavernes et des tunnels forés dans la Cordillère, le gros des troupes Aiguilleurs se préparait à fondre sur le Sud de la Patagonie, qu'elle fût orientale ou occidentale. Et, semblait-il, les nouveaux venus ne paraissaient pas malades, eux, protégés qu'ils étaient par des combinaisons spéciales.

Tout d'abord elle refusa d'y croire. La Caste aurait envoyé ces pauvres créatures mourantes pour débayer le terrain, permettre aux locos nucléaires de progresser alors que des soldats sains, ayant vécu loin des sources de radioactivité allaient poursuivre la conquête ? Dans un pays aux deux tiers contaminé ? Car la réalité était là, au-delà du rio Chicos et le long d'une bande de deux cents à cinq cents kilomètres, toute vie serait interdite dans quelques semaines. Les vents avaient diffusé le mal, et des villages, des bourgades entières, avaient été touchés.

Grâce au nouvel hydravion reconstruit sous la direction de Liensun, elle put survoler la région et même atteindre les montagnes plus au nord-ouest, l'Altiplano. Mais l'appareil n'en était qu'à des vols d'essai et devait rentrer ensuite pour des révisions assez longues.

Cette fois, bien qu'il fût trop tard, le conseil de gouvernement avait pris

conscience du danger que représentaient ces Aiguilleurs venus du Nord. Les membres de cette assemblée restreinte n'avaient jamais cru que des milliers d'Aiguilleurs aient survécu durant vingt ans, l'âge du réchauffement général, dans les profondeurs de la cordillère des Andes, et que leur nombre fut désormais évalué entre cinquante et cent mille. Tous les Aiguilleurs surpris par ce changement de climat dans l'hémisphère Sud avaient rejoint, autant qu'ils l'avaient pu, cette base énorme datant de la glaciation. Et pendant vingt ans, ces gens-là avaient creusé comme des taupes en direction du Nord, dans l'espoir de franchir, à deux mille mètres de profondeur sous terre, la terrible Ceinture de Feu. Voyant qu'ils n'y parviendraient jamais et que la Caste avait entrepris grâce au Chenal Noir de relier le Nord et le Sud, ils avaient renoncé à leur premier projet pour préparer l'invasion de la Patagonie, avec pour but de rejoindre ce Chenal Noir. Apprenant que le Grand Maître Opéraskue essayait de conquérir l'Antarctique, ils arrivaient pour le seconder et joindre leurs gros effectifs aux siens, beaucoup plus modestes.

Dans un message récent, Benfield, le vieux général qui avait poursuivi seul le combat au nord, lorsque Yeuse et le Conseil avaient décidé de retirer les troupes du colonel Magon pour l'envoyer en Antarctique, lui proposait de reprendre la lutte autour de Punta Arenas si elle trouvait le moyen de l'évacuer, lui et ses hommes, depuis le lac Buenos Aires.

— C'est impossible, lui dit Liensun. Nous embarquerons cinquante hommes et leur matériel à chaque voyage, mais nous ne pourrons effectuer que quatre rotations par jour au grand maximum. De plus, ces gens-là sont sûrement contaminés.

C'est pourquoi le Conseil exigeait que le colonel Magon qui, là-bas en Antarctique, sur la banquise de Weddell, protégeait une colonie de chasseurs de phoques, fut rappelé avec ses hommes et que l'hydravion affecté à ce secteur soit également ramené.

— Vous voulez l'abandon de la colonie et le tarissement de nos approvisionnements en huile ?

Ils hésitaient sur ce point mais ne pouvaient tergiverser. Le vétéran de ce conseil, Madrika, proposa alors ses bons offices de négociateur, rappelant qu'il avait été un gros actionnaire de la Panaméricaine du temps de sa splendeur, et que son nom était jadis, avant le bouleversement climatique, une référence auprès des Aiguilleurs.

— Je peux aller à leur rencontre demander à parler à leur chef. Ils ont certainement un Grand Maître à leur tête s'ils sont aussi nombreux.

— Vous voulez quoi, s'emporta Yeuse, une capitulation sans conditions, alors que ces spectres contaminés sont en marche vers la capitale et répandent

la mort autour d'eux ? Ils n'ont plus besoin d'armes désormais. Il leur suffit de parcourir le pays pour que toute vie humaine, animale, la flore, disparaissent pour une longue période. Mais si vous le souhaitez, je peux vous embarquer dans un hydravion et vous déposer sur l'Altiplano, pour vous laisser en tête à tête avec vos anciens amis.

CHAPITRE 3

La nouvelle en direct de Salt Lake Station attendait Cristella Marlone très tôt le matin et, dès qu'elle en eut pris connaissance, elle ne put cacher sa satisfaction aux rares astrophysiciens présents dans la grande salle de l'observatoire. Peu à peu les têtes se relevèrent, les regards abandonnèrent les écrans pour se porter vers le « bunker », ainsi appelaient-ils le bureau en vitres épaisses de la directrice, qui les dominait d'un bon mètre. Charlster n'était pas encore arrivé mais Hyponias et Bourguine s'interrogèrent des yeux sur la mine réjouie de Cristella. Louria Finister entra et se dirigea vers le bureau vitré, ensuite ce fut Ann Suba. Mais si Cristella croyait apprendre à cette dernière l'information qu'elle venait de recevoir, elle en fut pour ses frais.

— Je suis au courant depuis hier au soir, déclara la vieille physicienne.

Seule Louria restait dans l'ignorance.

— Une commission du Conseil de Surveillance a décidé d'inspecter le réseau du Chenal Noir. Il semble qu'une majorité se soit prononcée pour envoyer certains d'entre eux sur les lieux, afin d'avoir une idée nette de cette liaison Nord-Sud.

La jubilation de Cristella en fut gâchée et elle hocha seulement la tête, ne pouvant s'empêcher de constater qu'ainsi le fabuleux travail du Grand Maître Opérasque allait enfin être reconnu.

— Il s'agit donc d'une motion de méfiance envers Kawy, le chef de la police, qui espérait être nommé pour le poste de Maître Suprême ? fit Louria jouant les naïves.

Faisant fi de son habituelle prudence, Cristella se surprit à incliner la tête puis se reprit.

— On ne peut parler ainsi mais le Conseil, avant de condamner le Chenal, voudrait en savoir plus et c'est tout à fait en son honneur. Le Grand Maître Opérasque accomplit une tâche surhumaine que peu de gens sont à même d'apprécier.

— Croyez-vous que la conquête de l'Antarctique soit vraiment nécessaire ? répondit Louria.

— Le voyageur Opérasque se trouve en quelque sorte le dos au mur à

cause de... de manigances, j'ose le dire, qui visent à détruire le Chenal. Il ne lui reste plus qu'à aller de l'avant pour que son expédition survive, maintenant qu'elle est coupée de toute liaison avec le Nord. Il doit se procurer du ravitaillement sans attendre.

Ann Suba resta la seule en compagnie de la directrice, tandis que Louria rejoignait son poste de superviseur. En réalité, elle n'avait plus grand-chose à faire depuis qu'Ann Suba était arrivée dans l'observatoire.

— J'ai un grand espoir, avoua Cristella Marlone. La commission ne peut abandonner le Chenal Noir pour un projet qui ne sera peut-être pas réalisé au cours d'une génération.

— Vous parlez de Permafrost ?

— Bien entendu. Le Chenal Noir est pour l'instant la seule possibilité de joindre les deux hémisphères. Si on l'abandonne à la destruction et au sabotage, nous aurons deux mondes séparés à jamais qui évolueront chacun différemment.

Ann Suba restait silencieuse et indifférente en apparence, mais elle était de l'avis de cette femme. Le Chenal Noir était un moindre mal, même s'il était aux mains de la Caste, même si par ce seul passage les Aiguilleurs envahissaient le Sud de leurs réseaux et essayaient d'imposer une société néoferroviaire. Les îles en dehors de l'Antarctique, les deux Patagonie échapperaient à leur emprise, puisque non recouvertes de glace et soumises à un climat tempéré.

— Tout cela va prendre du temps, se contenta-t-elle de dire, car la commission devra être désignée et le voyage organisé. Le Chenal est d'une longueur telle que ces gens en mission ne pourront donner leurs conclusions que dans des mois.

— Ils occuperont un TUR, un train ultra-rapide qui peut rouler jusqu'à trois cents kilomètres-heure. En vingt-quatre heures, grâce aux deux machines, il peut parcourir théoriquement plus de six mille kilomètres, mais il est certain qu'il n'en fera que cinq mille. En quatre jours, il peut atteindre le bout du Chenal.

— Vous oubliez la cote 14.120 où la banquise s'est effondrée sur des dizaines de kilomètres, objecta Ann.

Ce qui fit sursauter Cristella.

— Comment pouvez-vous être au courant ? C'est un secret militaire.

— Ma chère, lorsque j'ai signé mon engagement, une fois parvenue ici,

j'ai exigé d'avoir accès à tous les renseignements concernant le Chenal puisque l'on souhaitait que j'effectue du bon travail. Je ne me suis pas adressée au chef de la police Kawy, mais directement au président Albeyal du Conseil de Surveillance, et il n'a fait aucune difficulté pour que je sois informée de tous les incidents se rapportant au Chenal.

— Albeyal est l'ennemi d'Opérasque, ragea Cristella. Pas étonnant qu'il laisse divulguer tout ce qui peut nuire au Grand Maître. Mais pour l'instant, il oublie une chose, le cher voyageur Président, c'est que voyageur Opérasque reste le seul nominé. On parle de Kawy, mais rien n'est décidé. Et le Conseil passe outre malgré la voix prépondérante de voyageur Albeyal pour ordonner cette mission.

Lorsque Charlster arriva enfin, il comprit qu'un événement grave s'était produit et les concernait tous les trois, c'est-à-dire Bourguine, Hyponias et lui-même, car d'un petit signe le jeune Claudion l'incita à la prudence. Lorsqu'il passa à côté de Louria Finister, celle-ci lui souffla au passage la lettre U et, comme il n'avait peut-être pas bien entendu, elle attendit qu'il soit à sa table de travail pour la former avec son pouce et son index. Elle se brancha sur le site Upsilon, selon la procédure habituelle lourde de précautions, pour éviter d'être surveillée par un *suspicious screen*, un écran d'espionnage.

Charlster la rejoignit peu après sur le site et elle imprima ce qu'elle savait sur la commission que le Conseil de Surveillance allait envoyer dans le Chenal. « Je vous incite à la plus grande prudence et même à vous abstenir de toute activité négative. » Sous-entendu pas de sabotage pour le moment. Charlster comprit que la situation était explosive mais répondit, toujours en écriture virtuelle que, si lui et Hyponias avaient conscience du danger, jamais ils ne convaincraient Bourguine de laisser tomber son désir de vengeance contre Opérasque.

Louria faillit répondre que c'était là une belle occasion de se débarrasser de cet homme qui ne songeait qu'à détruire. Mais Charlster jugerait cette position trop cynique, et elle préféra atténuer ce qu'elle allait répondre. Elle rappela à Charlster que c'était pour obliger les Aiguilleurs à la libérer de prison qu'il avait entrepris cette série de sabotages. Maintenant elle était libre, et il n'avait plus de motif pour poursuivre une œuvre aussi néfaste pour l'intérêt général et pour lui-même. Elle lui exposa que, désormais, avec la présence d'Ann Suba dans l'observatoire, il n'était plus un personnage inamovible et qu'à tout moment on pouvait le mettre à la retraite avec interdiction de poursuivre ses travaux.

— Vous sous-entendez qu'Ann Suba est plus qualifiée que moi pour poursuivre le genre de recherches qui me préoccupent ?

— Ni plus ni moins, mais elle peut vous remplacer sur-le-champ. Elle

tâtonnera peut-être quelque temps, mais dans un mois nul ne verra la différence entre elle et vous qui serez en train de moisir dans un traintel luxueux pour personnalités de haut rang. Vous jouerez aux cartes ou aux échecs, vous ferez de la gymnastique tous les matins pour que votre corps ne s'ankylose pas.

— Je vous en prie. Je suis disposé à m'arrêter mais vous ne ferez pas entendre raison à Bourguine.

— Laissez-le tomber, sa vengeance est son affaire, pas la vôtre.

Puis elle se rendit compte que Claudion Hyponias les avait rejoints sur le site, sans cependant laisser apparaître son visage. Ils se fuyaient l'un l'autre, alors que Louria mourait d'envie de se jeter sur lui pour le prendre dans ses bras.

— Vous devez votre poste à Kawy, fit-il sarcastique, tandis que son portrait apparaissait sur l'écran dans l'angle droit, Charlster occupant le gauche et elle le milieu. Vous allez le décevoir si vous ne nous incitez plus à poursuivre le sabotage du Chenal Noir car, en réalité, vous avez été libérée de prison et envoyée ici uniquement pour satisfaire l'ambition de ce type, et pousser Opérasque à des initiatives désespérées.

Il avait raison, elle s'était prêtée à ce jeu subtil pour ne plus rester dans sa cellule, mais elle ne l'admettrait jamais et elle quitta le site Upsilon sans autre explication.

CHAPITRE 4

À une altitude de dix mille mètres, juste à fleur de la couche de nuages, le dirigeavion flottait grâce uniquement à sa structure semi-rigide de dirigeable, les moteurs coupés dans un air miraculeusement calme. Ils dérivèrent lentement, et seraient bientôt à l'aplomb de l'archipel Crozet.

Depuis qu'ils avaient surpris l'atterrissage d'une navette spatiale dans l'une de ces îles, l'ancien glaciologue voulait en avoir le cœur net. Il avait embarqué à bord de l'appareil non seulement son équipage habituel et son cousin, mais aussi un certain Jossoye. Ce dernier était un ancien Rénovateur du Soleil qui avait agi dans la plus totale indépendance, affilié cependant aux deux groupes, celui des scientifiques et celui dont les membres s'adonnaient à des rites magiques, utilisant l'alchimie pour parvenir à la connaissance. Lien Rag se souvenait que ces gens-là n'avaient le plus souvent aucune formation minimale, et considéraient par exemple les livres de géographie anciens comme des grimoires cabalistiques, capables de leur révéler le secret de l'éternité. La plupart du temps, la recherche sur le Soleil et les astres n'était que prétexte à des délires superstitieux.

Jossoye avait tâté de l'astronomie fondamentale, essayé de percer le secret des poussières lunaires, ce qui, à une certaine époque, était carrément impossible. Seul Charlster, à l'aide de lasers et d'émetteurs d'ultrasons, avait réussi à écarter momentanément ces strates pour laisser apparaître le ciel et le Soleil.

Réfugié dans les Kerguelen, Jossoye s'était équipé d'une lunette astronomique de moyenne puissance. Depuis des mois il déposait régulièrement des requêtes pour qu'on l'accepte à bord du dirigeavion, d'où il pourrait mieux observer le ciel. Celui-ci était depuis vingt ans encombré de nuages ou de brumes perpétuelles dus à l'évaporation des glaces, tout aussi impénétrables que les poussières lunaires, mais laissant tout de même filtrer plus de lumière et surtout plus de chaleur.

Ce vieillard, il avait atteint les quatre-vingt-trois ans, resta en extase devant l'équipement optique du dirigeavion, et Lien Rag lui expliqua que le même appareil était utilisé par Charlster pour des recherches au-dessus de la couche nuageuse, quelque quinze ans auparavant, à Lacustra City.

— Le professeur Charlster, murmura Jossoye, les larmes aux yeux. Mon maître. Je me suis inspiré de ses travaux pour essayer, moi aussi, de faire

réapparaître le Soleil et j'y ai même réussi. Oh, brièvement, l'espace de quelques secondes.

Comme Lien Rag et Gus échangeaient un sourire sceptique, il fouilla dans ses vêtements avec fébrilité. Il portait une très ancienne combinaison Symmons, la reine des combinaisons isothermes dans le temps, mais celle-ci tombait en lambeaux et ne le protégeait ni du froid ni du chaud. Il en extirpa cependant une photographie craquelée.

— C'est ma femme qui les prenait, et elle réussit à fixer l'image du Soleil avec un filtre durant ces quelques secondes fabuleuses.

Cette fois, les deux cousins ne souriaient plus. Cet homme avait réussi ce que des millions d'autres avaient vainement cherché à faire.

— J'ai à mon tour repéré le fameux satellite dans le ciel, celui qu'au début on appelait Dumb-Bell, je crois ? Et qui s'est avéré être le Bulb d'origine animale. Je l'avais situé, du moins j'avais son spectre à l'aide d'une association assez farfelue, je l'admets, d'un laser, d'un émetteur d'ultrasons et d'un radar.

— Mais comment vous étiez-vous procuré des instruments aussi rares que très chers ?

— J'avais volé le laser dans une locomotive panaméricaine en panne du côté du réseau des Quarantièmes. Le radar venait d'un surplus fourgué par des gangsters d'une Compagnie qui abritait des pirates. Pour l'ultrason, j'ai dû le bricoler à partir d'une commande de machine dans l'usine de l'Australasienne où j'étais contremaître à l'époque.

— Vous avez toujours ces appareils ?

— Oui, bien sûr, et je les ai perfectionnés.

— Jossaye, je vous ai embarqué avec nous pour essayer de comprendre ce que vient faire une navette spatiale dans les îles Crozet. De là, nous essaierons d'en suivre le parcours et de déterminer son origine.

— Vous auriez dû m'en parler plus tôt, fit le vieux Reno, je vous aurais dit que je ne voyais qu'une origine, le morceau de Lune qui se balade au-dessus de nos têtes, enfin pas exactement. Il est géostationnaire à hauteur du pôle Nord, semble-t-il, du moins du petit cercle arctique, mais j'ai réussi à capter ses émissions radio. Oh, pas des émissions comme les connaissent les humains, mais tout corps spatial émet des ondes et je les ai captées. Si j'avais pu effectuer une triangulation, j'aurais eu non seulement son spectre mais j'aurais pu obtenir sur l'écran de mon ordinateur le bloc en trois dimensions. Je crois que ce morceau de l'astre mort qui explosa en 2050 vient de la région

des monts Altaï. Une colonie terrestre.

Abasourdis, les deux cousins en oubliaient ce qu'ils venaient faire dans le coin lorsque Olivary les interpella :

— Dois-je armer les missiles ? Nous sommes à l'aplomb de la coupole et, à tout moment, ces gens-là peuvent nous expédier un engin destructeur.

Lien Rag sursauta, eut du mal à se séparer du vieux chercheur pour se rendre dans le cockpit.

— Pour l'instant, c'est le calme plat. Nous avons la *Chimère* et le *Dragon*. La première se situe à trente et quelques milles au nord, et le second à vingt-huit milles à l'ouest. Eux aussi sont prêts à riposter si Crozet nous cherche des poux. Nous avons repéré le hangar où Césaire fait rafistoler son 510, grâce aux pièces de rechange que vous lui avez si généreusement fournies.

Olivary reflétait l'opinion publique générale. Aucun habitant des Kerguelen n'avait admis que le président offre un tel cadeau à un homme qui avait eu affaire avec la justice.

L'ancien Réno les rejoignit et colla son œil à l'un des oculaires disposés en batteries dans le cockpit. Il ronchonna car il devait le régler à sa vue, mais ensuite parla tout seul. Il pensait que la navette en question, il n'en avait vu que des photographies, fonctionnait selon le principe très ancien des navettes de Concrete Station. Oui, il était allé rôder dans la région par trois fois, et avait aperçu les fameux rails lumineux sur lesquels les engins spatiaux paraissaient foncer à grande vitesse.

— Nous parlions de rails parce que notre environnement était encombré de rails de toute nature. Mais il s'agissait de rayons avec des navettes assez archaïques. Venues d'Altaï.

— Écoutez, Jossoye, comment auraient-ils survécu dans un bloc lunaire tournoyant dans l'espace ? Deux mille ans, Jossoye, deux mille ans. Et pourquoi venir sur Terre après une si longue absence ?

— Je ne peux pas répondre à tout, mais ces navettes étant d'un modèle ancien, possible que des inconnus soient venus d'ailleurs pour se retrouver dans les très anciennes installations humaines d'Altaï. Oui, c'est possible.

— Alerte ! hurla Olivary. La coupole pivote et s'ouvre. Ils vont nous canarder.

— Les Simone ont également surpris le mouvement de la coupole. Il faut alerter le baleinier, dit Gislake depuis l'habitacle radio.

— Nous intercepterons le ou les missiles nous visant, et s'ils persistent nous tirerons sur le *Staple* de Césaire. Ils ont besoin de ce remorqueur puissant, le seul bâtiment de haute mer à leur disposition.

Olivary crut que les deux rayons courbes qui surgissaient soudain de la coupole étaient les gaz brûlés d'un missile, mais Lien Rag stoppa à temps sa main se préparant à appuyer sur la touche de tir de riposte.

— Les rails, les rails, hurlait Jossoye au comble de l'extase, comme à Concrete Station jadis, comme à Concrete Station. Et vous voyez ? Vous voyez la courbe qui contournera l'hémisphère Sud et atteindra Altaï ? C'est bien ce que je vous disais, c'est ce que j'ai trouvé tout seul dans mon petit laboratoire.

Un instant, Lien Rag détourna les yeux, craignant que l'ex-Reno ne succombe de trop de joie et manque le départ de la navette qui accéléra juste au moment de pénétrer dans la couche des nuées.

CHAPITRE 5

Même l'amiral Kinnjone n'avait plus envie de rire. Une nouvelle profileuse-poseuse devait être abandonnée, c'était la deuxième, sans compter les trois premières à jamais immobilisées à la sortie du Chenal Noir par la volonté surnaturelle de ce jeune Roux.

Depuis que l'expédition s'était transformée en machine de guerre, les ennuis, les incidents, les accidents se succédaient. On ne pouvait qu'accuser ouvertement la fatalité mais personne n'y croyait vraiment et, venue des âmes les plus superstitieuses, la rumeur d'une malédiction gagnait les esprits forts, atteignait l'état-major de l'amiral comme celui des Aiguilleurs et des cheminots engagés dans l'aventure. Une malédiction lancée par les Roux. Par ce garçon qui avait déjà manifesté sa puissance et que l'on soupçonnait d'être dans les environs, en train de lancer des anathèmes contre la puissante organisation panaméricaine.

Opérasque fut contraint d'organiser une rencontre avec Kinnjone et Fitzgarek, l'ingénieur en chef responsable des travaux de l'expédition. Ils s'assirent autour d'une table, le visage sombre, mais nul n'osa parler le premier, même pas le vieil amiral pourtant réputé pour son franc-parler. Le Grand Maître se sentit donc forcé d'ouvrir le feu.

— Nous vivons, commença-t-il, des jours difficiles. Le bilan est assez éloquent. Nous n'avons pas de pertes humaines à l'exception de quelques accidentés du travail, seulement blessés, mais notre matériel est de plus en plus fragilisé. Nous atteignons le cœur de ce continent glacé où sévissent de grands froids, et surtout des vents exceptionnels, bien différents de ceux qui agitent le pôle Nord. Nous ne recevons que le ravitaillement entreposé à la sortie du Chenal Noir, et d'après les dernières nouvelles le passage Nord-Sud est toujours interrompu. Il semble que les saboteurs, car il n'y a pas d'autres termes pour désigner ceux qui s'en prennent à cet unique passage entre le Nord et le Sud, n'aient pas été découverts. J'en suis d'autant plus surpris que j'ai tout fait pour que certaines personnes, j'ose dire certain personnage au singulier, soit surveillé et au besoin intercepté dans ses tentatives criminelles.

Kinnjone soupira et Opérasque comprit qu'il avait une objection à formuler. La veille, il ne lui en aurait pas laissé le loisir et d'ailleurs rien n'aurait jamais réuni ces deux hommes. Mais en cet instant, il était trop accablé pour persister dans son attitude habituelle.

— Mon vieux...

D'habitude, cette appellation familière lui paraissait irrespectueuse au point de le faire grincer des dents, mais ce soir-là il la trouvait infiniment réconfortante, amicale.

— Mon vieux, vous avez des ennemis au sein même du Conseil de Surveillance et ce vieux gâteux d'Albeyal ne vous porte pas dans son cœur. Pour moi, il a un autre candidat que vous au poste de Maître Suprême et il essaie de vous bloquer ici. J'aurais dû vous en parler plus tôt, mais vous étiez dans un tel état d'esprit que j'ai voulu voir si en fait vous ne parviendriez pas à surmonter tout ça. Mais je ne pensais pas que vous choisiriez de foncer dans le centre même de ce putain de continent. C'est une terre infinie et difficile. Le réseau que nous construisons suit des méandres sans fin. Nous n'avons pas un kilomètre de ligne droite et, après le Chenal qui est presque rectiligne, nous installer ici relève de l'exploit impossible. Qu'en pensez-vous, Fitzgarek ?

Ce dernier ne disposait pas de l'audace de l'amiral et dépendait étroitement d'Opérasque, mais il répondit avec une certaine hésitation, effectivement le tracé du réseau était sinueux et exigeait non seulement des efforts décuplés, mais surtout une dépense excessive de résine bactérienne.

— Je crains que les batteries ne s'épuisent. Nous en avons perdu plusieurs et bientôt nous devrons nous résoudre à ne plus construire six voies mais quatre. Je préconiserai même, si vous le permettez, de n'en établir qu'une seule, en attendant que le ravitaillement nous parvienne. Nous économiserions aussi les profileuses.

— Seule voie... murmura Opérasque. Mais les unités de la Flotte comme les destroyers ont besoin de trois voies. Seuls les avisos et les draines rapides, les patrouilleurs, pourront nous accompagner. Allons-nous abandonner une partie de la Flotte ?

— Écoutez, mon vieux, fit l'amiral, rebroussons chemin et cette énergie que nous dépensons en vain, utilisons-la pour aller reconstituer les banquises défaillantes, non seulement au point 18.117 mais surtout au 14.110. Nous savons comment produire de la glace, et même si elle ne résiste pas longtemps aux élévations de température, elle nous permettra de retourner chez nous. Vous pourrez alors prouver que vous êtes victime d'un complot et mettre le vieux chnoque de président en face de ses contradictions. Vous savez, Opérasque, j'ai l'air comme ça de vous critiquer perpétuellement, mais en réalité je suis entièrement d'accord avec vous en ce qui concerne le Chenal Noir. C'est la seule chance actuelle de réunir le Nord et le Sud. Je ne pense pas que le projet Permafrost verra le jour dans un délai raisonnable. Si le professeur Charlster est le patron des saboteurs, il faudra le limoger.

— C'est le seul capable de mettre le projet Permafrost en route. Je ne suis pas ennemi de ce projet, mais je voulais avant toute chose utiliser le Chenal puisqu'il s'offrait à nos tentatives. Je vous remercie de votre confiance, amiral, car j'en ai bien besoin. Je sais fort bien que j'ai des ennemis là-bas, à Salt Lake Station et dans plusieurs organismes, je sais que le président du Conseil de Surveillance ne me porte pas dans son cœur, mais je suis engagé dans une conquête de l'Antarctique et je dois encore essayer de la réussir. Si je retourne dans notre hémisphère, je pourrais me défendre, mais avec quel bilan ? Un réseau qui n'a pas atteint son objectif, qui est largement interrompu aux trois quarts de son implantation ?

— En ce qui concerne la réfection de la banquise, l'amiral a raison. Nous avons les moyens de la faire, c'est-à-dire de créer un pont provisoire qui nous permettra de remonter vers le Nord, et de rapatrier les hommes et une bonne partie du matériel, précisa l'ingénieur en chef.

— Je vous comprends et je sais que ce serait la solution la plus raisonnable, mais, hélas, je suis contraint de rester sur place pour des raisons que vous ne connaissez pas tout à fait. J'y ai fait allusion à deux ou trois reprises, mais sans insister, car je ne savais pas certaines choses.

Il parut réfléchir encore, haussa les épaules puis se lança.

— Des dizaines de milliers d'Aiguilleurs, réfugiés depuis le réchauffement dans les Andes, sont sur le point de finir la conquête de la Patagonie, et d'ici quelques semaines poseront le pied sur l'Antarctique pour effectuer la jonction avec notre expédition. Je ne peux donc abandonner ce continent, vous le comprenez bien.

CHAPITRE 6

En dépit des regards pleins de reproche de Kurty et des mises en garde de Jael, Fleur continuait d'aller et venir dans ce campement du point 4760, fréquentant la petite cafétéria de la marine où elle rencontrait de jeunes officiers, surtout des enseignes et des lieutenants de vaisseau. Ils se rassemblaient autour de la jeune fille avec empressement et, jouant les coquettes, elle leur soutirait des renseignements importants.

— Malheureusement, vous allez tous repartir vers le Nord, dit-elle un soir avec un air chagrin, puisque la relève approche. C'est pour la fin de la semaine, n'est-ce pas ?

— Ne vous inquiétez pas, voyageuse Fleur, nous devons rester encore au moins huit jours, peut-être quinze.

Tout le plan d'évasion de Kurty reposait sur la pagaille qui, obligatoirement, devait accompagner l'arrivée des remplaçants et le départ de la marine et de tous les services ferroviaires.

Durant quelques secondes Fleur resta silencieuse, catastrophée par cette nouvelle.

— Vous devrez nous supporter encore un bout de temps, fit un enseigne qui passait pour le boute-en-train de ces officiers subalternes.

— Tant mieux, dit-elle. Resterez-vous les seuls à ne pas être relevés ? Les services ferroviaires ne sont pas dans le même cas ?

— Tout le monde est consigné à cause de la visite d'une commission du Conseil de Surveillance. Nous allions devoir accueillir du beau monde, nos grands patrons, en quelque sorte, qui viennent inspecter le réseau. Ils circuleront en TUR mais feront escale ici précisément, avant de poursuivre jusqu'au bout du Chenal.

— Mais pour quelles raisons ? osa-t-elle demander.

— Ça, c'est un secret militaire, voyageuse. Ce ne sont pas nos affaires, répliqua le lieutenant de vaisseau le plus âgé.

Seul de toute la bande il gardait une certaine réserve à son égard.

Le soir même, Kurty, qu'elle avait informé, réunit tout son monde pour

commenter la nouvelle situation. Il avait déjà pris sa décision.

— Nous anticiperons le départ. Puisque ce point 4760 sera la première étape de cette commission, vous vous imaginez bien que l'ensemble, marine et services ferroviaires, va déployer les grands moyens pour accueillir ces dirigeants. D'après ce que j'en sais, ce sont tous des gens d'un certain âge attachés aux honneurs, très imbus de leur fonction et soucieux de leur confort. Ici, ce sera un peu la folie pour cette occasion, et nous en profiterons pour filer avec le convoi. Le fameux TUR, train ultra-rapide, encombrera toutes les voies, non qu'il soit très large, mais il sera escorté par des bâtiments de la marine. Des unités détachées auprès de ces notables dès le départ, et ce ne sont pas d'elles que viendra le danger d'être poursuivis. En fait, j'espère qu'elles bloqueront le départ des patrouilleurs et des draisines rapides. Dans l'agitation qui va régner nous effectuerons point par point notre plan. La locomotrice, pilotée par Jael aidée de sa fille et de Rupthon, viendra nous chercher après que la citerne de balenium y aura été attelée. Il faudra quelqu'un à l'aiguillage manuel de la voie de garage.

— Je suis volontaire, dit le bosco. Je prendrai le convoi au vol.

— Il vous faudra vous occuper de l'Aiguilleur, qui monte la garde dans sa gaitoune. En réalité, il n'a guère de travail, et se permet d'aller et venir pour essayer de bavarder avec d'autres surveillants.

— Je vous fais remarquer, susurra Fleur, que si je n'avais pas fréquenté ces jolis garçons de la III^e Flotte, vous ignoreriez tout de cette visite protocolaire.

Tous sourirent, sauf Kurty qui lui adressa un bref regard sévère. Jael serra le bras de sa fille pour montrer qu'elle ne lui en voulait pas.

— Lorsque nous avons été hissés sur les rails, dit le commandant, nous avons dû remettre toutes nos armes. Certes, nous avons caché quelques pistolets anciens mais les policiers Aiguilleurs ont négligé une chose, dans leur ignorance de ce qu'est un baleinier comme la *Salamandre*. Nous disposons donc de harpons explosifs, certains manuels, d'autres à lanceurs fixes, et ces derniers peuvent transpercer le blindage fragile d'une draisine rapide, voire d'un patrouilleur. Pas celui d'un aviso. Nos marins savent manier les harpons explosifs à main et formeront un commando spécial.

— Ce que nous devons savoir, c'est le jour et l'heure où le TUR entrera dans cette station provisoire.

— Je suis désolée, dit Fleur. Malgré mes efforts, je n'ai pu obtenir ce renseignement. C'est un secret absolu. Seul le maître Aiguilleur qui dirige cet endroit le connaît.

— Bah, lorsque nous verrons la musique de la Traction, c'est la seule présente en ces lieux, s'aligner le long des quais, nous saurons que le moment est venu, dit Grathe. Ils répètent depuis hier plusieurs morceaux, et avant de savoir pour quelles raisons je n'y prêtais pas attention. De même, les cheminots de la Voie installent des portiques qu'ils vont décorer avec les moyens du bord.

— Pourquoi ne pas miner les voies à la sortie de cette station ? proposa le chef mécanicien Hériquel. Nous bloquerions les poursuites pour un bon bout de temps. Les avisos seraient en plein dans les manifestations de cette réception, et bien empêtrés. Les poseuses sont toutes au-delà, ici même sur ces voies de garage. Elles devront pivoter pour réparer les rails détruits et faute de plate-forme tournante, ce sera très compliqué, très long.

— Ce serait un acte d'hostilité, réfléchit Kurty. Je ne voudrais pas être l'agresseur. Mais si on nous attaque, nous nous défendrons, bien sûr. Evidemment, ce plan est assez séduisant, mais du coup il révélera tout de suite notre fuite, alors que nous espérions bénéficier d'un sursis d'une vingtaine d'heures.

— Je voudrais attirer votre attention sur un aspect auquel nous n'avons pas songé. Pourquoi le Conseil de Surveillance Aiguilleur envoie-t-il une commission d'inspection ? À cause des dégradations qu'a subies le Chenal, donc le réseau. Je ne sais si c'est dirigé contre Opérasque ou au contraire en sa faveur, mais la commission doit en principe tout examiner et elle sait parfaitement qu'il y a ici même un convoi exceptionnel avec un baleinier posé sur roues à boudins. Ces gens-là viennent de Salt Lake Station, un endroit très éloigné des mers et des océans, en plein inlandsis canadien. Ne serait-ce que poussés par la curiosité, ils demanderont à tous les coups à voir ce baleinier et ses occupants. Donc le délai de vingt heures ne nous sera pas accordé.

C'était Grathe, le second, qui venait d'émettre cette hypothèse que chacun trouvait réaliste.

— Vous voulez dire par là que nous devons faire sauter le réseau au moment de notre départ.

— Une explosion retard. Le mieux serait de connaître le jour et l'heure exacte de l'entrée en station de ce TUR spécial.

Tous tournèrent la tête vers Fleur, à l'exception de Kurty, et Jael en fut très irritée.

— Vous attendez de ma fille qu'elle se... compromette avec ces jeunes officiers pour obtenir un tel renseignement ? Ce serait en quelque sorte de la...

— Il ne faut rien exagérer, maman. Ils sont dans l'ensemble assez corrects. Mais ce sont des officiers subalternes qui ne sauront qu'au dernier moment le jour et l'heure. Les seuls qui peuvent nous renseigner sont les gars de la Voie. Ce sont eux qui sont chargés de l'inspection du réseau, car le TUR circule à près de trois cents kilomètres-heure. En réalité, dans le Chenal Noir il ne dépassera pas les deux cent vingt, m'a-t-on dit. Moi, je n'ai pas de contacts avec les cheminots. À vous de jouer maintenant.

— Je m'en charge, dit Grathe, puisque j'ai de bons contacts avec les gens de la Voie. L'arrivée de cette commission doit mobiliser tous les postes de surveillance Aiguilleurs jusqu'au point 14.110, notre terminus, puisque c'est là que nous espérons remettre la *Salamandre* à l'eau. Les postes de surveillance, certes, mais aussi ceux de ravitaillement. Ce sera la première fois qu'un convoi ultra-rapide parcourra ce réseau récent, et tous les services seront sur les dents. Est-ce que ce sera bénéfique pour nous ou catastrophique ? Nous nous en rendrons compte assez vite.

CHAPITRE 7

Louria Finister, ayant décidé d'en avoir le cœur net avec Claudion Hyponias, alla un soir vers dix heures frapper à la porte de son compartiment. L'observatoire, en dépit des lois ferroviaires, avait été construit en matériaux durs et solidement implanté dans le sol, autant que faire se peut pour assurer la stabilité des coupoles d'observation et protéger la fragilité des appareils. Mais le succès de ce centre de recherches était tel que les cabines privées n'étaient pas assez nombreuses, et que les trois quarts du personnel logeaient dans des wagons d'habitation alignés autour des bâtiments centraux, auxquels on accédait par des tunnels translucides. La jeune femme n'avait aucune raison de se cacher et d'ailleurs elle s'en moquait. Elle accéda au sas du wagon de Claudion, trouva son nom sur la porte de son compartiment. Elle frappa et, croyant qu'un voisin venait lui demander un service, il ouvrit en caleçon. Elle retint son rire, car le garçon fronçait les sourcils.

— Je peux entrer ou pas ?

Il s'effaça et elle se dirigea vers la banquette dépliée, s'y assit.

— La commission d'inspection vient d'embarquer pour Yuk Station, c'est-à-dire pour l'entrée du Chenal Noir. Un train ultra-rapide a été mis à sa disposition. Je viens de capter l'information sur un site que j'ai déverrouillé. Mais ce n'est pas un prétexte pour m'introduire, ici.

— Ah oui ? fit-il goguenard.

— Je croyais ne pas avoir besoin de prétexte, dit-elle avec douceur.

Il se drapa dans une robe de chambre, comme pour éliminer toute possibilité d'intimité entre eux. À moins que ce ne soit un réflexe pudique.

— Aurais-je dû rester en prison ? dit-elle oppressée. Je ne vous comprends plus. Vous avez transformé ces opérations de sabotage, uniquement destinées au départ à forcer la main des autorités à mon sujet, en une sorte d'opposition farouche et nihiliste sous l'influence de Bourguine. Je suis libre. C'est donc inutile de poursuivre.

— Vous êtes superviseur, dit-il avec rancune.

— Ça n'a duré qu'un temps, puisque Ann Suba est arrivée et ne sera pas aussi laxiste. Moi, je n'avais pas envie de vous contrer, mais je ne comprenais

plus rien, avant que la personnalité haineuse de Bourguine ne m'apparaisse. Je ne suis pas l'ennemie totale de cette Compagnie Panaméricaine. Certes, je n'ai pas d'estime pour les Aiguilleurs, mais je suis une scientifique attachée à mon travail. On nous autorise à pratiquer l'astrophysique, ce qui en soi est une révolution, une ouverture sur une recherche beaucoup plus libre. Opérasque voulait nous contraindre à une seule tâche. Le nouveau prétendant, Kawy, n'est certainement pas plus libéral, mais dans cette lutte d'influence nous pouvons trouver des avantages. C'est tout ce qui m'intéresse. Vous, vous donnez l'impression d'avoir déclaré la guerre aux Aiguilleurs. Est-ce que Charlster n'aurait jamais renoncé au fond de lui-même à son idéologie de Rénovateur du Soleil ? Le Soleil, il est revenu, allez le voir de près en descendant vers le sud, et vous verrez qu'il n'est plus votre ami mais un adversaire qui ravage la moitié de la planète entre les deux tropiques.

— Je suis heureux de voir que vous êtes satisfaite de notre situation actuelle, fit-il. Vous accusez Bourguine d'être notre mauvais génie, mais croyez-vous qu'il soit dans l'erreur ?

— Il poursuit une vengeance personnelle, vous fait croire qu'il agit au nom d'un principe démocratique. Je suis certaine qu'il a horreur lui-même de la démocratie, car ce système implique des contraintes. Lui, n'en supporte aucune.

— La disparition de sa fille ne serait donc qu'un alibi pour projeter son venin nihiliste sur tout et tous, ricana Claudion Hyponias.

— C'est vous qui avez conseillé à Charlster de prendre ce Bourguine comme collaborateur, en réalité comme complice.

— Charlster voulait vous faire sortir de prison.

— C'est fait, répliqua-t-elle en se levant. Désolée que vous le preniez ainsi. Comme vous avez cessé vos opérations destructrices en direction de DAI, je supposais recevoir de vous un accueil un peu plus chaleureux.

— Vous veniez vous faire baiser ? lança-t-il méchamment.

Elle avança pour le gifler. Il leva le bras pour se protéger, dans un réflexe plein d'humour qui la fit éclater de rire.

— Je regrette ce que je viens de dire, murmura-t-il. En réalité, je vous avoue que nous ne savons comment rompre avec Bourguine. Dans le travail, nous affectons des airs sévères à votre égard, car nous savons qu'il vous déteste et vous traite comme une renégate.

— Je ne lui ai rien promis, je n'ai jamais eu de contact avec lui. Écoutez, Claudion, nous avons tous conscience que le projet Permafrost ne peut réussir

dans l'immédiat et que le Chenal est une chance pour la planète, même si les Aiguilleurs l'ont accaparé. Nous sommes assez indépendants tous les trois pour mettre au point un système qui filtre les rayons meurtriers du Soleil et permette une vie acceptable sur toute la planète. Pour ma part, c'est mon seul objectif, ma seule idéologie si vous voulez. Croyez-vous être dans la bonne direction en écoutant Bourguine ?

Elle marqua une pause, puis :

— Pour en revenir à votre accusation de tout à l'heure, elle était fondée. Je suis venue me faire baiser.

CHAPITRE 8

L'appareil H 320 que pilotait Liensun dans le Nord de la Patagonie fut porté disparu au cours de sa septième sortie de bombardement, certainement abattu par un missile des Aiguilleurs. L'appareil était descendu en vrille, laissant échapper une épaisse fumée d'après les observateurs, mais, au dernier moment, il avait paru se redresser à faible altitude et s'était perdu quelque part en Patagonie orientale, à hauteur du 43^e parallèle. Les observateurs pensaient qu'il s'était abîmé en mer, à moins qu'il n'ait réussi à s'y poser grâce à ses flotteurs.

L'hydravion que le colonel Magon utilisait dans la mer de Weddell avait été rapatrié pour participer à la défense contre les armées Aiguilleurs, mais ne pouvait à lui tout seul retarder la progression des convois que vomissaient les tunnels de l'Altiplano.

L'ex-colonel Benfield, c'était lui qui s'était auto-proclamé général pour impressionner les supplétifs, avait réussi au prix d'une longue marche dans la Cordillère, dans cette province qu'on appelait jadis Chubut, à rejoindre les débris des troupes de Madrisos. Depuis, ces supplétifs résistaient vaillamment, un peu en arrière du rio Chicos, sur la rive droite d'un de ses affluents, le rio Chalia.

Mais la disparition de l'hydravion fut perçue dans Punta Arenas comme le début de la défaite générale, et les plus riches commencèrent à prendre le chemin de l'exode vers les nombreuses îles des Magallanes. Des milices privées y furent fondées pour édifier des fortifications. On ne redoutait pas vraiment les Aiguilleurs, ces Panaméricains qui, voici vingt ans encore, régnaient sur le pays, mais ces spectres porteurs de l'épouvante. Les journaux étaient remplis de photographies effroyables sur la contamination des régions envahies par ces malades, et Liensun, au cours de ses opérations aériennes, avait accepté que des reporters embarquent dans l'hydravion et photographient et filment à leur guise.

Le Conseil de Gouvernement ne comportait plus que deux membres, les seuls assez courageux pour ne pas céder à la panique. Jamaïca avait fui le premier, rejoignant ses vastes propriétés dans l'île de la Terre de Feu où il élevait des moutons. Ses troupeaux fournissaient une viande qu'il vendait exclusivement en Patagonie orientale, sous prétexte que la grande partie de l'île était sous sa domination. Il n'avait jamais contribué au ravitaillement des populations occidentales, et Yeuse avait entrepris contre lui une procédure de

destitution. Ne restaient que Magda Pernez, une femme énergique, et Fergaz, un conseiller modéré plein d'esprit et d'humanité.

— Le Colonel Magon a décidé de revenir, annonça Yeuse lors de cette réunion restreinte. Nous n'abandonnons pas la colonie de Weddell, mais le *Rewa* fait route pour Punta Arenas, avec un premier contingent de trois cents commandos parfaitement aguerris. Je ne mets pas en doute la pugnacité des supplétifs, mais certains n'ont jamais manié un fusil. Ce n'est pas leur faute, plutôt celle des grands propriétaires qui depuis le réchauffement se sont emparés des llanos et ont interdit à leurs péones l'usage de la chasse. Les grands propriétaires ont disparu et seuls les pauvres gens résistent à l'envahisseur.

— On dit que les spectres, enfin les Aiguilleurs contaminés par la radioactivité, ne seraient plus que deux mille, dit Magda Pernez.

— Voici deux jours, nous en avons décompté deux mille cinq cents environ, mais la plupart, dans une proportion des trois quarts, sont à bout de forces, et si Benfield et Madrisos résistent encore huit jours, ils seront tous morts sur la rive gauche du rio Chalia. Ils n'ont même pas l'énergie nécessaire pour contourner ce front de résistance.

— Allez-vous rétablir Benfield dans son grade de colonel, ou lui accorder celui de général ? Il faudrait pour cela une volonté exprimée aux deux tiers de l'Assemblée. Mais vous ne réunirez jamais le quota indispensable, dit Fergaz.

— Nous sommes en état de guerre et je peux le nommer à titre provisoire, à condition que ma décision soit entérinée dans les six mois. Les armées qui arrivent du Nord dans leurs combinaisons protectrices sont trop bien équipées pour que nous songions à les vaincre. Je vais envoyer des messages à divers dirigeants, le président des Kerguelen...

Les deux approuvèrent cette proposition. Elle ne jugea pas utile de leur révéler que Benfield et ses troupes étaient contaminés également d'après le colonel Madrisos.

— J'alerte les Néos et le pape installés dans l'île d'Alone.

— Le pape n'a pas de divisions, dit Magda.

— C'est exact, mais il dispose d'une grande influence. Dans le Nord, le tiers au moins de la population panaméricaine est de religion néo. Les Aiguilleurs devraient en tenir compte. Seulement ces gens qui ont attendu vingt ans au fond de leurs cavernes, avant de surgir pour s'emparer de la Patagonie et ensuite de l'Antarctique, ne semblent pas obéir strictement au Conseil de Surveillance Aiguilleur. Opérasque qui guerroyait du côté du pôle

Sud n'a plus de relations radio avec ce Conseil. Chacun agit dans une autonomie anarchique et, si des crimes de guerre sont commis, ils s'en justifieront aisément en prétextant l'absence d'ordres précis.

CHAPITRE 9

Lors de sa visite au laboratoire de Jossoye, dans la périphérie de Cooktown, Lien Rag fut surpris du nombre d'appareils que cet ancien Réno utilisait. Il avait du mal à admettre que cet homme n'avait eu au départ aucune formation scientifique, qu'il n'était qu'un autodidacte. Mais, contrairement, à ces gens qui retirent de leur autoformation une fierté souvent insupportable, le vieillard gardait une grande humilité. Il ne cessait de se plonger dans des ouvrages de haut niveau, tous copiés sur des documents d'avant la glaciation.

— Ma seule certitude, c'est que cette navette que nous avons aperçue est un modèle ancien. Un modèle qui attendait dans les installations d'Altaï, cette zone lunaire occupée par l'homme au début du XXI^e siècle. Les installations y étaient très importantes et servaient de relais aux voyages vers Mars. Plus tard vers Ophiuchus, quand la technique nécessaire fut mise au point. Je ne prétends pas que des savants aient survécu, donné naissance à une série de générations durant deux mille ans. Mais un groupe occupe ce bloc lunaire, et c'est vers lui que se dirigeait la navette. Comment saviez-vous qu'elle surgirait alors que nous étions en observation à proximité ?

— Les Simone sont sur place depuis un certain temps. Ils ont noté une régularité dans les atterrissages et les envois de ces engins spatiaux. En principe, une arrivée et un départ chaque semaine, mais avec un jour en plus ou en moins.

— Pourquoi sont-ils sur la défensive, là-bas, à Crozet ? Pourquoi Césaire a-t-il besoin d'un gros hydravion ?

— Ce sont des énigmes. Jossoye, croyez-vous possible de répandre à nouveau les poussières, les cendres lunaires mais, cette fois, en couche plus légère, afin de rendre toute la planète habitable ? La vie est interdite entre les deux tropiques et c'est insupportable.

— Charlster pourrait y parvenir. C'est lui qui a fabriqué cette monstruosité, cet agrégat de poussières et de cendres également, qui plonge les abords du 120^e méridien Est dans le noir absolu et dans un froid pire que celui du Pôle. Ce qui surplombe cette zone comme un gros nuage est une sorte de croûte épaisse, agglomérée selon un procédé que j'ignore.

— On pense que Charlster a trouvé un liant, un ciment en parlant comme un vulgarisateur scientifique.

— Je le pense aussi. Mais lequel ? Il a vaincu les répulsions et les attirances de magnétisme entre ces débris. Jadis, il y avait souvent des remous dans l'organisation spatiale de ces poussières, et d'ailleurs j'ai profité de l'un de ces maelströms énormes, il devait faire à notre échelle dans les cinquante mille kilomètres de diamètre, pour percer son œil, son centre extrêmement fragilisé. Car ce remous, à la façon d'une force centrifuge, envoyait ses masses de poussières à la périphérie, et l'œil était d'une très faible épaisseur. Avec mes moyens ridicules, j'ai réussi à l'ouvrir et à voir le Soleil que ma femme photographia. Mais c'était à la portée de n'importe quel autre amateur.

Le téléphone portable de Lien Rag sonna, et il eut Lienty.

— Le *Dragon* qui se trouve à cinq mille kilomètres d'ici a capté un message de la présidente Yeuse. Il semble que les Aiguilleurs contaminés venus des tunnels de la Cordillère se rapprochent de la capitale Punta Arenas.

— Yeuse réclame de l'aide ?

— Pas vraiment, elle nous informe de la situation qui devient catastrophique pour la Patagonie, les deux Patagonie. Les Aiguilleurs pensent pouvoir ensuite débarquer en Antarctique, j'ignore comment mais c'est là leur objectif. L'un des deux hydravions de Yeuse a été abattu par les nouvelles troupes qui surgissent maintenant de l'Altiplano. Des troupes qui sont garanties contre la radioactivité des premières vagues d'attaque.

— Un hydravion abattu ?

— Oui, et c'était Liensun qui était aux commandes, murmura Lienty.

CHAPITRE 10

L'océan aurait dû être proche, si l'on se fiait au vol des oiseaux de mer qui piaillaient au-dessus de la seule profileuse-poseuse construisant une voie rectiligne sur ce plateau assez lisse, étiré à perte de vue. Des brumes basses rampaient sur la glace et ces albatros gigantesques, ces goélands énormes, les trouaient pour se jeter parfois contre le pare-brise de la machine. Des tramées sanglantes le tachaient, que les essuie-glaces chauffants ne parvenaient pas toujours à effacer. Sur les côtés du ballast on croyait parfois surprendre des silhouettes fantomatiques, mais Opérasque pensait que ce n'étaient que des hallucinations. D'heure en heure, l'angoisse étreignait tous les esprits, et un silence étrange régnait dans la machine lorsque les moteurs tournaient au ralenti. Elle s'immobilisait toutes les deux heures afin qu'Opérasque et Kinnjone fassent le point.

— Je n'ai jamais rien connu de tel, chuchotait l'amiral, visiblement impressionné et, pourtant, j'ai parcouru toutes les banquises, tous les inlandsis du monde. Je suis venu ici en Antarctique lorsque je n'étais qu'un jeune lieutenant de vaisseau, et je n'ai pas le souvenir d'une contrée aussi lugubre, pour ne pas dire sinistre.

À plusieurs reprises, il avait fait stopper son patrouilleur, ordonné des inspections de chaque côté des rails fraîchement posés. Il était certain, et ses hommes aussi, que des êtres inconnus rôdaient dans les brumes tout autour d'eux, mais les commandos ne trouvaient rien, pas même une trace de pas sur la couche fraîche de gelée matinale. Il préféra ne pas en parler à Opérasque, ménageant le psychisme du Grand Maître déjà très perturbé.

— Nous approchons de l'océan, répétait à chaque arrêt Opérasque.

Mais le rivage n'apparaissait pas. À croire que la banquise s'était soudain étendue à perte de vue sur ces mers pourtant furieuses. L'approche de l'équinoxe, avec ses tempêtes monstrueuses, n'arrangeait pas leur situation. Kinnjone regrettait ses unités abandonnées à mille kilomètres en arrière, dans un parc de stationnement aménagé. Il n'était à la tête que de deux patrouilleurs, de deux draisines rapides et d'une draisine poseuse de rails de secours.

— Je suis certain que des Roux nous accompagnent, lui dit Opérasque ce jour-là, au cours de l'arrêt de midi. On dit qu'ils peuvent courir vingt-quatre heures sans s'arrêter. On ne les voit pas mais ils sont bien là. Je ne sais ce

qu'ils attendent.

Kinnjone sortit une flasque de sa combi et la lui tendit.

— Buvez un coup, mon vieux, ça vous redonnera le moral. Nous avons frôlé le pôle Sud ces derniers jours, et nous sommes bien au-delà. En principe, nous devrions être à proximité de la mer. Je vous propose ceci : la machine va mettre en place plusieurs voies de garage avec un aiguillage, ainsi je pourrai envoyer l'autre patrouilleur en reconnaissance. C'est la draisine poseuse de rails qui lui ouvrira la route. Je sais que nous allons gaspiller de la résine bactérienne, mais je ne peux m'aventurer plus loin sans avoir une idée de ce qui nous attend.

Une draisine poseuse de rails pouvait construire une voie de quelque quatre-vingts, cent kilomètres en une résine moins résistante. Ces rails n'auraient pas supporté la grosse profileuse, par exemple.

Le Grand Maître ne l'avoua pas, mais la perspective de s'arrêter, de reprendre son souffle sur une voie de garage était tout ce qu'il désirait le plus au monde.

— Je pense que les mécaniciens seront satisfaits de réviser la profileuse, dit-il.

La nuit était venue lorsque le commando s'éloigna enfin de ce camp improvisé. Opérasque avait rejoint sa couchette étroite et essayait de dormir, du moins d'apaiser ses doutes et ses inquiétudes. La semaine précédente, il recevait encore des émissions radio en provenance de la cordillère des Andes. Un certain Grand Maître Lascasas, qui dirigeait cette fraction de la Caste, s'était même entretenu avec lui. Opérasque ne l'avait jamais vu, mais à l'entendre détestait cet homme qui se prenait pour le propriétaire de l'hémisphère Sud. « Nous étions cloîtrés dans ces tunnels depuis le début du réchauffement et n'avons pas perdu notre temps, excepté celui consacré à cette utopie de vouloir à toute force rejoindre l'hémisphère Nord grâce à des tunnels sous la Ceinture de Feu. C'était le Grand Maître principal Justurien qui s'obstinait à les faire creuser vers le Nord, sacrifiant des milliers de péones. Nous avons dû réagir et une conférence médicale l'a déclaré en état d'aliénation mentale. Depuis, nous avons changé d'objectif et avons choisi le Sud, la Patagonie, l'Antarctique, pour notre expansion. Nous étions plus de cent mille dans ces labyrinthes creusés au plus profond de la Cordillère. Nous recevions, certes, les messages de Salt Lake Station, mais nous devons nous organiser au mieux avec nos ressources. » Lascasas avait donc l'intention de rejoindre l'expédition, mais Opérasque appréhendait la venue de cet homme de même grade que lui. Ce Lascasas avait osé faire interner un Grand Maître principal, ce qui ne s'était jamais vu.

Le titre de principal était aussi flatteur et honorifique que celui de maréchal dans les temps anciens. Aucun Aiguilleur n'aurait osé commettre pareil attentat. N'empêche que Lascasas était en train de conquérir un immense territoire et pourrait traiter d'égal à égal avec lui, et le Conseil de Surveillance.

— L'amiral cherche à vous joindre, vint-on l'informer, le sortant de ses rêveries désagréables.

Il brancha son récepteur et Kinnjone lui apprit que la patrouille de reconnaissance envoyée en avant rentrait pour économiser son carburant. Elle n'avait pas atteint la mer et estimait que celle-ci était encore plus loin qu'on ne l'imaginait.

— Ont-ils au moins atteint une banquise ? s'inquiéta de savoir Opérasque.

— Non, c'est toujours l'inlandsis de ce plateau en pente douce, dit l'amiral. Et jamais ce vieil homme si glorieux ne lui avait paru aussi découragé. Opérasque, même s'il le critiquait, l'affrontait en paroles, comptait sur lui pour mener à bien cette folle incursion en plein cœur de ce continent glacé. Si l'amiral craquait, ils n'auraient plus qu'à faire demi-tour pour essayer de regagner leur base arrière, du côté de la sortie du Chenal Noir. Des semaines de retraite peu honorable, avec les mille dangers qui les guetteraient.

Vers le petit matin, il rejoignit Kinnjone dans son patrouilleur. C'était un bâtiment très long, très profilé, fait pour les grandes vitesses, aussi la place utile était-elle sévèrement contrôlée. L'amiral ne disposait pas d'une cabine, simplement d'une couchette, d'une table rabattante, le tout dans un recoin isolé par un rideau.

— La patrouille n'est pas encore rentrée. Le lieutenant Vergason dit que la résine produite par la draisine est de mauvaise qualité, ce qui oblige les deux véhicules à rouler lentement. À plusieurs reprises, les rails se sont écrasés, et la draisine a dû effectuer un pontage sur le côté pour libérer le patrouilleur.

— Amiral, vous ne croyez plus que ce soit raisonnable d'aller encore de l'avant ?

— Dès que vous avez décidé d'obliquer vers le centre, vers le Pôle, rien n'était plus raisonnable. Mais je vous ai obéi. Je n'ai jamais reculé, même durant la guerre contre la Compagnie de la Banquise, jadis. Ce diable de président, leur Kid comme ils l'appelaient, nous avait flanqué le feu à la banquise. Une partie de la Flotte a coulé dans les abîmes du Pacifique mais mon escadre n'a pas battu en retraite.

Il regarda Opérasque, leurs deux visages à quelques centimètres l'un de

l'autre dans cet espace restreint.

— Nous avons besoin d'huile, Grand Maître, le plus urgent besoin et, si nous faisons demi-tour, nous tomberons en panne sèche. Nous n'atteindrons jamais l'endroit où s'arrête le réseau à trois voies, où nous attendent le reste de l'escadre et le ravitaillement. Vous avez dit que vous connaissiez l'emplacement de quantités énormes de fuphoc, il nous faut les découvrir au plus vite.

— Ne pouvons-nous pas faire venir une citerne de notre poste arrière ?

— Je m'y oppose. Nous devons garder ces réserves intactes en cas de repli général, y compris sur le réseau à trois voies !

CHAPITRE 11

Lorsque le dirigeavion survola le terrain de Punta Arenas, il fut impossible d'entrer en contact radio avec les autorités au sol. Et la piste se trouvait encombrée par un hydravion 320, celui que Yeuse utilisait en général. Des hommes surgirent d'un hangar, puis un truck dont les roues à boudins avaient été remplacées par des roues en caoutchouc plein. Ils attelèrent l'appareil pour le tirer sur une piste de garage et libérer celle d'atterrissage.

Au sol, Lien Rag apprit que la radio de la tour de contrôle ne fonctionnait plus et qu'on n'avait plus le matériel nécessaire pour la remettre en état.

— Les troupes du général Benfield sont en retraite, lui annonça le chef de piste. Et la population ne cesse de fuir. Tout le monde se réfugie par ici, mais aussi dans le détroit. Il en est de même dans l'autre Patagonie.

— Pouvez-vous dire à la Présidente que nous sommes là ?

— Elle vient en draine.

Yeuse avait maigri, rejoint son âge véritable en quelque sorte. Jusque-là, elle faisait encore illusion, mais aujourd'hui son visage était défait, gris, ses yeux rougis par le manque de sommeil. Elle le regarda comme si elle était soudain intimidée, sans trop savoir que dire.

— Je n'ai aucune nouvelle de Liensun, dit-elle avant toute chose avec une certaine brutalité, comme pour se débarrasser d'une corvée embarrassante.

— On m'a parlé de Benfield qui était en retraite ?

— En réalité, il nous a joués. Il veut s'emparer de la capitale pour prendre le pouvoir et organiser la résistance. Lui et ses hommes sont contaminés par la radioactivité, atteints de leucémies et de cancers. Il s'était aventuré trop loin dans les tunnels de la Cordillère, piégé par les Aiguilleurs. Ceux-ci sont commandés par un certain Lascasas qui attend son heure depuis des années. Nous venons tout juste d'apprendre son nom. Benfield croyait remporter des victoires sur la Caste en s'emparant de dizaines de kilomètres de souterrains, mais c'était un piège tout comme étaient un piège les énormes stocks de nourriture et de matériel dont lui et ses supplétifs s'emparèrent.

— Tu savais qu'il semait la mort avec ses troupes ?

Elle hocha la tête. Elle le savait depuis une visite sur le front nord, du côté du lac Buenos Aires. Le colonel indien Madrisos le lui avait révélé, mais par la suite elle avait cru à une calomnie, le colonel détestant le vieux soldat. En réalité, il avait dit vrai.

— Benfield est fou. Depuis longtemps. Il sait très bien comme les spectres Aiguilleurs, qu'il mourra bientôt, mais dans un dernier sursaut de mégalomanie il veut détenir le pouvoir ici même. Ses troupes sèmeraient la mort dans la population, mais il s'en fout complètement. Nous n'avons pas affaire à des gens normaux dans cette guerre. Ni ce Lascasas, chef des Aiguilleurs, ni Benfield, ni même Madrisos ne sont des gens équilibrés. Il n'y a que le colonel Magon, qui est revenu de la banquise de Weddell, pour avoir une conduite normale. Il essaie d'organiser la résistance à une cinquantaine de kilomètres de Punta Arenas. Je te remercie d'être venu, mais j'ai eu tort de lancer des appels. Vous ne pouvez rien faire pour nous.

— Nous pouvons bombarder les envahisseurs. Le dirigeavion est bourré de bombes au napalm. Nous avons emporté tout le stock que nous avons récupéré jadis. Nous avons également embarqué des lasers extrêmement puissants, tout juste déballés de leurs containers de protection. Ce sont des armes effroyables qui feront fondre les rails, qu'ils soient de résine ou d'alliage. Nous pouvons interrompre le trafic sur des centaines de kilomètres, noyer les sorties des tunnels de l'Altiplano sous un flot de napalm. Nous avons embarqué tous les spécialistes de ces armes réfugiés aux Kerguelen. Ils ont repris leur inquiétante activité, mais sous notre étroite surveillance. Toutefois, sans l'aval, de notre assemblée élue, nous ne pouvons rien faire. Rien d'officiel.

Elle paraissait assommée par cette succession tragique d'événements. La plupart des membres de l'assemblée élue avaient fait comme les conseillers de gouvernement, ils s'étaient réfugiés dans les îles. Le capitaine Junquil du *Rewa* avait dû doubler les sentinelles puis abandonner son poste à quai, des émeutiers essayant de s'emparer du phoquier pour gagner la colonie de chasse de la banquise de Weddell.

— As-tu essayé de repérer l'endroit où l'hydravion de Liensun se serait écrasé ? Ne parle-t-on pas de l'océan Atlantique ?

— Mon autre avion est cloué au sol. On essaie de le réparer, mais les spécialistes de Césaire sont assez pessimistes sur les chances de le faire voler à nouveau. Mes seuls éléments stables sont Magon avec le capitaine du phoquier.

— Ce navire ne doit pas tomber dans les mains de Benfield ou des Aiguilleurs. Sinon, c'est fichu.

— Benfield ne vise que Punta Arenas. Il veut mourir ici dans un besoin de gloriole stupide.

Ensemble, ils étudièrent la carte électronique des combats que Magon tenait à jour. Lui était aux avant-postes pour donner du courage à ses commandos, mais ceux-ci étaient des hommes bien entraînés et, à quelques centaines, plus efficaces que des milliers de supplétifs.

— On ne peut accuser ces pauvres diables qui combattent pour ne pas mourir de faim, dit Yeuse. Leur sort me bouleverse, si tu veux savoir.

CHAPITRE 12

C'était vraiment une impressionnante machine que cette loco-remorqueur. Lourde, massive, lente à démarrer, tant de puissance contenue que les énormes roues motrices patinaient si l'on accélérât trop vite, elle s'ébranla en marche arrière pour aller crocheter le wagon-citerne de baleinium. Pietr Ruphton et Fleur sautèrent entre les rails pour boucler le système d'attelage et brancher les différents tuyaux et câbles. Tout de suite Jael relança le diesel. Par chance, un vent puissant ululait dans le Chenal, et emportait les décorations des portiques souhaitant la bienvenue à la commission d'enquête du Conseil de Surveillance. La fanfare était déjà sur le quai, abritée sous un auvent en matière translucide, et jouait pour détendre les nerfs des autorités regroupées dans un wagon de réception. Les échos de ces marches militaires anciennes parvenaient déchiquetés à Kurty qui avait, pour la première fois depuis des semaines, quitté sa cabine pour la passerelle et orchestrait tout le plan d'évasion.

Grathe était allé miner l'aiguillage principal qui orientait les convois sur les trois voies s'enfonçant vers le Sud, à la sortie de cette station. Dans les entrepôts et sur les voies de garage on n'apercevait personne, les sentinelles s'étaient regroupées non loin des quais d'honneur pour tenter d'avoir quelques aperçus sur le spectacle. La première n'entendit rien et s'écroula assommée, tandis que la loco roulait sur sa lancée pour crocheter le long convoi de la *Salamandre*.

Dans les hurlements des vents, certains discernèrent le sifflement du TUR freinant pour s'immobiliser le long des quais. Poussé par ce courant d'air qui atteignait les deux cents kilomètres à l'heure, le mécanicien dut calculer au plus juste pour ne pas s'immobiliser bien au-delà de l'auvent qui protégeait les musiciens, les officiers de marine, le maître Aiguilleur et toute une flopée de gradés militaires et civils.

Dès que les raccordements furent établis, la voix de Kurty retentit dans les baffles de la cabine de pilotage.

— Quand vous voudrez, Jael, mais à petite vitesse, que nos différents amis échelonnés jusqu'à l'aiguillage de sortie puissent sauter en marche.

Une nouvelle fois, les grandes roues patinèrent sur la résine bactérienne glacée des rails. Le vent apportait comme des embruns, du grésil depuis la mer de Béring, et les déposait sur tout le réseau. Celui-ci n'était pas chauffant,

l'expédition d'Opérasque n'ayant pas encore résolu le problème de la série de centrales électriques nécessaires pour cet équipement.

Ce fut un peu avant le fameux aiguillage de regroupement des rails que l'accident se produisit. Assise sur la droite de sa mère, Fleur vit accourir les deux Aiguilleurs de première classe, autrement dit des non-gradés, qui surgissaient d'un abri construit en glace, pour se précipiter vers la loco. Celle-ci n'était pas inscrite sur leur programme de surveillance. Aucun train n'était autorisé à quitter l'endroit avant que le TUR spécial n'ait été reçu.

— Attention, dit la jeune fille.

Tandis que l'un s'énervait en hurlant dans son portable, l'autre se plaça entre les rails que suivait la lourde loco et écarta les bras dans un geste dérisoire pour là stopper. Jael freina sèchement et les différents attelages réagirent violemment. Il y eut une série de chocs dans le convoi et, sur sa passerelle, Kurty fut déséquilibré, envoyé durement contre une cloison. La force d'inertie en retour poussa le convoi. Il était trop tard et l'Aiguilleur n'envisageait pas de sauter pour éviter l'écrasement. Depuis qu'il appartenait à la Caste on l'endoctrinait chaque jour, lui répétant qu'à la seule vue de son uniforme noir et argent n'importe quelle personne obtempérerait sans hésiter. Le respect et l'effroi qu'inspirait cet uniforme suffisaient à régler tous les problèmes de délinquance, lui avait-on seriné. Il y laissa la vie et Jael qui avait fermé les yeux au moment du choc les rouvrit enfin. Mais elle paniqua et accéléra juste comme les derniers hommes disposés le long des voies se hissaient à bord. L'un d'eux, Grathe, faillit passer sous les roues, rattrapé *in extremis* par ses camarades.

— N'y pensez plus, dit Pietr Rupthon à Jael. Vous ne pouviez pas faire autrement. C'était stupide de sa part de vouloir arrêter cette masse de plusieurs centaines de tonnes.

Jael mit les pleins phares en vue du fameux aiguillage où Hériquel attendait. Il sauta dans le sas de la cabine, dit que les deux Aiguilleurs de garde ainsi qu'un employé de la Voie n'avaient pas essayé de résister. Ils avaient bu en l'honneur de la Commission, et il les avait enfermés dans leur wagon servant de poste.

L'aiguillage devait exploser dans une demi-heure. Avec le vent qui soufflait, personne n'entendrait l'explosion et seuls les sismographes de ce point 4760 l'enregistreraient. Quand le technicien du génie civil reviendrait de la réception et découvrirait les preuves qu'une forte secousse s'était produite à proximité, peut-être imaginerait-il que c'était une des contractions du Chenal Noir plus violente que les autres. Il enverrait une patrouille pour repérer l'endroit, après avoir établi qu'il se situait à moins d'un kilomètre de la station.

— Le branle-bas de combat demandera encore un peu de temps. S'ils réussissent à dégager un aviso, ce bâtiment est capable de reconstituer un aiguillage de fortune en moins d'une heure, mais les agents de la Voie auront peut-être commencé le travail. N'oublions pas la présence du TUR de la commission, un aiguillage de fortune ne peut supporter un convoi de cette importance.

Jael réussit à fixer la vitesse horaire à quatre-vingt-quatorze kilomètres, donc légèrement supérieure aux instructions ferroviaires concernant ce type de loco-remorqueur, ou tracteur.

Dans la passerelle, Kurty, remis de sa légère perte de conscience à la suite du coup de frein, exigea un rapport de toutes les parties. Il voulait surtout savoir si tous ceux qui avaient dû embarquer en marche avaient réussi à le faire. Il ne manquait personne, et rassuré il établit la communication avec Jael. Tout allait bien côté loco et la vitesse annoncée lui fit plaisir.

Grathe, après avoir voltigé sur les différents wagons, se hissa enfin sur le pont du baleinier et se présenta peu après dans le poste de navigation.

— Devons-nous mettre en place les interrupteurs de railphone ?

— Nous avons oublié une chose, dit Kurty. Pour freiner les centaines de tonnes du convoi il faudra une distance de deux kilomètres. Ce qui prendra environ un quart d'heure jusqu'à l'arrêt complet, et un autre pour remonter ensuite jusqu'à la vitesse de croisière. Une demi-heure accordée à nos poursuivants alors que l'efficacité de ces interrupteurs reste à démontrer. Il faudrait aussi détruire les relais radio.

— C'est possible. Nous avons des harponneurs qui ne ratent jamais leur cible et vous le savez bien, commandant. Ils font des paris entre eux lorsque nous chassons la baleine, annonçant qu'ils planteront leur harpon dans l'œil ou dans un évent, et en général ils gagnent la mise.

— On peut essayer, mais nous roulons à quatre-vingt-quatorze kilomètres à l'heure, grâce à la poussée d'un vent de plus de deux cents kilomètres-heure. Je ne pense pas que le plus habile ait une chance de détruire un seul relais de radio.

— Je n'en ferais pas le pari, répondit Grathe avec réserve.

Kurty et les personnes présentes sur la passerelle furent les seuls à voir trois harponneurs se hisser vers les hunes du mât principal et de celui de misaine, avec plusieurs harpons explosifs.

Dans la cabine de pilotage, Rupthon remplaçait Jael. À la suite de cet accident mortel dont un Aiguilleur avait été la victime, elle avait dû s'allonger

dans l'habitable arrière comportant deux couchettes, une petite salle d'eau et une minuscule cuisine. Fleur lui avait préparé un thé qu'elle but avant d'essayer de dormir.

— Nous frôlons les cent kilomètres-heure, annonça Rupthon, lorsque la jeune fille le rejoignit. Si ce convoi était plus léger je ne m'y risquerais pas, mais ce sont près d'un millier de tonnes que cette loco entraîne.

— Souhaitons qu'il n'y ait pas de congères sur les rails, murmura Fleur, l'écran radar ne les repère pas vraiment bien.

— Il y a l'appareil de continuité à surveiller également. Il donne le tracé du réseau sur quatre-vingts kilomètres environ, ce qui laisse le temps de prendre une décision.

Les jours précédents, de nombreuses congères coureuses avaient emprunté le Chenal Noir, ravageant tout dans leur folle course. Les quais provisoires installés pour la réception de la commission avaient été emportés et on avait dû les remplacer en hâte. On découpait des blocs de glace de forme régulière dans les parois, sur lesquels on étalait une couche épaisse de bitume synthétique.

Ces congères étaient le moindre mal, car on avait aussi vu passer d'énormes icebergs qui glissaient d'autant mieux sur les rails que ceux-ci étaient neufs. Mais les parois latérales s'effondraient souvent à cause des fameuses et mystérieuses contractions du Chenal Noir. Ce mot de contraction, emprunté au vocabulaire de l'obstétrique, mettait Fleur mal à l'aise. Elle imaginait cette entité, ce long serpent de glace reliant les deux pôles, accouchant d'une monstruosité.

Le premier relais situé au kilomètre 53 explosa sous l'impact du harpon lancé par un certain Wiston, et le second serait bientôt dans la ligne de mire du dénommé Quert.

Évidemment, le titulaire de la radio de la *Salamandre* ne pouvait plus espérer capter les émissions des bâtiments lancés à leur poursuite, mais avant que le premier relais ne fût touché il n'avait surpris aucun message alarmant sur les différentes fréquences.

— C'est comme s'ils étaient en train de faire une fête à tout casser, au point de ne rien savoir de ce qui se passe en dehors de leur cérémonie d'accueil.

— Nous en saurons davantage dans une heure et demie, dit Kurty qui restait toujours aussi méfiant. Nous atteindrons le premier poste Aiguilleur de surveillance. Un endroit avec deux voies de garage, un train fixe contenant des

approvisionnement divers, un atelier de réparation et un wagon-citerne de fuphoc.

Le radar signala un barrage à hauteur de ce poste, portant l'intitulé de P. 4905.

— Certainement de vieux wagons de marchandises, évalua Pietr Rupthon.

Mais ni lui ni Fleur ne pouvaient en avoir le cœur net, l'un et l'autre n'ayant jamais circulé en chemin de fer. Ils durent donc réveiller Jael qui secoua la tête.

— L'image serait plus nette avec des détails mis en valeur par le radar. Ce sont des blocs de glace. En toute hâte ils ont fait écrouler une partie des parois.

— Le croyez-vous vraiment ? murmura le garçon effondré. Si à moins de deux heures de notre départ nous trouvons ce genre d'obstacle, qu'en sera-t-il par la suite ? L'alerte générale a donc été donnée beaucoup plus vite que nous ne l'avions espéré ?

— C'est vrai que c'est préoccupant pour la suite de notre fuite.

Kurty mis au courant ne savait qu'en penser. Il avait vécu dans la merveilleuse locomotive pirate de son père des années d'enfance extraordinaires, mais cette machine n'avait rien à voir avec celle qui les emportait vers le Sud du Chenal.

Il envoya chercher l'un des radaristes du baleinier et lui demanda de se rendre dans la cabine de pilotage de la loco. Ce n'était pas une promenade facile, mais le garçon était jeune et dégourdi, et dix minutes plus tard, après avoir rampé sur le toit du wagon-citerne, se cramponnant de toutes ses forces à cause du vent de la course qui, se heurtant au vent naturel soufflant du Nord, créait un remous qui avait failli l'arracher à la citerne pour le projeter dans les airs, il atteignit la motrice.

Il étudia les images de l'écran radar plus perfectionné que celui de la *Salamandre*, en conclut qu'il s'agissait d'un éboulement et non d'un barrage mis en place par les Aiguilleurs du poste.

— Sur la droite il y a une coulée caractéristique, dit-il, pointant son doigt.

— J'ai cru que c'était un écho répétitif, fit Rupthon.

— Vous resterez là-bas, ordonna Kurty dans l'interphone, pour de meilleures analyses des images.

— Il nous faut l'épaisseur pour savoir à quelle vitesse nous devons pulvériser cette masse, fit Jael.

CHAPITRE 13

Lorsque la nacelle du radiotélescope atteignit le sol, Cristella Marlone, malgré sa furieuse envie de se précipiter vers Ann Suba, réussit à rester immobile. La physicienne vint vers elle en l'examinant. La taille de cette future mère s'épaississait de jour en jour, son visage s'empâtait et elle paraissait vraiment fatiguée, moins stricte d'apparence que d'habitude. Ann releva la combinaison quelque peu flétrie, les cheveux mal peignés. Cette femme se négligeait, ne triomphait plus, comme si elle ne tirait plus aucune satisfaction de sa grossesse.

— DAI est en bonne voie de reconstitution, annonça-t-elle, ne voulant pas faire attendre quelqu'un d'aussi anxieux.

La directrice laissa échapper un soupir de soulagement, mais resta tout de même soucieuse.

— C'est la réaction de Kawy que vous redoutez ?

Cristella aurait voulu répondre avec hauteur qu'elle avait la conscience tranquille, mais elle abandonna toute idée de leurrer sa compagne.

— Il voulait que le Chenal reste impraticable, de crainte d'un retour inattendu du Grand Maître Opérasque. Il y a aussi le président Albeyal qui dirige le Conseil de Surveillance. Lui aussi déteste Opérasque.

— Vous l'aimez ?

— Oh, pas du tout, protesta Cristella. Je... Oh, vous devez savoir que je suis très attachée au professeur Charlster. Je sais que je me suis comportée avec lui de façon idiote.

— Dites plutôt odieuse. Et vous portez cet enfant comme le poids d'un remords tardif, c'est bien ça ? Vous n'avez rien à regretter. Ce qui est fait est fait. Vous vouliez un enfant de Charlster, vous l'aurez. Et ni Kawy ni Albeyal ne peuvent rien contre vous. S'ils manifestent leur désapprobation, s'ils vous menacent de sanction, c'est moi qui répondrai de ce qui a été fait. Ils ne peuvent à la fois envoyer une commission d'enquête dans le Chenal Noir et laisser poursuivre le sabotage de celui-ci. Nous avons réussi à convaincre Charlster et Hyponias de renoncer à ce sale travail. Louria Finister nous a aussi soutenus. Maintenant, il faut empêcher Bourguine de poursuivre ses manœuvres. Mais c'est vous qui supervisez la sécurité, moi, je ne contrôle que

les travaux scientifiques.

Elles sortirent ensemble de la coupole et se rendirent au bunker. Charlster n'était pas à son poste de travail, mais devait étudier dans la partie réservée aux archives manuelles et analogiques, les archives numériques pouvant être consultées sur le plus ordinaire des ordinateurs.

— Qu'est-ce qui vous lie à Opérasque ? demanda directement Ann Suba. L'ambition, le sexe ?

— Je vous en prie, dit cette femme qui, en d'autres temps, devait être d'une grande gourmandise sensuelle.

Ne disait-on pas qu'elle abusait de Charlster au point de mettre la vie du vieux savant en péril ? Ann Suba haussait les épaules en écoutant ces balivernes. Peut-être que Cristella se jetait sur lui comme une ogresse, mais il ne la repoussait pas.

— Opérasque m'a toujours soutenue et c'est à lui que je dois ce poste de direction, avoua Cristella.

Elle préféra ne pas évoquer dans quelles conditions. À plusieurs reprises le même Opérasque, qu'elle appelait Saxo dans l'intimité, s'était comporté avec elle avec une extrême cruauté physique.

Revenue à son poste de travail, Ann Suba cliqua pour obtenir l'image virtuelle de DAI et en détailla minutieusement l'apparence. Il restait quelques traces de profonds dégâts qui devaient projeter sur le Chenal Noir une lumière et une chaleur assez diffuses. La banquise fondrait aux endroits touchés par ces rayons lumineux non filtrés par une couche d'ozone détruite, mais dans de faibles proportions. Ann Suba savait que les rails en résine bactérienne ne supporteraient pas une augmentation de température. Dans ce cas, il faudrait les remplacer par un alliage que les bactéries ne pouvaient encore fournir, malgré les travaux avancés dans ce domaine. Les opérations de pose devaient donc être faites par des cheminots de la Voie et elle avait très bien compris que ce service-là, comme celui de la Traction et de la Manutention, était en lutte souterraine contre la Caste et ne mettait aucun zèle dans les travaux.

Deux jours plus tard, le Grand Maître Kawy convoquait Cristella à Salt Lake Station. La directrice, lorsqu'elle reçut cet ordre impératif, faillit se trouver mal et Ann Suba, s'en rendant compte la première, alla la réconforter.

— Vous allez répondre que votre état ne vous permet plus les déplacements en train. Proposez que je vous remplace. Je suis la seule à pouvoir expliquer ce qui se passe exactement avec le Chenal Noir. Mais saviez-vous qu'il y avait un mouchard dans votre équipe, une personne,

homme ou femme, capable d'analyser le spectre de DAI, d'en tirer un rapport facile à lire pour un Grand Maître sans culture scientifique ? Ce mouchard n'est pas un membre des services techniques mais un membre de la communauté scientifique. À vous de jouer pour le démasquer.

— Et si Kawy n'accepte pas que vous me remplaciez ?

— C'est moi qui vais demander un rendez-vous, et si ce bonhomme fait des manières j'irai trouver le président Albeyal. Que veulent-ils, mettre le TUR de la commission d'enquête en danger ? Si les sabotages avaient persisté, les risques d'effondrement de la banquise, mais aussi des parois auraient pu ensevelir une dizaine des plus hautes autorités de la Compagnie. Imaginent-ils le scandale ?

Soudain elle parut réfléchir et quitta le bunker pour retourner à son poste, reprit le spectre de DAI et indiqua les points de rupture qui avaient menacé l'ensemble, donc la viabilité du Chenal Noir. Elle y ajouta quelques commentaires précis sur les points 14.110 et 18.717 qui, dans un délai d'une semaine, peut-être deux, auraient retrouvé leur banquise et pourraient à nouveau recevoir des rails bactériens. Elle envoya un e-mail au président et un autre au grand Kawy.

Brusquement, il ne fut plus question de convoquer Cristella Marlone à Salt Lake Station, et la proposition d'Ann Suba de venir elle-même ne reçut aucun écho. C'était comme si Kawy et le président Albeyal avaient enterré la hache de guerre.

Mais la nouvelle que la vieille physicienne jugea catastrophique arriva en fin de semaine. Elle avait transité sur différents postes et relais, et les faits qu'elle rapportait étaient vieux d'une dizaine de jours. Le convoi spécial du baleinier *Salamandre* avait quitté le point 4760 et fonçait en direction du Sud, attaquant les postes de contrôle, pillant les réserves en carburant et en vivres. Visiblement, l'intention du commandant Kurty était de rejoindre le point 14.110, là où la banquise avait disparu, dans l'intention de remettre à l'eau son bateau et de gagner avec une voilure de fortune les Kerguelen.

— Ils arriveront trop tard, pensa Ann Suba, juste comme la banquise se sera déjà reformée en une couche suffisamment épaisse pour supporter des convois de charge moyenne.

— J'aurais dû me douter que Kurty ne se résignerait pas à subir les caprices d'Opérasque.

CHAPITRE 14

Une vieille femme sortit de sa tanière de glace où elle se protégeait des brumes épaisses. Elle ne souffrait pas du froid, mais de cette humidité rampante que ces vapeurs gorgées d'eau gelée contenaient. Ses poumons fragiles ne supportaient pas de s'en gorger et sa respiration était pénible à entendre. Jdriège avait l'impression qu'elle allait s'étouffer, là devant lui et tomber raide, sans qu'il ne puisse rien faire. Elle lui apportait un peu de viande et de graisse de phoque que la tribu lui avait laissée avant de partir plus loin, lorsque la Voix avait battu le rappel de tous les Roux se trouvant dans cette région.

Jdriège marchait depuis des jours, suivant le tracé des voies ferrées que laissaient derrière elles les machines des Panaméricains. Il avait compté d'abord trois lignes, ensuite une seule, preuve que ces Hommes du Cauchemar éprouvaient de grandes difficultés en approchant de la zone taboue. Ainsi donc il avait vu juste, et lorsque le père de son père l'avait mis en garde contre une trop grande confiance dans la puissance de ce tabou, il s'était bel et bien trompé. Lien Rag n'avait pas voulu le décourager mais lui épargner une déception, pensait Jdriège qui y avait réfléchi au cours de ses cheminements solitaires. Cet homme du mauvais rêve n'était pas son ennemi, au contraire il paraissait l'aimer. Lui, Jdriège, avait une mission à accomplir. Il espionnait les envahisseurs et nourrissait la Voix en informations. Celles-ci étaient ensuite envoyées à des milliers de Roux, afin qu'ils expriment leur pensée à ce sujet. Maintenant, ils se réunissaient pour un travail à faire dans la zone taboue. Jdriège savait de quoi il s'agissait, mais par respect profond pour le tabou, il n'y réfléchissait pas, n'y pensait même pas. Il avait enfoui ce qu'il avait appris au plus profond de lui-même.

Les chefs de ces Hommes du Cauchemar ne savaient plus très bien que faire. Ils venaient d'expédier un de leurs engins, un petit qui fabriquait lui aussi ces étranges traits qui leur permettaient de rouler sur la glace. Jdriège pensait que ce véhicule avait atteint les limites de la zone taboue. Il ne savait pas ce qui allait se passer, mais les quelques hommes enfermés dans cette machine reviendraient expliquer aux autres ce qu'il y avait plus loin. Ils espéraient trouver la mer, mais en étaient encore loin. Dans ces parages, on s'égarait facilement et le système organique d'orientation de Jdriège avait lui aussi tendance à se dérégler. Certains Roux âgés ne parvenaient plus à se retrouver dans ce qui était le bout du monde.

— Tu devrais rentrer avec moi dans le trou, lui dit la vieille Rousse, ne

respire pas cet air plein d'eau.

— Ne t'inquiète pas, la mère, je vais continuer ma route.

CHAPITRE 15

Le lendemain matin de leur arrivée à Punta Arenas, Lien Rag rejoignit le terrain où ses amis avaient passé la nuit. Il était accompagné de Yeuse et de Reiner, le conseiller de celle-ci.

— Nous allons survoler les différentes zones de combat, mais la plus importante se trouve sur le rio Chalia. Je prends les commandes.

Yeuse se tint derrière lui dans le cockpit, tandis que Lienty occupait le siège du copilote. Lorsqu'ils furent à trois mille pieds, en route vers le nord, Lien Rag fut interpellé par son cousin :

— L'Assemblée des Kerguelen t'a juste accordé une mission d'observation des événements. En aucun cas nous ne pouvons intervenir dans ce conflit, la position de notre archipel nous met à l'abri de toutes tentatives d'invasions, qu'elles viennent du Sud ou du Nord-Ouest. Nous ne sommes pas dotés d'une armée capable de se battre. Ici, la guerre est endémique depuis des années. Yeuse connaissait l'existence de ces Aiguilleurs dans les tunnels de la Cordillère. J'étais son conseiller à une époque, et j'ai porté sur elle un jugement sévère car elle n'a pas eu la volonté de s'attaquer à la Caste. J'ai exécuté une mission dans les hauts plateaux où j'ai d'ailleurs failli laisser ma peau. Malgré ses airs de bravache et ses ambitions politiques, Benfield était l'homme de la situation. Elle n'aurait jamais dû le limoger.

— Le colonel Magon est un militaire de valeur toutefois ?

— Oui, mais il n'a pas l'habitude de la guérilla. La preuve, elle l'a retiré du Nord pour l'envoyer dans la mer de Weddell organiser une base de résistance. En somme, il a élevé des fortifications pour empêcher les Roux d'attaquer les futurs colons.

Dans la partie bombée du pare-brise, sur le côté, Lien Rag surveillait le visage de Yeuse. Pour l'instant, elle n'avait pas reçu de casque et ne pouvait suivre leur conversation. Mais avait-elle une idée sur son contenu ? Elle se doutait que Lienty, son ancien conseiller, était très sévère sur la façon dont elle dirigeait la Patagonie occidentale.

Lorsque le dirigeavion approcha du rio Chalia, Lienty céda son fauteuil et son casque à la présidente. Celle-ci connaissait admirablement le dispositif de résistance grâce au plan cathodique réalisé par Magon. Lien Rag l'avait également étudié, et se demandait si ce colonel n'était pas meilleur stratège en

chambre que véritable combattant. Cependant, à son crédit, on ne pouvait qu'apprécier de le voir à la tête de ses hommes dans ce méandre du rio, tout en bas. De l'autre côté de la rivière on apercevait quatre locomotives alignées sur un réseau interrompu. Un réseau de vingt voies, véritable artère ferrée qui irriguait encore le pays en dépit du réchauffement et de la fonte des glaces. On l'avait reconstruit sur le sol détrempé et boueux pour rétablir l'économie dans toute cette région.

— Cette ligne noire de chaque côté du réseau, ce sont des morts en train de pourrir. Des centaines, des milliers.

— Mais ils ne sont que blessés, ils bougent.

— Ce sont des nuages de milliards de mouches qui bougent. Elles sucent les déjections, et répandront encore plus vite et plus loin cette contamination radioactive. Les mêmes se retrouveront dans les abattoirs de la capitale, posées sur les quartiers de viande. Il y a aussi des rats.

Dans les longs trains attelés à chaque motrice ils ne relevèrent aucun mouvement notable. Quelques silhouettes allaient et venaient dans une lenteur de film au ralenti. Visiblement, ces quelques êtres sortis des wagons paraissaient exténués.

— Je suis ici pour me rendre compte de la situation et en faire part à notre Assemblée. Je ne peux prendre aucune initiative et surtout pas intervenir dans ce conflit. Nous sommes un petit État sans soldats, même si cet appareil est puissamment armé et pourrait faire subir de lourdes pertes à tes ennemis.

— Je ne demande rien, dit-elle amère, mais après moi vous y passerez tous si on ne les arrête pas.

L'appareil grimpa à cinq mille pieds et Lien Rag déploya la semi-structure dirigeable pour se maintenir en point fixe. Ses compagnons prendraient des photographies que l'Assemblée pourrait examiner avant de prendre une décision.

— Ce qui m'intrigue, c'est que ce Grand Maître Aiguilleur, ce...

— Lascasas.

— C'est étrange qu'il n'hésite pas à contaminer toute la Patagonie, la rende inhabitable. Donc il l'a complètement sacrifiée, elle ne lui servira que de tête de pont pour accéder à l'Antarctique. Ce grand chef se trouve dans le même état d'esprit qu'Opérasque qui, en ce moment, essaie de couvrir le continent de réseaux ferrés pour le quadriller et y établir son pouvoir. Lascasas a le même objectif. Il envoie ces pauvres diables malades en avant-garde. Leur apparition suffit pour répandre la terreur et la mort. Je suis certain

que ces spectres, comme vous les appelez, n'ont jamais tué à coups de fusil ou de laser de poing.

Il désigna les quatre trains alignés.

— Ce ne sont même pas des convois blindés, juste des trains quelconques avec des wagons déglingués et des motrices nucléaires à bout de souffle.

Il abandonna son siège et Lienty le remplaça. Yeuse le suivit dans la partie aménagée en poste d'observation avec différents appareils de détection et des oculaires puissants.

— C'est à croire que ces quatre trains sont immobilisés parce que même les mécaniciens sont exténués, incapables d'aller plus loin.

— Comment s'en assurer ? Personne ne peut prendre le risque d'aller y voir, même à distance ?

Dans le méandre du rio où Magon avait installé son principal bastion de résistance, les troupes patagones étaient visiblement en alerte, alors que rien ne paraissait les menacer. Une grande nervosité paraissait agiter les commandos. Un faible vent venait du Sud, excluant les risques de contamination, mais il y avait les supplétifs de Benfield beaucoup plus haut, vers la source du Chalia, qui, eux, donnaient l'impression d'être au repos. Certes, ils avaient effectué une longue marche dans la Cordillère pour contourner la zone radioactive, mais cet exploit ne justifiait pas ce laisser-aller.

— Ça fait huit jours qu'ils occupent cette possession, dit Yeuse perplexe. Je sais que Benfield les a menés dur dans la Cordillère. Ils ont pu emprunter certaines lignes encore en état, mais ont dû tout de même marcher jour et nuit durant des semaines avant de retrouver un réseau, celui des lacs. Je ne m'explique pas leur comportement. On dirait plutôt un camp de relaxation qu'une formation guerrière.

— Benfield sait qu'il ne devra plus combattre ces malheureux entassés dans ces trains, de l'autre côté du rio Chalia.

— Comment ça... Tu penses...

— Ces Aiguilleurs en grande tenue, descendus de l'Altiplano semer la mort et l'effroi n'iront pas plus loin. Ils sont en train de crever dans les wagons. Quelques-uns errent en dehors, mais n'iront pas très loin.

Un des observateurs embarqués avec eux, un certain Merwith, spécialiste en missiles balistiques, confirma ce que disait Lien Rag.

— Ce type, ce Benfield, a des lance-missiles. Il pourrait, s'il le voulait, faire sauter ces quatre convois sans mal. Et il ne le fait pas, mais l'autre avec ses troupes régulières, puisqu'elles portent un uniforme, ne s'y risque pas non plus.

— Voyons, dit Yeuse éperdue, qui aurait eu le cran d'aller voir de près le contenu de ces quatre trains ? Qui aurait risqué ?

Puis elle se souvint de ce que lui avait dit le colonel Madrisos et qu'elle avait dissimulé au conseil de gouvernement.

— Benfield serait donc assez fou pour avoir envoyé une patrouille de l'autre côté du rio ?

Lien Rag la regarda. Elle lui avait confié que le général et ses hommes étaient soupçonnés d'avoir été irradiés.

— Bien sûr, murmura-t-elle, et il a prévenu Magon de ce que sa patrouille avait vu de l'autre côté.

— Tu m'as parlé d'un colonel indien, Madrisos, où se situe-t-il en cet instant, sur la rive droite ou la gauche ?

Elle soupira.

— Je crois que le colonel s'est retiré avec ses derniers hommes.

Un silence accablant suivit cette constatation. Lien Rag se penchait sur un oculaire avec l'impression d'épier un monde surréaliste, avec d'un côté du cours d'eau une armée de spectres à l'agonie, et de l'autre des soldats indifférents, attendant avec fatalisme la suite des événements. Événements qui arriveraient brutaux du Nord.

— Nous allons poursuivre, essayer d'approcher l'Altiplano sans prendre trop de risques. Nous devons réunir tous les éléments d'un rapport déterminant pour l'Assemblée des Kerguelen. Déterminant dans un sens comme dans l'autre, mais visiblement le pire danger de ces vingt dernières années est dans cette malheureuse Patagonie.

La voix de Lienty, toujours aux commandes de l'appareil, tomba d'un des haut-parleurs :

— Ne faudrait-il pas visiter aussi la Patagonie orientale et rencontrer son président ? Je suis surpris que ce soit toujours le même vieux professeur Exécoulas, le chef de la résistance contre la Guilde voici plus de quinze ans ?

— Il a près de quatre-vingts ans, dit Yeuse, et ne cède pas d'un pouce sur

la souveraineté de son État. Je souhaitais un rapprochement, je me serais même retirée, mais il estime que les ressources de la partie Est sont plus abondantes que les nôtres et que l'union se ferait en leur défaveur. Donc je te préviens, il est intransigeant là-dessus.

Le dirigeavion remonta donc vers le Nord à petite vitesse pour économiser son carburant, utilisant à plein sa capacité de dirigeable. Tous les occupants de l'appareil, à l'exception de Lienty Rag et des mécaniciens habituels Olivary et Gislake, restaient les yeux rivés aux oculaires et aux appareils de détection, devenant de plus en plus graves au fur et à mesure que le dirigeavion naviguait vers le Nord. Les villages qui se succédaient paraissaient abandonnés, mais lorsqu'on y regardait de plus près on apercevait des cadavres dans les rues. Les gens s'étaient cachés pour mourir, se couchant le long des maisons en pisé, des wagons d'habitation aux portes ouvertes laissaient entr'apercevoir des silhouettes de gens allongés. Il n'y avait plus un seul animal, même pas d'oiseau, et un des observateurs amateur de papillons essayait vainement d'en découvrir un seul. Durant la longue glaciation les insectes avaient disparu en quasi-totalité, sauf dans une région de l'Afrique centrale proche d'un volcan où certaines espèces animales et florales avaient été préservées. Avec le réchauffement, ces rescapés s'étaient répandus sur l'hémisphère Sud et jusque dans la Terre de Feu. On avait revu des papillons, des mouches bien sûr, des fleurs également. Et lorsque Lien Rag pensait pouvoir s'installer avec ses amis dans la partie Sud de l'Australie, c'était la présence de quelques fleurs qui avait failli l'y inciter, avant que la Ceinture de Feu ne rendît cette installation impossible. Des trains anciens que les autorités locales utilisaient pour les communications interurbaines étaient immobilisés en pleine solitude, et l'on apercevait des corps dans les feuillages flétris d'une végétation desséchée.

— Il n'y a pas un an je venais dans cette région où de nombreux villages avaient surgi, des villages qui se vouaient à l'agriculture et l'élevage. J'avais alors un grand espoir de rétablir grâce à eux l'équilibre économique de la Patagonie occidentale, mais tout est perdu, ruiné, inhabitable.

— Mais, demanda Lienty depuis son poste de pilotage, où sont les armées des Aiguilleurs non contaminés que vous nous annonciez ?

— Beaucoup plus vers les hautes montagnes. Là où les spectres n'ont pu passer.

La première preuve de leur progression qu'aperçut Lien Rag fut un viaduc, une merveille de technique ferroviaire et une œuvre artistique à tous points de vue. Il enjambait une profonde gorge, d'une seule arche en matériaux composites que Lien Rag analysa comme étant des fibres de carbone et d'alumine, maintenues par un liant d'une grande dureté. Résine, céramique ou

aluminium.

— Des années enfouies dans ces tunnels immenses avec des chercheurs obstinés qui ont réussi à produire ça, murmura-t-il. Je me demande si nous pourrions arrêter l'expansion de ces gens-là, qu'elle soit militaire, économique, et même si la vieille garde de la Caste, celle de l'hémisphère Nord, ne sera pas submergée par ces nouveaux venus. Ce sont en quelque sorte des mutants qui surgissent d'un coup, avec des possibilités inouïes.

Le dirigeavion, sur ordre de Lien Rag, perdit de l'altitude pour approcher de ce viaduc d'une élégance rare.

— Les vieux Aiguilleurs gardiens de la société ferroviaire refusaient ce type de construction, prétendant que les viaducs devaient être construits en glace. Contrairement à ce que nous avons fait pour celui qui devait traverser le Pacifique, ils ne les renforçaient pas avec une circulation de réfrigérant dans des capillaires.

L'approche se poursuivait et chacun attendait la réaction des scintillomètres, mais ceux-ci n'enregistraient qu'une radioactivité naturelle dans ce milieu de montagnes.

— C'est impossible, dit quelqu'un. Comment des locos nucléaires pourraient circuler sur cet ouvrage d'art sans laisser des traînées hautement dangereuses ?

Le dirigeavion se trouvait si proche du réseau ferré que Lien Rag apercevait le tunnel qui se prolongeait du viaduc. Il aperçut une lumière et prévint son cousin qui, aussitôt, gagna de la hauteur juste à temps, car une locomotive surgissait de cette bouche d'ombre. Une locomotive comme il n'en avait jamais existé autrefois sur toute la Terre.

— On dirait l'une de ces fusées spatiales dont les dessinateurs étaient si prolixes, bien avant la glaciation, murmura Yeuse.

— Un vaisseau spatial, pensa Lien Rag, et toute la structure du convoi était à la mesure de cette machine inconnue. Impossible de distinguer les attaches des wagons.

— Une chenille, commenta quelqu'un, avant que le bolide ne surgisse à deux cents à l'heure du tunnel suivant.

— Je crois, dit Lien Rag effaré, que Lascasas ne s'est pas contenté de creuser vers le Nord mais on a préparé depuis longtemps l'invasion du Sud. Nous avons là un réseau en partie souterrain qui ne sera détectable qu'avec ce type de viaduc.

Le dirigeavion s'élevait pour franchir toute une série de sommets et chacun put vérifier que Lien Rag avait vu juste. Ils situèrent encore trois viaducs qui réunissaient au-dessus d'abîmes vertigineux, les deux bouches de tunnels, et à six mille mètres ils découvrirent sur plusieurs centaines de kilomètres le tracé de ce réseau récent, d'une grande modernité, destiné à drainer vers le Sud des convois ultrarapides.

— Quelques bombes et nous arrêterions l'invasion, ne put s'empêcher de penser tout haut Lien Rag.

— Nous ne sommes ici qu'en tant qu'observateurs, répéta Lienty. Selon ce que décidera l'Assemblée, nous reviendrons ou resterons dans notre archipel.

Lien, furieux, donna l'ordre de retourner à Punta Arenas. Lorsque l'appareil eut atterri, il laissa partir Yeuse, avant de déclarer qu'il désirait faire une réunion de toutes les personnes embarquées dans le dirigeavion.

CHAPITRE 16

Le patrouilleur et la draisine-poseuse revinrent douze heures plus tard, après avoir connu de multiples ennuis, avaries, et même failli être ensevelis sous une avalanche de glace. Le lieutenant de vaisseau Vergason, qui commandait cette reconnaissance, dit que ces blocs de glace dévalant une forte déclivité avaient pu être poussés par les ennemis. Ils n'avaient vu personne, mais il n'y avait aucune raison pour que cent tonnes de glace s'abattent soudain sur eux.

— Par chance, nos audiographes ont enregistré le bruit lorsque la plaque s'est détachée, et nous avons accéléré par réflexe. Dans les rétroviseurs nous avons vu que notre voie arrière était recouverte par une montagne de glace. Nous aurions pu être ensevelis là-dessous sans guère de possibilités d'en sortir.

En écoutant ce récit, Opérasque revoyait ce jeune Roux, ce soi-disant fils de messie qui dansait sur une éminence en brandissant son harpon, après qu'il eût envoyé trois profileuses-poseuses dans un piège. Ce garçon se trouvait-il à l'origine des difficultés qu'ils rencontraient ? Comment aurait-il pu franchir des milliers de kilomètres en un temps aussi court ?

Le Grand Maître aurait donné n'importe quoi pour pouvoir retourner en arrière, mais l'amiral Kinnjone l'obligeait à poursuivre pour retrouver ces réserves d'huile de poque dont ils avaient un besoin urgent.

La seule profileuse encore en état de marche reprit son tracé le lendemain, bien avant l'aube. Les jours rallongeaient imperceptiblement et l'équinoxe approchait avec ses bouleversements climatiques. Les vents deviendraient d'une puissance mortelle, projetteraient des congères dans tous les sens, détacheraient des montagnes de glace, ces fameux icebergs d'inlandsis que l'on avait toujours redoutés depuis les temps lointains de la glaciation.

Malgré ses appréhensions, Opérasque finit par reconnaître que la progression s'effectuait de façon normale. Vers midi, ils avaient parcouru plus de quinze kilomètres, mais la profileuse attaquait une mesa de glace, y aménagea un plan incliné en pente douce pour que les machines puissent l'escalader. Une fois sur ce plateau immense, l'expédition serait assurée de parcourir au moins cent kilomètres en toute quiétude et à la vitesse de huit kilomètres à l'heure. L'ingénieur en chef Fitzgarek n'avait pas emprunté le tracé de la reconnaissance, mais s'en écartant selon un angle de dix degrés,

quitte à se rabattre plus loin afin de reprendre la direction étudiée après de longs calculs. Il était difficile de s'orienter avec précision, le pôle magnétique austral ne cessant de se déplacer.

Sur ce plateau, l'expédition était à l'abri des avalanches, car aucune montagne, aucune paroi n'était visible, les hauteurs les plus élevées étant cachées par les brumes. Parfois des éclairs sillonnaient ces couches ouateuses, signalant la présence d'un volcan à des centaines de kilomètres. Ceux-ci avaient jailli en une demi-douzaine d'endroits depuis le début de la glaciation.

Peu à peu, le moral revenait, et lorsque Opérasque surprit quelques rires dans les entrailles de la profiteuse, au lieu de froncer le sourcil comme d'habitude, il parut approuver d'un hochement de tête. Il avait quitté le poste de pilotage pour entrer en communication avec l'amiral Kinnjone. Ce dernier lui parla, alors qu'il était penché sur les cartes anciennes établies par les services techniques de la Panaméricaine, du temps où la Compagnie avait colonisé ce continent.

— Nous devrions retrouver des ruines de grandes stations. Certaines étaient fantastiques, avec des spirales qui franchissaient les installations à des hauteurs vertigineuses. Il y avait ici, dans le temps, tout un ensemble illustrant l'art ferroviaire dans toute sa splendeur. Les coupoles étaient construites d'un seul tenant, et n'avaient rien à voir avec nos antiques verrières tarabiscotées du Nord. Ici, les ingénieurs, que je n'hésiterai pas à appeler artistes, avaient disposé de plus de liberté pour créer une autre architecture, sans jamais trahir la société ferroviaire et encore moins les impératifs de la CANYST.

— La Commission d'application des Accords de New York, soupira Opérasque qui se référait encore à cette charte tout en sachant qu'il faisait sourire et passait pour un crétin anachronique.

La nouvelle société qu'il espérait reconstruire sur le modèle de l'ancienne, dans ce vaste territoire glacé, aurait bien du mal à démontrer aux gens que ces Accords gardaient toute leur valeur.

— Vous m'écoutez, Opérasque ?

Brutalement ramené à la réalité par la voix mi-autoritaire mi-gouailleuse de l'amiral, le Grand Maître bafouilla un oui peu convaincant, si bien que Kinnjone déclara qu'il préférerait reprendre dès le début.

— Nous pensons, je dis bien pensons car nous n'avons pas toutes les certitudes, que nous naviguons en ce moment entre le 120^e et le 100^e méridien Ouest, à environ mille kilomètres du Pôle. Nous quittons le glacier Nimrod que nous avons côtoyé par l'ouest durant plus d'une semaine. D'après les *Instructions Ferroviaires* datant de vingt-cinq ans, ce glacier était jadis

parcouru par plusieurs réseaux dont un principal. Autant vous le dire tout de suite, nous sommes encore très, très loin de la mer.

— Mais ces oiseaux, ces albatros, ces goélands ?

— Ils venaient de la mer de Ross, mon vieux. Nous nous étions égarés et si vous voulez un schéma de route que nous avons suivi, branchez-vous sur l'écran de votre ordinateur portable. Vos cheveux se dresseront sur votre tête. Nous avons vagabondé, mon cher, il n'y a pas d'autre terme. Vagabondé comme des gens stupides que nous sommes.

Plus tard, non sans répugnance, Opérasque examina ce schéma sur son écran et en resta effondré. Ils avaient gaspillé leurs forces, leurs réserves alimentaires et de carburant, en faisant d'inutiles détours qu'une petite note en bas de l'écran chiffrait à plus de deux mille kilomètres. Il y avait aussi un renvoi sur un écran suivant et Opérasque y lut cette question de l'amiral :

— Êtes-vous certain que les archives de la Guilde des Harponneurs étaient bien authentiques ? Je veux parler de celles que vous avez retrouvées informatisées dans la banque de données secrète des Aiguilleurs. Aussi, avec tout le respect qui vous est dû, je me permets de vous poser cette question : n'avez-vous pas eu quelque hallucination qui vous aurait induit en erreur, au point de vous lancer en aveugle sur les traces d'un immense dépôt de fuphoc qui n'existerait pas ?

Tout en lisant ces lignes, Opérasque voyait flotter sur l'écran la silhouette de ce danseur insolent qui brandissait son harpon. Il fut pris d'un doute horrible : Et si ce petit démon avait joué avec son esprit crédule, l'avait intoxiqué d'images fausses ?

CHAPITRE 17

Le poste de ravitaillement Km 8160 fut investi sans que les gardiens opposent la moindre résistance. Il s'agissait d'employés de la Manutention, le seul Aiguilleur présent ayant levé les bras sans hésiter. Un garçon nommé Joxy leur demanda s'ils n'avaient pas besoin d'un gars comme lui pour différents services. Il avait envie de rejoindre l'hémisphère Sud et de naviguer.

— Comment ça de naviguer ? demanda Grathe soupçonneux. Comment sais-tu que nous essayons de rejoindre la mer ?

— Le service nous a prévenus de votre passage. Il nous recommande de ne pas essayer de vous empêcher de prendre l'huile et la nourriture. Ils disent que les Aiguilleurs sont fous furieux, mais que leurs avisos ont plusieurs jours de retard sur vous.

— La Manu sait-elle où nous allons ?

— Tiens, pardi, bien sûr ! Le point 14.110 où la banquise s'est effondrée. Prenez-moi avec vous, j'ai des amis au prochain poste, le 9977. Eux aussi sont prévenus, mais là-bas il y a un commando qui ne rigole pas. Il vous faudra les liquider car, eux, n'hésiteront pas.

— Il nous faut des mécaniciens de la Traction, car la loco-remorqueur a quelques ennuis de diesel.

— Il vous faudra atteindre le poste 10.200 où existe un grand atelier de la Traction, avec le grand chef mécanicien Lapalu. Un crack, c'est lui qui effectue toutes les réparations importantes dans le Chenal Noir.

— C'est bon, embarque avec nous.

Le commandant Kurty ne cacha pas son mécontentement, craignant que ce Roxy ne soit un espion chargé d'une mission de sabotage à bord du convoi. Mais l'accueil du poste 9877 fut exactement celui que l'employé de la Manu annonçait. Les Aiguilleurs, au nombre de six, se lancèrent à l'attaque du convoi immobilisé par un barrage en travers des six voies. Des wagons de marchandises chargés de glace, impossibles à pulvériser même à grande vitesse.

Par chance, le pare-brise de la loco-remorqueur était à l'épreuve des micro-

missiles et, pendant que les Aiguilleurs se lançaient à l'attaque, quelques gabiers armés de lance-harpons explosifs les prirent à revers. Horrifiés de voir l'un des leurs voler en éclats sanglants sous l'impact d'un de ces harpons destinés aux cétacés de petite taille, ils refluèrent vers leur poste, un bastion creusé en hauteur dans la paroi Est. Une sorte de donjon d'où ils pouvaient mitrailler le convoi. Mais cette fois, de gros harpons explosifs firent sauter la paroi de glace et les laissèrent catastrophés, à découvert, privés de cette muraille de protection et d'une partie de leur refuge, plaqués contre le fond pour ne pas basculer dans le vide.

Fleur avait vu le corps de ce malheureux Aiguilleur exploser sous le choc du harpon. Il n'en restait que des débris sanglants non identifiables. Le pare-brise en était recouvert, ainsi que la banquise sur des dizaines de mètres.

— Cette fois, dit Jael écœurée, les Aiguilleurs des postes à venir ne nous laisseront plus prendre l'avantage. Je suis même certaine qu'ils vont se regrouper et venir au-devant de nous, alors que nous ne les attendrons pas. Ils ne vont pas se laisser surprendre là-bas au 10.200^e kilomètre, ni plus loin.

Sur la passerelle de la *Salamandre*, Kurty éprouvait la même crainte mais ne pouvait désavouer ses harponneurs. Sans ce malheureux Aiguilleur déchiqueté par un harpon, les autres auraient investi le convoi et tiré sans hésiter sur tous.

— La draisine blindée de ce commando est à nous, dit Grathe, avec une bonne autonomie. Elle pourrait partir en reconnaissance et, d'ailleurs, je suis volontaire pour vous précéder de quelques dizaines de kilomètres et vous avertir du danger.

— Il faut saboter tout le matériel de communication, que ce soit le railphone ou la radio. Tâchez de savoir si Opérasque n'a pas fait installer des câbles ou des fibres optiques le long du Chenal.

Joxy qui, visiblement, aspirait à se coller avec les Aiguilleurs, demanda à faire partie de l'équipage de la draisine blindée. Lorsque le convoi quitta ce point 9877, les hommes de la Manu parurent soulagés de les voir s'éloigner. L'image de ce malheureux volant en éclats les avait quelque peu refroidis à l'égard de ces marins qui cherchaient à rejoindre la mer pour y remettre leur baleinier à flot.

Ils avaient un peu moins de deux cents kilomètres à parcourir avant de rencontrer le chef mécanicien Lapalu. Désormais, c'étaient deux moteurs sur quatre qui cafouillaient, et le chef mécanicien du baleinier, Hériquel, avait bien déterminé la raison de ces pannes mais ne disposait pas du matériel pour les réparer. Même si le mécano de la Traction faisait des manières, il se sentait capable de remettre en état à lui tout seul la loco-remorqueur.

La draisine capta une émission de radio alors qu'elle se trouvait à une trentaine de kilomètres en avant du convoi, et le commandant ordonna à Jael de ralentir.

— Pas plus de dix kilomètres-heure.

À cause des deux moteurs mal en point, la moyenne n'était plus que de vingt-cinq à l'heure. Jael avait nettoyé elle-même le pare-brise, mais avait l'impression que des traînées sanglantes persistaient selon l'angle de vue. Elle essayait de ne plus penser à cet épouvantable carnage. C'était comme si une demi-douzaine d'hommes avaient été ainsi pulvérisés.

Grathe signala qu'il captait les émissions d'une patrouille éclaireur qui guettait le convoi à l'approche du kilomètre 10.166.

— Le radar ne signale aucun barrage, simplement un véhicule, la réplique de notre draisine blindée certainement, sur une voie de garage. Les six voies paraissent libres et je suppose qu'elles sont minées. Roxy me dit qu'au point 10.200 où nous devons faire réparer nos moteurs, il y a une profileuse-poseuse de secours qui réparera les rails si ceux-ci sautent. D'après les échos des audiographes, il y aurait une vingtaine d'hommes planqués autour de cette embuscade. J'ai ici deux harponneurs qui sont prêts à parcourir quelques kilomètres à pied pour surprendre ces gens-là. Ils feront d'abord sauter la draisine et, comme d'habitude, dans un réflexe bien connu, les Aiguilleurs se précipiteront pour constater les dégâts. Deux gabiers les arroseront aux lance-micro-missiles.

— Vous ne préférez pas attendre que nous soyons auprès de vous ?

— Votre grosse masse sera détectée sur l'écran radar, et si vous vous immobilisez le commando trouvera cet arrêt suspect.

— Vous ont-ils détectés, vous ?

— Certainement, mais ils peuvent penser qu'il s'agit d'Aiguilleurs précédant le convoi pour essayer de le bloquer.

— J'en doute, fit Kurty. Restez extrêmement vigilants. Possible que le commando du Km 9877 ait réussi à les alerter.

CHAPITRE 18

Ils se réunirent un soir, très tard, dans la cabine de Louria Finister, la plus grande de toutes. Il y avait, outre la jeune femme, Charlster, Hyponias et Ann Suba. C'était à la demande de cette dernière qu'ils se retrouvaient presque clandestinement, mais la physicienne n'avait nulle crainte de Cristella Marlone qu'elle avait fini par séduire par sa grande sollicitude. Cette fille avait besoin d'une âme compatissante pour recevoir ses confidences, et Ann Suba avait joué ce rôle sans se forcer, la directrice de l'observatoire lui faisant de la peine.

Charlster parla de Bourguine qui se comportait curieusement depuis qu'il avait appris, de la bouche même du vieux savant, qu'il n'existait plus de raison pour saboter le Chenal Noir en agissant sur le DAI.

— Je lui ai même fait remarquer que c'était la seule façon de relier les deux hémisphères, qu'il s'agissait ni plus ni moins d'un cordon ombilical et qu'il était d'une grande humanité de le maintenir en état. Bien sûr, il a ricané, mais sans exprimer ses griefs. Il devait penser qu'abandonner le Chenal à Opérasque, c'était tout le contraire d'une action humanitaire. En définitive, il a tourné les talons sans me répondre. Je ne suis pas rassuré et je crains qu'il n'entreprenne quelque riposte très sournoise.

— C'est moi qui vous ai conseillé de vous faire aider de ce personnage, avoua Hyponias. Je ne le connaissais pas vraiment pour ce qu'il était. Je plaignais le père voulant venger sa fille, sans comprendre que ce n'était qu'un prétexte parmi d'autres pour détruire notre monde. Il est ce qu'il est ce monde, mais qu'y pouvons-nous ? Je comprends que des réactions violentes ne soient plus envisageables. Le Chenal est, certes, maintenant, à la seule gloire d'Opérasque, mais laissons faire le temps. Il ne pourra pas toujours en maîtriser la sécurité. Des gens du Sud voudront également en profiter. Sur les vingt mille kilomètres du réseau, les Aiguilleurs ne peuvent assurer une totale sécurité. Il faudrait un Aiguilleur tous les cent mètres, imaginez.

— Quel optimisme, se moqua Ann, mais vous avez raison. Je suis personnellement pour que le Chenal existe, tant que nous n'avons pas trouvé une solution au problème que pose la Ceinture de Feu, toujours aussi infranchissable. Soit on passe sous l'eau comme les Hommes-Jonas, il faut au moins plonger à quatre cents mètres pour trouver une température de l'océan acceptable, soit on passe à très haute altitude, une fois repérées certaines zones moins brûlantes. Le Chenal reste le moyen le plus à notre portée pour

joindre le Nord au Sud.

Ann marqua un arrêt avant de poursuivre :

— En ce moment, le baleinier *Salamandre* essaie de rejoindre le Km 14.110 pour tenter de retrouver l'océan.

— Mais, d'après l'accord conclu, Opérasque s'est engagé à ce que le convoi atteigne le bout du Chenal, et que le baleinier soit mis à l'eau depuis la banquise antarctique selon un slip, c'est-à-dire un plan incliné et un système de treuils ? s'étonna Charlster.

— Oui, dit Aon Suba, c'était ce qui était conclu, mais Opérasque a fait immobiliser le bateau, du moins son convoi au Km 4760, car différents points du Chenal étaient endommagés, avec la banquise disparue et la nuit transformée en crépuscule dans une température élevée. Mes amis, devenus otages, ne pouvaient plus espérer rejoindre le Pacifique ou l'océan glacial Antarctique. Kurty s'est révolté contre cette situation et ils se sont tous évadés avec le convoi. Ils foncent vers le Sud, réussissent à passer tous les obstacles, à franchir les barrages, combattent les Aiguilleurs qui veulent s'opposer à eux. Ils veulent rejoindre le Km 14.110 où ils pensent remettre leur baleinier à l'eau, parce qu'on leur a dit que la banquise y a disparu sur trente kilomètre de long.

Les trois autres se regardèrent, perplexes. Louria, la première, réagit.

— Où en sont-ils ? Je veux dire combien leur reste-t-il à parcourir et comment font-ils tracter leur convoi ?

— La seule qui possède ce type d'information est Cristella Marlone, renseignée par les Aiguilleurs en poste dans le Chenal. Ils restent fidèles à Opérasque, ne veulent pas entendre parler de Kawy comme remplaçant et surtout candidat au poste de Maître Suprême. Pour une seule raison. Sa couleur de peau. Ils ne veulent pas d'un Noir, ce sont tous des Blancs, souvent blonds à la peau trop blanche à mon sens, mais je ne vais pas à mon tour émettre des opinions racistes. Donc, Cristella est à peu près informée. Il semble que Kurty soit au Km 10.000 environ. Il lui en reste quatre mille pour rejoindre l'océan. C'est-à-dire encore dix jours de trajet.

Le couple Hyponias-Finister se tourna vers Charlster qui hocha la tête d'un air ennuyé.

— L'une des failles de DAI, qui provoque la rupture du Chenal Noir à hauteur du kilométrage 14.110 et la suite sur trente-deux à trente-cinq kilomètres, est en train de se refermer. Ce qui veut dire que le froid et l'obscurité totale s'abattent à nouveau sur ce tronçon du Chenal. Si les choses

se déroulent comme prévu, la première couche de glace a déjà dû apparaître. Juste une pellicule qui, demain, aura deux centimètres, et qui ensuite doublera tous les jours. Je crains que lorsque ce baleinier atteindra cet endroit, le commandant Kurty ne se trouve en présence d'une banquise épaisse de deux mètres. Bien sûr, il pourra la faire sauter, mais avec un froid qui risque de descendre jusqu'à des moins cent. Et le temps de tout faire sauter pour qu'un bateau aussi volumineux puisse être mis à l'eau, la banquise se reconstituera à une vitesse phénoménale.

— Ont-ils quelque chance d'y parvenir ? demanda Ann Suba, fixant le professeur dans les yeux.

— S'ils disposent d'un laser puissant, peut-être. Un laser découpant la banquise à une vitesse supérieure à celle de la glaciation, et à condition d'avoir tout préparé pour la mise à l'eau, ce qui leur demandera deux ou trois jours de travail au cours desquels la banquise aura atteint au moins trois mètres, si ce n'est quatre mètres.

— Professeur Charlster, pouvez-vous stopper durant le temps nécessaire le processus de reconstitution de DAI précisément, pour que la rupture du Km 14.110 soit maintenue et que la banquise ne se reconstitue que lentement, laissant le temps à mes amis du baleinier de rejoindre cet endroit ? Je vous le demande, sinon ils essaieront d'atteindre le bout du Chenal et continueront de forcer les barrages, de se battre pour aller jusqu'au bout de leur objectif. Il y aura des morts, des blessés, des dégâts des deux côtés.

— Un jour, vous me demandez de cesser de taquiner DAI, un autre, au contraire, de recommencer à l'effriter. Vos amis n'ont qu'à arrêter leur folle aventure et se rendre. Les Aiguilleurs les conduiront au Sud pour les laisser filer sur l'océan.

— Les Aiguilleurs voudront venger leurs morts qui, jusqu'à présent, dépassent la dizaine, dit Ann Suba sèchement.

CHAPITRE 19

Lorsque Lien Rag se tut, le silence qui suivit n'était peut-être pas aussi éloquent que l'on aurait pu le supposer. Il n'était ni une manifestation de refus, ni un acquiescement du bout des lèvres. L'ancien glaciologue était persuadé que ces gens-là, réunis dans le salon inférieur du dirigeavion, étaient en train de réfléchir. Ils rentraient d'un vol d'observation qui les avait impressionnés au-delà de tout ce qu'ils attendaient. Ils avaient approché de près l'ignominie d'une sale guerre et eu surtout un aperçu de la tactique inhumaine des Aiguilleurs. Et de ce Grand Maître Lascasas, dont l'ambition démesurée était à l'origine de ces milliers de morts jonchant le sol de l'Altiplano jusqu'au rio Chalia. Des milliers de morts dus à la radioactivité, avec la destruction de tout un pays sur quinze cents kilomètres de long et entre deux et cinq cents de large.

Ils avaient compris que Lascasas préparait cette invasion depuis des années, qu'il avait constitué un corps d'Aiguilleurs sacrifiés, soumis à une irradiation criminelle et envoyés vers le Sud à bord de trains aux locomotives à moteur nucléaire, répandant elles-mêmes la mort tout autour des réseaux empruntés.

— Nous avons essayé, commença Lienty d'une voix très lente, très mesurée, d'organiser aux Kerguelen une démocratie legaliste. Les décisions doivent être approuvées par les élus. Pouvons-nous engager les Kerguelen dans un conflit qui ne nous concerne pas directement, si nous ne pensons qu'à nous-mêmes et sans avoir des haut-le-cœur à la vue de ce qui se passe ici ? Pouvons-nous intervenir avec les moyens considérables dont nous disposons ? Nous pourrions interrompre ce flux d'Aiguilleurs sortant des profondeurs de la Cordillère et empruntant un réseau bien à l'écart des terres contaminées. Un réseau ultramoderne, saisissant de technicité avancée et se dirigeant droit vers le sud, vers Punta Arenas. Lascasas a sacrifié des milliers de pauvres bougres pour paralyser un pays, que dis-je paralyser, le détruire de fond en comble. Des dizaines de milliers de péones, de fonctionnaires, de commerçants et d'artisans sont morts, tous les animaux, une partie de la flore, des récoltes. Les rivières sont interdites à cause de leurs eaux empoisonnées. La plus grande partie de la Patagonie n'est plus habitable pour des dizaines et des dizaines d'années. Il ne reste plus qu'une petite bande côtière, depuis le rio Chalia en quelque sorte jusqu'au détroit de Magellan. Douze cents kilomètres sur une largeur qui va en se rétrécissant, passant de cinq cents kilomètres à deux cents environ. Soit une superficie d'environ deux cent cinquante mille kilomètres

carrés qui peuvent être préservés d'une immense désolation. Je pense que vous avez eu conscience de la cruauté des envahisseurs et de la façon dont ils ont procédé pour vaincre sans sacrifier leurs troupes d'élite, celles qu'ils ont préservées de l'irradiation et qu'ils transportent vers le Sud dans des trains extrêmement confortables.

Il ne regardait pas Lien Rag, mais se tournait vers les autres compagnons de cette mission, les regardait dans les yeux, les uns après les autres.

— Il va falloir choisir très vite entre deux possibilités : retourner chez nous, ou rester ici et s'engager dans le conflit. Si nous rentrons aux Kerguelen, nous avons suffisamment de preuves pour amener les élus à voter en faveur d'une intervention. Je pronostique un résultat de cinquante-cinq à soixante pour cent de voix favorables à une intervention. Dans ce cas, nous reviendrions non seulement avec le dirigeavion, mais avec le *Dragon* bourré d'hommes en armes et de matériel adapté à une campagne terrestre. Mais il y aura, vous le savez, constitution de commissions qui étudieront plus ou moins rapidement nos rapports, nos photographies, nos films, voudront entendre nos témoignages pour établir une vérité objective. Une autre commission fera l'inventaire de nos armements pour savoir si nous pouvons envisager de nous opposer à cette horde sanguinaire. Je pense que d'ici quinze jours nous serions, si tout va bien, autorisés à intervenir ici. Mais en sera-t-il encore temps ? Et que trouverons-nous dans cette capitale, dans ce port, sur cet aéroport ?

Il se tut et Olivary intervint, disant qu'il restait assez perplexe sur son discours, ne sachant s'il avait exprimé une opinion positive ou négative.

— Disons que j'ai réfléchi tout haut au lieu de le faire dans mon for intérieur, avoua Lienty, avec certainement un préjugé favorable pour une intervention immédiate, demain. Mais nous constituons ici une société en réduction de celle des îles Kerguelen et sans avoir de pouvoir de décision, à l'exception du président Rag. Nous pouvons tout de même émettre une opinion sur ce qu'il convient de faire. La discussion parut tout d'abord empêtrée dans des hésitations, des timidités, mais Olivary prit une nouvelle fois la parole.

— Vous le savez tous, je suis un Néo et ce que j'ai vu aujourd'hui n'est pas acceptable pour mes convictions et mon sens de la vie. Je suis partisan d'une intervention foudroyante dès demain. Nous pouvons déjà retarder l'expansion de ces fous furieux en faisant sauter des viaducs, en incendiant les tunnels, en provoquant des éboulements sur les lignes en rocade. Oui, nous le pouvons, car notre armement le permet.

— Moi, dit un certain Nicaise, je voudrais voir griller les Aiguilleurs lorsqu'ils sortent de leurs trous à rats. On peut les noyer sous des feux de

napalm et même diriger les missiles porteurs vers les bouches des tunnels, de telle sorte que sur des centaines de mètres ceux-ci deviennent inutilisables.

Fontersan, un professeur de droit international cette discipline avait été établie par de petites Compagnies indépendantes du temps où la loi ferroviaire régnait sur la planète –, intervint d’une voix acide :

— Le discours du président était très intéressant, c’était un plaidoyer en faveur de l’intervention immédiate, mais ce que Lien Rag ne dit pas, c’est qu’il a pour la présidente Yeuse Semper un attachement affectif qui date de plus de trente ans. Je sais que pour l’instant ils vivent séparés, mais ce que nous a dit Lien Rag est en faveur d’une aide apportée à son ancienne compagne. Je ne veux pas décider une pareille aventure pour satisfaire les sentiments amoureux de notre président, au nom d’un nostalgique retour d’affection qui ne constituerait pas une raison solide.

— Si vous n’avez pas eu envie de vomir en voyant ce que nous avons découvert aujourd’hui, dit Nicaise violemment, c’est que vous êtes à jamais enfermé dans votre pathos juridique et que votre cœur ne bat plus depuis longtemps que pour irriguer votre vieille carcasse, et pas autre chose.

— Il y a longtemps qu’on ne parle plus du cœur comme siège de nos émotions diverses, répliqua Fontersan. Une intervention de notre part qui serait aussi inhumaine que celle des Aiguilleurs me paraît tout à fait déshonorante pour nous et notre pays. C’est tout ce que je voulais dire. Nous n’arrêterons pas la progression de la radioactivité. Ce qu’il reste à faire, c’est évacuer ce pays et chercher à sauver les survivants.

— Pour les transplanter où ? lança quelqu’un, au fond.

Lien Rag reprit la parole et proposa de rendre visite au président de la Patagonie orientale, Exécoulas.

— Son pays est directement impliqué dans ce conflit puisque les spectres, ainsi appelle-t-on les Aiguilleurs contaminés à cause de leur apparence décharnée, ont aussi envahi certaines zones au-delà de la frontière que constitue le 70^e méridien. Nous nous poserons sur la mer en face de Magellan Station, du moins était-ce son nom jadis. Ce pays ne possède pas de piste d’atterrissage.

— Je voudrais rencontrer l’archevêque en place à Punta Arenas, dit alors Olivary, et lui faire dire son opinion. Il peut certainement entrer en communication avec Sa Sainteté le pape dans l’île d’Alone. Ne croyez pas que je veuille faire bénir notre expédition punitive, mais peut-être que le pape enverra son dirigeable pour secourir la population des deux Patagonie.

Lorsqu'on vota à main levée, sur les douze personnes présentes deux seulement s'opposèrent à une intervention rapide contre les troupes de Lascasas.

CHAPITRE 20

Le président du Conseil de Surveillance des Aiguilleurs était âgé de quatre-vingt-deux ans, mais en paraissait dix de moins. Certains l'accusaient d'être sénile et ce n'étaient que basses calomnies. Ses proches vantaient au contraire sa lucidité d'esprit, la promptitude de ses réflexions et son sens aigu de la meilleure politique pour la Caste. De taille moyenne, légèrement enveloppé suite à un appétit de goinfre, il surprenait par la finesse de ses traits, ses yeux d'un bleu profond et sa longue chevelure blanche partagée par une raie médiane, qui retombait de chaque côté de ses joues. On prétendait qu'ainsi, Albeyal dissimulait à tous ses prothèses auditives.

Le maître principal Kawy pénétra dans le compartiment-bureau en s'inclinant profondément. Le président habitait toujours le même train depuis vingt-cinq ans, et ne le quittait pratiquement jamais. Il voyageait avec, dans toute la concession de la Panaméricaine et même lorsqu'il visitait les Compagnies voisines, celle de la Sibérie, les colonies de l'Europe du Nord.

— Asseyez-vous, Kawy, et écoutez-moi sans m'interrompre. Ensuite nous ferons le point. Mais avant toute chose une question : Avez-vous rencontré avant le réchauffement celui qui allait devenir le Grand Maître Lascasas ?

— Nous avons suivi les mêmes cours à l'École Centrale, mais je ne l'ai pas revu depuis le réchauffement puisqu'il se trouvait dans la province patagone.

— Savez-vous qu'il a remplacé le Grand Maître principal Justurien ? En réalité, il l'a accusé de démence et l'a fait interner.

— Mais, se scandalisa Kawy, nul ne peut accuser un Grand Maître principal, excepté le Conseil de Surveillance.

— Je ne vous le fais pas dire. Mais écoutez plutôt.

Albeyal commença de raconter l'histoire des Aiguilleurs de l'Amérique du Sud et plus particulièrement de la Patagonie. Il expliqua comment, à la suite du réchauffement, tous les Aiguilleurs de l'hémisphère Sud, du moins ceux qui n'avaient pu atteindre le Nord, s'étaient retrouvés dans les grandes galeries souterraines de la Cordillère, du côté des 30^e parallèles environ.

— Je ne vais pas vous faire un long historique. Vous en trouverez le détail dans les archives. Sachez que Lascasas est en train de ravager la Patagonie

australe, avec l'intention de s'emparer de l'Antarctique et de s'y créer un royaume.

Kawy faillit s'exclamer qu'Opérasque s'y trouvait déjà avec la même ambition, et se retint à temps. Le président d'ailleurs exprima la même chose.

— Je n'aime pas cette initiative de Lascasas. Ni qu'il ait sciemment laissé des milliers d'Aiguilleurs se faire irradier pour les lancer vers le Sud à bord de trains aux machines nucléaires défectives. Une seule parcourant le pays du Nord au Sud détruit toute vie dans une bande de cent kilomètres. Ce n'était pas Justurien, le fou, mais ce Lascasas. Nous allons l'arrêter. Nous commettons une erreur en laissant saboter le Chenal Noir par le professeur Charlster. Je sais qu'il se comportait ainsi pour faire libérer cette Louria Finister de prison. Vous l'avez fait sortir et l'avez nommé superviseur, puis est arrivée Ann Suba et tout est rentré dans l'ordre.

Kawy devait retenir tous ces mots qui menaçaient d'envahir sa bouche. C'était avec l'accord tacite du président qu'il avait laissé saboter le Chenal Noir, parce que Albeyal détestait Opérasque et ne voulait pas qu'il fût nommé Maître Suprême de la Caste. Il lui avait laissé entendre que lui, Kawy, pourrait bien être le nommé pour la future réunion plénière qui se tiendrait dans deux mois. Mais ce n'était qu'une désignation tacite. Il n'avait aucune preuve que le président le soutiendrait. Il comprenait mieux pourquoi le vieillard ne voulait pas être interrompu par des protestations indignées.

— Mon cher ami, je suis très satisfait que le Chenal redevienne opérationnel. Les ruptures de la banquise sont en train de disparaître, et le froid intense revenu réglera le problème dans moins d'une semaine. Les profileuses-poseuses nouvelles rétabliront le réseau des six voies, et nous allons même le doubler. D'ici deux, trois mois, nous le doublerons encore de façon à disposer de vingt-quatre lignes. Ce qui nous permettra d'acheminer en Antarctique les plus grosses unités de la III^e Flotte. La seule qui soit restée intacte après le réchauffement, les autres ayant perdu pas mal de bâtiments lorsque les banquises se disloquèrent et disparurent. Nous allons nous porter au-devant de Lascasas et lui interdire l'accès de ce continent immense. Cet homme est un félon, un traître qui agit pour son propre compte. Ne me dites pas qu'Opérasque envisageait de faire de même. Même s'il l'a pensé dans un moment d'égarement, je sais qu'il revient à de meilleurs sentiments de fidélité, et qu'il attend impatiemment l'arrivée des renforts et surtout du ravitaillement. Il s'est quelque peu égaré dans l'intérieur de cet immense continent. Savez-vous qu'en l'état actuel il est d'une surface de quatorze millions de kilomètres carrés, de vingt millions avec les banquises qui subsistent ? C'est presque la moitié de toute l'Amérique, du Nord au Sud. Donc une terre considérable et surtout couverte de glace, d'une solide couche de glace qui a pas mal résisté au réchauffement. Et pour nous autres qui ne

connaissions qu'un seul modèle de société, la société ferroviaire, nous avons là de quoi nous implanter. Et pour réussir cette implantation nous avons besoin du Chenal Noir. Nous demanderons même à Charlster de se débrouiller pour que ce Chenal double de largeur afin que nous puissions encore ajouter d'autres voies. Ce sera la principale artère du monde, celle par laquelle transiteront chaque jour des centaines, des milliers de convois avec des lignes spéciales pour les TUR. Il faudra même construire des super TUR qui effectueront le parcours en deux jours seulement.

Enfoncé dans son fauteuil, Kawy sentait tout son corps se rétracter, se pétrifier, brûlant d'une fièvre malsaine. Tout ce qu'exprimait le président le blessait à mort, c'étaient autant de flèches acérées qui déchiraient sa chair. Il ne faisait que reprendre les rêves hallucinés d'Opérasque, il reconnaissait que le Grand Maître nommé pour la plus haute fonction de la Caste avait eu une vision prémonitoire de ce qu'il fallait faire du Chenal Noir. Et lui, dans sa haine d'Opérasque, dans sa minable ambition, n'avait pas compris qu'il se fourvoyait. Il n'avait attaché aucune attention à ces bruits qui circulaient sur la réapparition des Aiguilleurs enterrés depuis vingt ans dans les entrailles de ces montagnes d'Amérique du Sud. On s'était gaussé de ces pauvres diables à l'agonie, irradiés à mort, qui croyaient conquérir un pays en se lançant en masse vers le Sud. Personne n'y avait rien compris, chacun avait cru à une tentative désespérée de moribonds désirant en finir dans une dernière action d'éclat. Un suicide collectif auréolé d'une triste gloire. Ces dix mille pauvres diables n'étaient qu'un leurre, une tactique que le stratège le plus rusé n'aurait jamais imaginée.

Albeyal, avec sa connaissance parfaite des hommes, suivait avec curiosité l'effondrement des espoirs chez cet homme de valeur. C'était un bon dirigeant, mais qui avait atteint le sommet de sa carrière avec le titre de Grand Maître. Pouvait-il vraiment croire qu'un homme de race noire aurait pu devenir le dictateur à vie de la Corporation des Aiguilleurs ? Car tel était le titre officiel, celui de Caste ayant d'abord été imaginé par des ennemis avant d'être adopté avec une certaine fierté par tous ses membres. Ce pauvre Kawy était en train d'avaler cette amère pilule, pensait Albeyal qui éprouvait une certaine pitié pour lui. Mais les intérêts de la Corporation ne devaient jamais être perdus de vue et l'ambition personnelle ne devait aveugler personne. Seule la Caste importait, les autres, même le président du Conseil de Surveillance n'étaient que d'humbles exécutants.

— Je vous réserve la grande mission de votre vie, mon cher Kawy. Vous organiserez le grand projet qui permettra à la III^e Flotte de franchir le Chenal jusqu'en Antarctique.

— Le Grand Maître reprit quelques espoirs, essaya de se redresser du plus profond de ce fauteuil où il avait cru disparaître à jamais.

— D'ores et déjà, vous acheminerez des renforts, du ravitaillement sur le réseau existant, surveillerez les travaux d'expansion. Vous veillerez à ce que le Chenal devienne le passage le plus sûr du monde. Vous irez à 87°7 Station rencontrer Charlster et ses amis, et obtiendrez d'eux qu'ils veillent sur DAI. Vous savez de quoi il s'agit ?

— Dusts and Ashes Island. L'île des cendres et des poussières qui empêche le Soleil d'irriguer en lumière et chaleur une large bande d'un pôle à l'autre. Ce DAI a été obtenu par le professeur Charlster alors qu'il essayait de reconstituer les conditions d'une nouvelle glaciation, ce qui s'est ensuite concrétisé dans le projet Permafrost.

— Projet que nous sortirons également du placard. Nous reprendrons la direction de la planète. Lorsque nos ancêtres retrouvèrent la Terre et découvrirent que les survivants avaient réussi à créer des réseaux ferrés leur apportant lumière, chaleur et nourriture, ils jurèrent de devenir les maîtres de ces réseaux. Ils appartenaient à cette fraction des habitants du satellite Bulb que l'on désignait du nom de Sait, les autres étant des Sugar, inversion de Ragus, du nom de la première présidente du Bulb en route vers la Terre. Nous devons rester fidèles à ce serment qui nous lie à ce destin fabuleux.

Ce n'était pas la première fois que Kawy entendait ce discours redondant du président. Quelques jours auparavant, il en aurait été exalté, prêt à accomplir des prodiges, mais ce jour-là cette apologie épique l'ennuyait, pire, lui apparaissait dans toute son hypocrisie. Cette glorification du serment, fait par leurs ancêtres et de l'avenir de la Caste, cachait mal les manœuvres sordides des dirigeants, leurs tristes ambitions au jour le jour. Albeyal dirigeait le Conseil de Surveillance depuis vingt-cinq ans, depuis que le dernier Maître Suprême avait disparu. Il avait dirigé la Corporation comme l'aurait fait un dictateur nommé, reculant sans cesse la nomination d'un grand chef. Maintenant que la réunion plénière approchait, il se démenait pour que son œuvre fût reconnue comme la plus importante jamais réalisée. Il voulait qu'en quelques semaines soient entrepris différents projets, afin qu'il puisse ensuite traiter d'égal à égal avec celui qui serait le véritable patron. Certes, il conserverait des prérogatives, surveillerait le nouveau venu, mais pour le destituer le Conseil devrait voter à l'unanimité. Kawy n'avait pas la moindre envie de n'être plus qu'un serviteur dévoué permettant à ce vieillard ambitieux de se maintenir au pouvoir. Il rêvait de demander son affectation à d'autres tâches, maintenant qu'il était certain de ne jamais accéder au pouvoir suprême. Il comprenait très bien que la couleur de sa peau était en cause, même si par la plus grande des hypocrisies personne ne le dirait ouvertement.

Albeyal flaira comme une odeur de défaitisme chez ce garçon de talent, et il crut même discerner comme les prémices d'une retraite future de ce haut gradé. Or, il n'avait personne d'autre sous la main, et en face de lui menaçait

un Opérasque qui pouvait se montrer dangereux malgré ses erreurs, et pis encore, un Lascasas. Si ce dernier conquérirait l'Antarctique, il aurait pour lui les trois quarts des membres du Conseil de Surveillance.

— Je dois vous révéler une chose, mon ami, que je n'ai encore pas rendue publique. Il est de tradition dans notre Corporation, et surtout au sein du Conseil de Surveillance, de désigner un Grand Maître pour la fonction la plus élevée. Mais cette tradition n'est pas inscrite dans notre charte. Je vais donc proposer qu'il n'y ait plus un seul nommé, mais deux. Et comme le Conseil a déjà choisi Opérasque malgré moi, je proposerai votre nom comme challenger direct.

Malheureusement pour lui, il n'avait pu suivre jusqu'au bout l'indignation révoltée de son vis-à-vis, sinon il se serait rendu compte que celui-ci écoutait cette révélation avec une extrême réserve, voire avec une ironie pleine d'amertume. Kawy avait l'impression que le président le manipulait, essayait de se l'attacher pour des besognes plus ou moins douteuses.

— Je vous remercie, voyageur Président, mais suis-je à même de répondre à cet honneur que vous me faites sans vous décevoir dans un avenir plus ou moins proche ?

Cette fois, Albeyal comprit qu'il n'avait pas convaincu, et sentit une panique inhabituelle s'emparer de son corps et de son esprit.

— Puisque je vous choisis, fit-il peu crédible, c'est que vous êtes un bon candidat.

CHAPITRE 21

Le fameux chef mécanicien Lapalu refusa sèchement de se pencher sur les moteurs de la loco-remorqueur, mais Hériquel trouva dans son magasin de pièces détachées tout ce qu'il fallait pour assumer lui-même les réparations. La nouvelle qu'une draisine blindée avait été détruite et plusieurs Aiguilleurs tués ou blessés s'était vite répandue dans ce poste 10.200 et, lorsque le convoi s'était présenté, les Aiguilleurs restés sur place essayèrent de l'intercepter avec une autre draisine, mais les harponneurs veillaient au grain. Ils arrivèrent subrepticement dans leur propre draisine volée en amont, et obligèrent ces policiers à se rendre. Ils furent enfermés dans un wagon cellulaire. Mais les gens de la Traction, de la Manutention et de la Voie restèrent sur une grande réserve, même s'ils n'étaient pas fâchés que la Caste subisse un échec. Seulement ils avaient l'expérience d'autres incidents de ce type que les Aiguilleurs avaient fini par résoudre de la façon la plus radicale. S'ils soupçonnaient les cheminots des différents services d'avoir collaboré avec ces fugitifs, ils étaient capables de les liquider tous sans les traîner devant un tribunal.

Hériquel dit qu'il lui fallait au moins vingt heures de travail pour remettre les diesels en état. En réparant les plus dégradés, il avait découvert que les deux autres devaient également être révisés. L'équipage fut donc armé grâce au contenu du poste Aiguilleur, les harponneurs patrouillèrent avec leur draisine dans ce centre de ravitaillement et de dépannage et Grathe décida de réquisitionner celle trouvée sur place.

Joxy furetait un peu partout et, d'abord tenu en suspicion par ses collègues, il finit par gagner leur confiance. Pour les cheminots autres que les Aiguilleurs, le garçon n'était pas condamnable. Il avait décidé de rejoindre les fugitifs, pourquoi pas ? Tous pensaient que le système des Compagnies ferroviaires dictatoriales avait fait son temps et ne serait plus jamais aussi puissant qu'avant le réchauffement. Le Chenal Noir n'était qu'une exception dont ils ne voulaient pas admettre l'importance.

Le lendemain de leur arrivée au 10.200, Joxy alla trouver Grathe et lui fit part de ce qu'il avait découvert.

— Il y avait une profileuse-poseuse toute neuve, ici même, et ses servants ont reçu l'ordre de descendre vers le Sud.

— Pour une réparation sur le réseau certainement, dit le second de la

Salamandre. Il doit exister plusieurs endroits où la banquise commence à fondre. Peut-être même aurons-nous la chance de nous trouver face à une assez grande nappe nous permettant de remettre le baleinier à l'eau. Ce que nous souhaitons c'est que la banquise ait fondu et aussi la paroi occidentale. Mais si celle-ci subsiste nous pourrions la faire sauter au besoin.

— Mon lieutenant, il paraît que toutes les profileuses-poseuses des postes en aval ont été également dirigées vers le Sud. Personne n'en connaît la raison, et je suis même allé trouver l'ingénieur de la Voie en poste ici. Il n'a pas pu joindre le collègue du secteur suivant ni de tous les autres. Il est dans l'ignorance de ce qui se passe.

— C'est bien ce que je prévois, dit Grathe. Une série d'effondrements de la banquise ou des parois. Nous en finirons peut-être plus vite que prévu avec cette interminable course à la mer. Lorsque nous serons sortis de cette chaîne continue de glace, nous retrouverons des températures plus clémentes et la lumière du jour. Tu ne le sais pas, mais dans l'hémisphère Sud elle est beaucoup plus brillante que dans le Nord, du moins tant qu'on ne descend pas trop vers l'Antarctique.

— Et aux Kerguelen comment sont-elles, la température et la lumière ?

— Raisonables. Il peut faire jusqu'à vingt degrés quelquefois, et nous avons, l'été, six à sept heures de belle clarté et de très longs crépuscules, aussi bien le matin que le soir. C'est un endroit agréable, tu verras.

— Vous devriez quand même parler de cette histoire des profileuses au commandant Kurty. Moi, je ne suis pas vraiment de votre avis. Je me demande ce que ça cache.

— Ne t'inquiète pas, je le ferai dès que je le rencontrerai.

Il faillit oublier la préoccupation de ce jeune garçon, s'en souvint *in extremis* alors qu'il rendait compte à Kurty de son inspection des postes de guet.

— Plusieurs profileuses descendent au Sud. Est-ce pour réparer d'autres dégâts ou tenter de reboucher la faille au Km 14.110 ? Nous savons que pour réunir les deux rives de cette énorme brèche il faudra de grands moyens que Salt Lake Station n'a pas encore jugé bon d'envoyer. Je pense que les dirigeants attendent le rapport de cette commission du Conseil de Surveillance qui circule en train ultra-rapide. Or, notre évasion et nos différents coups de main ont fait que le Chenal Noir s'avère dangereux pour ces gens-là, peu habitués à de telles situations. Les Aiguilleurs ont dû bloquer leur train en attendant qu'ils puissent nous réduire à l'impuissance. Mais comme ils manquent d'hommes dans les différents secteurs, la Commission ne pourra

pas rentrer de sitôt, donner les précisions utiles.

Avec cinq heures d'avance sur ses prévisions, le chef mécanicien vint annoncer que le convoi pouvait repartir sur-le-champ. Les pleins de carburant avaient été faits et la cambuse était à nouveau bien ravitaillée. Personne dans le convoi ne se souciait de la mine inquiète de Joxy.

CHAPITRE 22

La plus angoissée de tous était Louria Finister, mais Charlster et Hyponias l'assuraient de leur protection. Ann Suba elle-même lui dit que la seule qui pouvait être interpellée par Kawy, c'était elle. Cristella Marlone avait dû prendre un congé car elle était très fatiguée. Mais le Grand Maître de la police était tout sourire lorsqu'il descendit de son train spécial, et dans la draine qui le conduisait en compagnie d'Ann Suba jusqu'à l'observatoire, il se montra très chaleureux.

— Je suis particulièrement heureux que ces différents ennuis qui nuisaient au Chenal Noir soient enfin terminés. Nous avons besoin de cette artère pour établir des communications durables avec le Sud. Le président Albeyal veut doubler d'ores et déjà les capacités du réseau, porter le nombre de voies à douze, puis sous peu à vingt-quatre. Il compte sur tous les astrophysiciens pour veiller à la solidité du Chenal et même souhaite qu'ils étudient la possibilité d'un élargissement.

Sur-le-champ, Ann Suba pensa à la III^e Flotte, qui attendait impatiemment dans la région de Yukgrad d'entrer en action. Si le réseau comportait vingt-quatre voies, les gros bâtiments pourraient alors franchir le Chenal et envahir l'Antarctique. Elle se demanda si la révélation de Kawy était volontaire ou simplement due à une étourderie. Lorsqu'elle étudia son visage, elle découvrit les poches de fatigue sous ses yeux, les plis d'amertume aux coins de sa bouche et se douta que cet homme connaissait des tracas divers.

Il serra longuement la main de Charlster et parut ravi de voir Louria. Il lui tapa affectueusement sur l'épaule.

— Je suis heureux que vous soyez ici, dit-il, et non au dernier lieu que vous occupez.

Il visita les coupoles des appareils, s'assit devant un écran géant qui représentait le spectre de DAI. Ann Suba lui montra les différentes failles en voie de résorption.

— C'est tout à fait ça, dit-il, paraissant enchanté, un terme médical. Vous avez agi avec l'efficacité de chirurgiens.

Ils n'osèrent pas se regarder, se demandant s'il n'ironisait pas à leurs dépens. Ann Suba cependant prit l'initiative de parler du projet Permafrost.

— Justement, dit le Grand Maître, j'avais prévu de vous en entretenir. Je suis venu surtout pour vérifier que DAI était en excellente santé, mais le président Albeyal m'a dit que Permafrost allait être sorti du placard, ce sont ses propres termes. Bien entendu, il ne s'agira pas d'étendre le Chenal Noir à toute la planète pour supprimer la Ceinture de Feu. Nous subirions une nuit totale et une température proche des moins cent degrés. Donc il faudra trouver un juste équilibre.

— S'agira-t-il de reconstituer les conditions d'une nouvelle glaciation ? demanda Ann Suba, constatant que les trois autres hésitaient à poser la même question.

Kawy ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait sur ce qu'il pouvait laisser entrevoir. Il savait que ce groupe de chercheurs ne pouvait envisager de retrouver un monde enseveli sous les glaces, éclairé durant quatre à cinq heures par une lumière de fin des temps, et supporter des moins cinquante de moyenne en température. Lui-même ne regrettait pas vraiment le temps passé, et s'il avait eu quelques illusions sur son avenir, il les avait perdues définitivement. Il essayait d'exprimer, sinon pour les autres du moins pour lui-même, quelles étaient ses véritables ambitions pour le monde actuel. Il ne regrettait pas la période des glaces, des basses températures. Mais il essayait de se convaincre qu'un voile léger opacifiant le Soleil, sa trop grande luminosité éblouissante et sa chaleur, pourrait être envisagé. Pouvait-il confier cela à ceux qui l'entouraient ? Allait-il une fois de plus adopter la facilité qu'offrait la langue de bois ?

— Je ne pense pas que le président Albeyal puisse en décider lui-même, car dans deux mois on nommera le Maître Suprême de la Corporation des Aiguilleurs. Ce sera lui qui, en accord avec les dirigeants panaméricains et celui de différentes communautés, prendra la décision.

— Nous ne pensons pas, dit Charlster, que même si nous en avons la volonté nous pourrions reconstituer ce ciel croûteux d'apparence pierreuse que nous avons connu des décennies durant, du moins en ce qui me concerne. Il nous manque un élément régulateur essentiel.

— Vous voulez parler de ce gros satellite qui régulait la répartition des poussières et des cendres uniformément ?

— C'est cela même. Ces poussières sont soumises à un magnétisme constant, à de l'électricité statique qui les entraîne dans des remous énormes. Certains peuvent atteindre cinquante mille kilomètres de diamètre. Le Bulb empêchait la formation de ces maelströms. Si nous parvenions à envoyer les poussières dans toutes les directions spatiales, sans qu'elles sortent de l'orbite lunaire, voilà que nous obtiendrions des amas vivement agités de mouvements, et des espaces libérés où le Soleil projetterait ses rayons. En

l'absence d'ozone, nous savons ce que cela donne, surtout à l'équateur.

— Vous parlez de la nomination du Maître Suprême, dit Ann Suba, avec une sérénité qui les enchantait tous. Mais le candidat n'est-il pas le Grand Maître Opérasque, partisan d'un retour à l'ancienne situation ?

— C'était vrai jusqu'à ces derniers temps, fit Kawy sans enthousiasme. Mais le président prévoit deux nominés.

Il décida de cacher qu'il était le nouveau challenger, car il savait n'avoir aucune chance. Mais ces quatre personnes commençaient de lui plaire beaucoup. Il redoutait ce voyage et ne le regrettait finalement pas.

CHAPITRE 23

Le réseau clandestin, qui surplombait en une rocade vertigineuse le versant occidental de la Cordillère, avait déjà atteint le col de San Clemente à hauteur du 46^e parallèle, et les observateurs aperçurent une colonne de fumée et de poussières s'élevant dans le ciel, là où s'affairaient des engins de chantier adaptés à la montagne. Lien Rag s'attardait devant l'un des oculaires, pointé vers cette sortie d'un tunnel où se dessinait déjà la structure d'un viaduc, tout en haut d'un échafaudage extraordinaire.

— Il y a des péones qui travaillent là, sous la surveillance d'Aiguilleurs en combinaison noir et argent. Nous ne pouvons commencer ici notre bombardement.

Ils s'élevèrent en position dirigeable, volèrent vers le nord. Le viaduc, suivant juste une arche de moins de trente mètres jetée sur un canyon étroit et profond, faillit échapper à leur attention. Lien Rag commanda le bombardement et les lasers attaquèrent l'une des bouches des deux tunnels. Juste comme un train de marchandises chargé de matériel et d'approvisionnement, composé de plates-formes recouvertes de bâches, sortait du tunnel Nord. Ils le virent basculer en entier, la machine et les dix-sept wagons, dans cette gorge si resserrée qu'aucun engin de relevage ne pourrait y travailler.

Les destructions se poursuivirent systématiquement en remontant vers le Nord, certains viaducs atteignant le kilomètre, haubanés, d'autres jetés sur le vide selon la technique cantilever. À plusieurs reprises, le dirigeavion put s'approcher suffisamment pour que les missiles au napalm puissent pénétrer dans les tunnels, et l'une des montagnes ainsi transpercée explosa soudain, comme un volcan, projetant des rochers dans toutes les directions. Lienty estima qu'un dépôt d'explosifs devait y être entreposé.

— Pour réaliser un tel réseau, fit un des observateurs, combien d'années furent-elles nécessaires ? Comment le gouvernement de Patagonie occidentale n'en a-t-il rien su ? Il y a des habitants dans ces montagnes, très peu mais tout de même. Ils ont dû être tous réduits en esclavage, et leurs familles menacées si jamais ce gigantesque secret était répandu.

Lien Rag ne répondit pas. Il ne partageait pas cette conclusion. Tous les péones engagés dans ces travaux n'étaient pas en charge de famille. Il devait bien y avoir des hommes célibataires, sans attaches sentimentales. L'un d'eux

aurait pu s'enfuir, traverser la Cordillère et aller prévenir les autorités sur le versant oriental.

Justement, au moment de détruire le septième viaduc, ils aperçurent des ouvriers qui, en véritables acrobates, travaillaient sur les piliers et même sur les haubans. L'un d'eux marchait sur un gros câble d'un diamètre de vingt centimètres, avec une grande aisance.

— Ce sont des Indiens des hautes sierras habitués à se déplacer sur des sentiers si étroits qu'une mule refuserait de les emprunter. Regardez ces hommes, ils rient, ils plaisantent et ils interpellent les Aiguilleurs restés sur les côtés. Croyez-vous que des esclaves pourraient se comporter aussi familièrement ? Les Indiens des hautes montagnes rejettent toute forme d'autorité. Si les Aiguilleurs les paient bien, surtout en nourriture, vêtements et objets manufacturés, ils acceptent ces travaux périlleux.

Personne visiblement n'admettait cette thèse. Les Aiguilleurs étaient classés comme des êtres méchants et ignobles, et ne pouvaient que réduire les autres en esclavage. Mais Lien Rag ne voyait pas d'autre explication au black-out total qui avait recouvert ces fabuleux chantiers. Durant des années les tunnels, les viaducs avaient pu être construits sans que de l'autre côté des crêtes personne n'en ait vent. Les Indiens des hautes montagnes vivaient depuis la glaciation en dehors des Compagnies ferroviaires, en dehors de la Panaméricaine, et nul n'avait pu les convaincre de se joindre à la communauté des Hommes du Chaud. Ils connaissaient depuis des millénaires des conditions climatiques très difficiles et la glaciation n'avait pas modifié leur comportement. Bien au contraire, ils avaient constaté que le pays bas et même les Altiplanos devenaient dès lors plus accessibles à leur mode de vie. Ils effectuaient des razzias dans les rares villages de ces plateaux élevés, mais retournaient ensuite, dans leurs cavernes situées entre quatre et six mille mètres. Considérés depuis toujours comme des parias, condamnés par toutes les religions chrétiennes pour refuser l'intégration, ils avaient néanmoins survécu, et maintenant ils travaillaient librement pour le Grand Maître Lascasas. Ce dernier avait su les amadouer, les couvrir de cadeaux des années durant, avant qu'ils acceptent de descendre plus bas pour entreprendre la construction de ce réseau unique au monde.

Ces voltigeurs aperçurent le dirigeavion et alertèrent les gardes restés sur le tablier. Ceux-ci parurent un instant statufiés, puis coururent en direction des tunnels sur leur droite et leur gauche.

— Nous n'allons pas détruire tout de suite le viaduc, mais l'entrée Sud du tunnel pour prévenir ces ouvriers qu'ils risquent d'être tués.

Une bombe missile pénétra en ululant dans le tube et explosa, projetant au-dehors une draine chargée de déblais, semblait-il. Les Indiens, en quelques

secondes, abandonnèrent le chantier, mais pas fous ils remontèrent la paroi d'en face. Ils avaient compris que cet appareil volant détruirait non seulement le viaduc mais aussi l'autre entrée du tunnel.

Vint le moment où le dirigeavion dut faire demi-tour. Le bilan était satisfaisant mais Lien Rag souhaitait revenir le lendemain, en terminer avec le reste du réseau et les différentes issues de la base souterraine des Aiguilleurs.

— Demain, prédit Lienty, ils auront modifié leurs lance-missiles pour nous abattre. Ils peuvent les cacher dans les tunnels ou dans n'importe quelle anfractuosité de la montagne.

— Les destructions effectuées ce jour vont contraindre Lascasas à renoncer, à se réfugier dans les profondeurs de la montagne pour y réfléchir sur une nouvelle tactique.

Ils rentrèrent en position dirigeable pour économiser l'huile. Ce fut plus long, et la nuit était tombée lorsqu'ils se posèrent sur le terrain de Punta Arenas. Yeuse les attendait dans le wagon d'accueil de l'aérodrome. Elle avait fait déboucher des bouteilles d'alcool, de vin vieux produit encore dans certaines régions du pays par des Néos fournissant le vin de messe aux communautés religieuses, et il y avait des sandwiches.

Elle ne parvenait pas à croire qu'un réseau de plus de quinze cents kilomètres ait pu être construit sans qu'elle n'en sache rien. Lienty récupéra dans l'appareil le plan qu'il avait établi sur ordinateur de cette construction pharaonique, entre trois et quatre mille mètres de hauteur, sauf dans le Sud où le niveau descendait à deux mille mètres.

— Les brumes constantes n'expliquent pas tout, murmura-t-elle, quand le cousin de Lien Rag déroula l'imprimante reproduisant, à l'échelle d'un centimètre pour vingt kilomètres, les huit cents kilomètres détruits par le dirigeavion.

— La rocade est intacte. Trop difficile à détruire en entier. Nos bombes auraient cassé cinquante, cent mètres de ballast inutilement. Par contre, les tunnels, obstrués et les viaducs disparus paralysent le trafic pour des années.

— Mais combien de temps ont duré ces travaux ?

— Dix ans. Peut-être seulement sept ou huit car les engins de chantier paraissent très performants, et à l'image de ces nouvelles locos et wagons ultramodernes déjà aperçus.

— Des Indiens des hautes sierras ? C'est possible.

— Mais les engins utilisés ne nécessitaient pas beaucoup de travailleurs

manuels. Juste pour les viaducs où l'on doit affronter les abîmes sans éprouver de vertige. Ces Indiens-là ont l'habitude des verticales les plus effrayantes.

— On disait que les Aiguilleurs tentaient de trouver plutôt une voie souterraine pour aller au-delà de la Ceinture de Feu.

— Ils ont dû faire répandre ce bruit par des péones des Altiplanos qui ont rapporté ces projets aux autorités locales. Vous vous êtes rassurés en pensant que ces taupes humaines ne tenteraient pas d'investir la Patagonie.

— Nous estimions leur nombre à quelques milliers seulement, et maintenant on nous parle de cent mille ? Le décompte en a été également fait par Reiner qui, patiemment, a relevé le nombre d'Aiguilleurs en poste dans le Sud, que ce soit dans les réseaux des Quarantièmes, celui des Kerguelen, celui de Tasmanie et tant d'autres. Rien qu'en Amérique du Sud, Reiner pense que vingt-cinq mille Aiguilleurs se sont trouvés coincés par le réchauffement, d'abord par les inondations, la boue et pour finir la Ceinture de Feu. La plupart se sont retrouvés sous terre avec Lascasas. Mais au début il y avait un autre Grand Maître principal, un certain Justurien.

Les photographies des destructions venaient d'être fixées aux cloisons du wagon, et le professeur Fontersan, qui avait voté contre cette intervention du dirigeavion, les examinait avec attention. Nicaise, qui s'était déjà accroché avec lui, vint le narguer.

— Alors, prof, joli travail, hein ?

— Un travail contre l'humanité, répliqua Fontersan. Vous êtes tous des criminels.

— Hé, dites donc, ça suffit.

— Je déposerai plainte devant l'Assemblée des Kerguelen pour abus de pouvoir et détournement de biens publics.

— Un instant, intervint Lien Rag. Nicaise, vous ne devriez pas provoquer le professeur. Quant à vous, Fontersan, sachez que le dirigeavion est une propriété privée, une copropriété si vous préférez. Le carburant utilisé aujourd'hui nous a été fourni par la présidente Yeuse, si bien que nous ne lésions en rien les intérêts de la république des Kerguelen. Quant aux armes, elles nous appartiennent également. Nous les avons emportées en quittant Lacustra City et l'île du Titan. Vous n'êtes pas qualifié pour vous opposer à nous dans le domaine purement matériel mais, par contre, attaquez-nous sur le reste. Vous voulez que nous soyons des criminels de guerre, à votre guise.

C'est alors qu'un certain Scheigahausen, que tout le monde appelait simplement Scheig, s'approcha de Lien Rag.

— J'ai voté contre cette intervention mais je le regrette, depuis que j'ai découvert que le professeur Fontersan avait collaboré avec la Corporation des Aiguilleurs pour rédiger un mémoire sur l'organisation ferroviaire de la Terre avant la glaciation. Il aurait été grassement payé et aurait bénéficié d'avantages importants.

Le professeur haussa les épaules, disant que tous les présents avaient un jour ou l'autre collaboré avec la Caste. Lien Rag mit un terme à la polémique en donnant raison au professeur. Il ajouta que si Fontersan espérait le faire destituer qu'il ne se gêne pas, car lui-même désirait abandonner ses fonctions.

— Vous pourriez briguer ma place, fit-il avec un sourire amusé.

Plus tard Lienty attira son attention sur une étrange constatation.

— Sur les huit cents kilomètres survolés nous n'avons aperçu qu'un train de marchandises, celui qui a basculé dans ce canyon étroit. Où étaient les autres convois durant ce bombardement qui a duré six heures ?

CHAPITRE 24

La journée commença bizarrement pour le Grand Maître Opérasque. Il reçut un message radio signé Albeyal, et sa première réaction fut de craindre une farce méprisable. Il exigea des explications et, à son grand étonnement, apprit que les relais radio fonctionnaient à nouveau sur une bonne partie du Chenal Noir. Si bien que le président du Conseil de Surveillance lui avait envoyé, depuis son compartiment-bureau de Salt Lake Station, ses encouragements, lesquels avaient transité par Yuk Station et les différents relais du Chenal, à l'exception d'une interruption sur cinq cents kilomètres. Cette défaillance avait été comblée par l'utilisation d'un autre système, mis en place par les postes de surveillance qui, d'un seul coup, révélaient leur importance. Opérasque avait égrené ces micro-garnisons sans y attacher d'importance, et c'étaient ces Aiguilleurs de grade inférieur qui lui permettaient d'entrer en communication avec la capitale de la Panaméricaine. Il en était à la fois ravi et dépit.

— Oui, c'est très bien, lui dit l'amiral, mais faites-vous expliquer pourquoi existent ces cinq cents kilomètres d'interruption des communications radio.

La réponse fut si laconique qu'Opérasque entra dans une rage folle. On lui avait seulement expliqué, comme du bout des lèvres, que les relais avaient été détruits. Il dut tempêter pour apprendre que le commandant Kurty avait quitté le poste 4760, où il était retenu avec le convoi de son baleinier, pour tenter de rejoindre le Km 14.110, avec l'intention de mettre son bateau à l'eau et de naviguer vers les Kerguelen. Cette fois, le Grand Maître crut périr d'un arrêt cardiaque, tant sa fureur fut grande. On avait laissé échapper un convoi lourd, lent, malcommode à faire rouler, alors que la Corporation disposait de moyens énormes pour le retenir ? C'était inconcevable. Et ce convoi approchait du Km en question. Mais un responsable de secteur lui annonça triomphalement que le Km 14.110 était en voie de reconstitution, ainsi que le Km 18.717.

— Mais pour quelles raisons ? Que se passe-t-il exactement ? La dégradation du DAI est-elle stoppée ?

Comme cet homme lui faisait répéter ce sigle, Opérasque en conclut qu'il ne savait rien de cette mécanique spatiale. Il demanda à être mis en relation avec le président Albeyal mais on l'avertit que ce serait long. On lui annonça aussi qu'une mission d'inspection parcourait le Chenal sur ordre du président, et que le Grand Maître Kawy était attendu prochainement.

— Kawy ? hurla Opérasque. Que vient-il faire dans mon Chenal, sur mon réseau ?

— Remettre de l'ordre, acheminer le ravitaillement et les renforts qui vous sont destinés.

Le Grand Maître respira à fond à plusieurs reprises avant de demander poliment qu'on lui répète cette dernière précision, ce qui fut fait dans les mêmes termes.

— Bien, merci, fit-il abasourdi.

— Maintenez-vous votre demande de relation radio avec le président Albeyal ?

— Plus que jamais.

Il regarda l'amiral Kinnjone qui se tenait à ses côtés dans le minuscule local de la radio.

— Vous avez entendu comme moi ?

— Eh bien, votre système a fonctionné. Vous reteniez ce convoi du baleinier en otage, et le vieux dingue de professeur Charlster a accepté d'interrompre ses sabotages. On devrait le fusiller sans attendre.

— Oui, d'accord, dit Opérasque, qui se moquait de cette partie des informations reçues. Mais que vient faire Kawy chez moi, dans mon domaine ?

— Vous avez entendu ? Diriger la logistique en somme, veiller à ce que nous soyons ravitaillés et que nous recevions des troupes fraîches. Nous devrions fêter ça par une petite bringue, qu'en pensez-vous ? Finies les restrictions, nous allons enfin recevoir de quoi bouffer et boire.

— On me tend un piège, murmura Opérasque soudain accablé, je suis certain qu'on me tend un piège. Tant que le président Albeyal ne me parlera pas en direct, je resterai sur mes gardes.

— Mon vieux, vous devenez parano. Les informations me paraissent véridiques. Qui serait allé inventer que le Grand Maître Kawy allait venir diriger en personne la logistique ? Je sais bien que c'est un concurrent, mais enfin il n'est pas nommé comme vous pour le poste suprême ? Que redoutez-vous ?

— Oui, bien sûr, murmura Opérasque, mais ce système des nommés n'est pas dans notre Charte. C'est une tradition qui ne remonte pas très loin en

réalité, et si le président avait décidé que, cette fois, il y aurait deux nominés ?

— Arrêtez de vous torturer. Je vais vous dire une chose, mon vieux. Je connais Kawy, c'est un type efficace et avec lui la police est bien dirigée, mais malheureusement, et je le déplore pour lui, il est noir de peau et ces vieux connards du Conseil en réunion plénière n'accepteront jamais d'être sous la direction d'un Noir. Oh, je suis bien au courant de l'hypocrisie générale. J'ai un jour proposé un type bien pour le grade de vice-amiral. Malheureusement lui aussi avait la peau légèrement teintée.

Opérasque reprit espoir. Il était vrai que malgré ses cheveux blonds, une aberration génétique volontaire de sa mère disait-on, Kawy avait un teint assez foncé. Il sourit, et l'amiral ne vit pas cette expression de satisfaction douteuse.

Le président lui parla une heure plus tard, lui certifia que le Chenal serait remis en état rapidement. Des profileuses-poseuses s'occupaient déjà de Km 14.717. C'était une question de jours.

— Mais l'évasion du convoi transportant le baleinier commandé par ce Kurty...

— Ces gens-là se sont évadés et n'ont pas hésité à tuer. Plusieurs Aiguilleurs sont parmi les victimes. Je ne me serais pas opposé à ce qu'ils poursuivent leur folle escapade jusqu'à cette rupture de la banquise mais, désormais, ce sont des criminels que je veux faire arrêter. Je pense que jamais ils n'atteindront à temps le Km 14.110. La banquise sera déjà épaisse d'un mètre, peut-être plus. Ils ne pourront la disloquer pour mettre leur foutu bateau à l'eau.

— Vous m'envoyez mon collègue Kawy pour veiller à l'approvisionnement et à l'acheminement des renforts ? Je vous en remercie, mais avec les réparations terminées sur le Chenal les convois auraient pu reprendre leur navette sans déranger Kawy.

— Écoutez-moi, Opérasque. Où vous trouvez-vous ?

Il avait prévu cette question et décidé de ne pas dire toute la vérité.

— Je recherche des entrepôts importants de fuphoc dans une anfractuosité de l'Antarctique.

— Quelle drôle d'idée ! Vous devez vous porter en direction de la mer de Weddell et de la péninsule Palmer que l'on appelle aussi terre de Graham. Avez-vous entendu parler du Grand Maître Lascasas enterré depuis vingt ans dans la cordillère des Andes ? Eh bien, cet homme-là envisage d'envahir l'Antarctique et dispose d'énormes moyens. Il a déjà ravagé la Patagonie

d'une façon ignoble, et s'apprête à traverser le détroit de Drake pour venir vous attaquer.

— M'attaquer ? suffoqua Opérasque. Mais j'ai eu avec lui des contacts radio confraternels.

— Ah oui ? Eh bien, continuez à le considérer comme un ami et il vous bouffera plus facilement.

La communication fut coupée et aussitôt l'amiral Kinnjone, qui avait rejoint son patrouilleur, l'appela :

— Opérasque ? Écoutez, mon vieux, allez donc jeter un regard par l'un des hublots. J'espère que vous n'êtes pas cardiaque. Mais vous risquez quand même d'avoir une violente émotion.

Opérasque allait demander des explications, mais le vieux marin avait cessé de parler. Il se dirigea vers un des hublots et, dans le crépuscule venu tôt en ce jour de grandes brumes, ce qu'il aperçut lui parut tenir d'une irréalité inadmissible.

D'autres personnes regardaient aussi de l'intérieur de la profileuse et un silence de mort se répandait, haché par le bruit des moteurs.

— C'est une hallucination collective, murmura Opérasque. J'ai moi-même été abusé pour ces faux entrepôts et voilà que ça recommence.

CHAPITRE 25

La dernière tempête avait rudement malmené le H 320, et les trois mécaniciens, Quelze, Herman et Ravelli avaient eu du mal à réparer les nouveaux dégâts avec les moyens de fortune du bord. Liensun avait été blessé lors de l'amerrissage, après qu'un des turbopropulseurs eut été touché par un missile. Il était resté inconscient durant deux jours, avait repris ses esprits mais se sentait encore très faible. Un des spécialistes en aéronautique, Erfurt, avait été tué et son corps avait dû être immergé. Les deux autres mécanos étaient restés à Punta Arenas.

Un courant assez fort avait entraîné l'appareil à plus de cinq cents kilomètres de la côte orientale de Patagonie, le long du 45^e parallèle. Mais juste avant la tempête, Quelze espérait rejoindre la terre en glissant sur la mer à l'aide du turbo intact. Des vagues de six mètres avaient endommagé l'un des flotteurs qui avait pris l'eau et l'appareil penchait fortement sur le côté droit. Les trois hommes étaient en train de le vider en pompant l'eau à la main. Ensuite, ils essaieraient de rendre le flotteur étanche.

Liensun réussit à se traîner jusqu'à la porte ouverte pour regarder ses compagnons s'activer. Il examina le turbo endommagé, que Quelze ne désespérait pas de réparer si seulement ils réussissaient à gagner une zone tranquille, une baie abritée où il pourrait démonter entièrement le moteur pour remplacer les pièces détruites.

Ils avaient essayé d'envoyer des appels radio, mais ceux-ci étaient trop faibles pour être entendus. Puis cette tempête s'était abattue sur eux et pendant huit jours, noyés sous les déferlantes, ils s'étaient terrés dans le fuselage, essayant de ne pas être projetés contre les parois. Ils avaient attaché Liensun sur sa couchette, mais à un moment celle-ci avait été arrachée et était allée cogner dans tous les sens. Quelze avait aussi attaché la couchette.

Ils commençaient de manquer de nourriture et surtout d'eau douce. Quelze avait cherché de quoi fabriquer un alambic, mais avait dû y renoncer. Ils faisaient bouillir l'eau de mer et, à l'aide d'une plaque d'aluminium, condensaient la vapeur qui ruisselait ensuite en eau adoucie dans un bac. Mais ils ne récupéraient qu'un litre par personne, après des heures. Par chance, les réservoirs de carburant étaient intacts et encore à moitié pleins.

Quelze aperçut Liensun appuyé contre la porte ouverte et lui fit signe avec le pouce levé, pour le féliciter de s'être traîné jusque-là. Il avait recousu la

plaie qui ouvrait sa nuque et son cou jusqu'en dessous du menton. Une plaie longue de vingt-deux centimètres qui avait énormément saigné, d'où sa faiblesse actuelle.

Herman vint chercher un rouleau de toile autovulcanisante, lui dit que le flotteur était complètement asséché et qu'ils allaient le colmater.

— Si tout va bien, à petite vitesse on pourrait apercevoir la côte dans deux, trois jours.

Avec un seul moteur il faudrait naviguer avec le gouvernail de flotteur en biais, et celui qui serait chargé de le maintenir ainsi fatiguerait vite, car même à vitesse réduite de vingt à trente kilomètres, la pression du vent serait énorme.

À la nuit, ils étaient réunis dans la cabine avec un éclairage réduit pour économiser les batteries. Ce fut Quelze qui évoqua l'éventualité que des Aiguilleurs contaminés soient arrivés jusqu'à la côte orientale où ils espéraient conduire l'hydravion.

— Avoir trimé durant des jours pour découvrir que ces spectres sont là, ce serait le comble. Même s'ils sont tous crevés, ils auront eu le temps de contaminer le coin. On peut essayer de naviguer vers le Sud, mais jusqu'où ? Nous aurions mille cinq cents kilomètres à parcourir ainsi. Quel serait l'accueil des Patagons de l'Est ? Je ne crois pas que la présidente Yeuse entretienne de bonnes relations avec eux.

— Nous ne pourrions même pas puiser de l'eau si ces salauds d'Aiguilleurs sont venus mourir sur la plage. Ni chercher de la nourriture. Tout doit être inconsommable.

Liensun essayait de se souvenir si le front de l'Est menaçait cette région, mais n'avait plus la mémoire de ces lieux.

CHAPITRE 26

Dès le Km 12.750, le radar de la *Salamandre* enregistra un spot assez flou que Joxy, appelé en urgence, authentifia comme étant celui d'un destroyer. Grathe le colla devant l'écran pour effectuer des observations et, s'il y parvenait, des mesures. Le garçon s'en tira assez bien, constata que le bâtiment de guerre n'essayait pas de se rapprocher.

— Il roule à notre vitesse et maintient une distance de trente à quarante kilomètres.

Par interphone, Grathe en informa Kurty qui demanda à Fleur, c'était elle qui était au poste de pilotage ce matin-là, de ralentir à vingt kilomètres-heure.

Lorsque, à bord du destroyer, on constata qu'il se rapprochait de son objectif, sa vitesse fut adaptée sur celle du convoi.

— C'est tout de même étrange, dit Grathe.

Mais à l'autre bout du fil Kurty ne fit aucun commentaire.

— Il nous suit sans chercher à nous attaquer, murmura Joxy. Peut-être parce que nous occupons les trois voies, et que s'il nous réduit en épave nous bloquerons la circulation.

— Quelle circulation ?

— Oui, bien sûr, c'est calme.

— Le TUR de la commission d'inspection doit lui-même nous suivre à grande distance, et ces dignes voyageurs venus se rendre compte de l'état du Chenal doivent trépigner, eux qui pensaient en avoir terminé en moins d'une semaine.

Lorsqu'elle en reçut l'ordre, Fleur accéléra jusqu'à quarante-cinq kilomètres à l'heure. Si tout continuait ainsi ils devraient atteindre le Km 14.110 dans deux jours environ. La jeune fille avait bavardé avec Joxy qui recherchait sa compagnie, la dévorait des yeux. Il y avait très peu de femmes parmi le personnel engagé dans le Chenal Noir, la plupart employées à des tâches subalternes. Les Aiguilleurs n'aimaient pas trop les voir occuper des postes importants, et aucune d'elles n'avait accédé jusqu'à présent au grade de Grand Maître. La présence de Fleur l'enchantait. Il lui avait fait part de ses

inquiétudes au sujet des profileuses dirigées vers le sud.

Les deux draisines blindées, l'une d'elles pouvait également poser des rails provisoires en résine, récupérées lors des attaques contre les micro-garnisons, roulaient légèrement à l'avant du convoi.

Au Km 13.090, Joxy constata que l'écart entre le destroyer et le convoi n'était plus de trente et quelques kilomètres mais de vingt-cinq environ. Il en informa directement Kurty. Il avait également noté que le bâtiment roulait à une vitesse dix pour cent plus élevée que la leur.

Précisément, Grathe avait rejoint la passerelle et calculait qu'il restait encore plus de mille kilomètres jusqu'au point de rupture de la banquise.

— Si ce destroyer cherche la bagarre, pourquoi n'attend-il pas d'être au 14.110, au moment où nous serons occupés à mettre le baleinier à l'eau ?

L'une des draisines blindées venait de s'immobiliser sur une voie de garage, et le bosco qui commandait le groupe annonça qu'il allait interroger les cheminots travaillant dans le coin. L'autre draine continuait normalement vers le Sud.

Peu après le bosco les appela :

— Les Aiguilleurs voulaient creuser la paroi latérale droite pour aménager un rond-point avec une plaque tournante et des voies de garage, mais la paroi s'est effondrée d'un coup et les blocs de glace ont bloqué les six rails. Les gars viennent à peine de les dégager. Il paraît que le maître qui commande cette suite de districts voulait à toute force créer un rond-point. Personne n'en comprend la raison, car il existe tous les cent kilomètres une plaque tournante qui permet de faire demi-tour.

— Le destroyer n'est plus qu'à vingt kilomètres maintenant, annonça Joxy d'une voix excitée. Si ça continue il va nous rejoindre dans deux ou trois heures.

— Deux ou trois heures ? répéta Kurty. Merci.

Il essaya d'entrer en communication avec la draine de pointe qui roulait à quelques kilomètres devant. Il finit par obtenir Parkos, le patron de ce véhicule.

— Ouvrez l'œil, vous avez une petite avance sur nous et nous redoutons que d'ici deux ou trois heures on ne nous tende un piège. Le bosco va vous rejoindre.

— Compris, nous sommes sur nos gardes.

— Il ne s'agit pas forcément d'un guet-apens mais d'une modification du réseau. J'ignore laquelle, mais soyez vigilants.

À bord de la motrice, Jael s'était réveillée lors du ralentissement. Depuis des jours et des nuits, elle dirigeait le pilotage de cette loco-remorqueur et la moindre variation, le moindre bruit, la mettaient en alerte, la sortaient du sommeil le plus profond.

Elle rejoignit sa fille et Pietr Rupthon qui sommeillait sur son siège. Il sursauta quand elle voulut prendre sa place.

— Va dormir un peu.

— Il se passe des choses bizarres. On a ralenti un moment puis on a repris de la vitesse, et le commandant nous demande d'être sur nos gardes. Les deux draisines sont en alerte, paraît-il.

Kurty accepta de renseigner la mère de Fleur. Il ne savait pas exactement ce qui les attendait, mais les Aiguilleurs n'allaient pas rester sur une série d'échecs.

— Il faut que le TUR de la commission d'inspection puisse rouler dans ce Chenal. Il n'y a ici que des fidèles d'Opérasque qui auront à cœur de prouver à ces envoyés du Conseil de Surveillance que ce réseau est vraiment capital pour la renommée de la Caste. Nous sommes sur les rails de ce train, et nous l'empêchons d'atteindre ses grandes vitesses. Nous devons donc être effacés. Je crois comprendre à peu près ce qui va se passer, sans en être certain.

À ce moment-là, Jael reconnut la voix de ce garçon, Joxy, amplifiée par un haut-parleur.

— Dix-huit kilomètres, commandant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle.

— Joxy me prévient que le destroyer qui nous suit depuis hier se rapproche lentement, mais régulièrement. Comme si dans deux ou trois heures devait se produire un événement préparé par les Aiguilleurs, qui nécessiterait la présence du bâtiment de guerre.

Jael dut se contenter de cette réponse, et essaya de régler le radar et le vérificateur de continuité qui signalait toute rupture de rails sur une longueur de cent kilomètres, officiellement, mais mieux valait compter sur une précision de quarante à cinquante. Il y avait aussi les émetteurs d'ultrasons qui faisaient merveille avec la glace. Pour l'instant, ces appareils ne signalaient rien de suspect.

— Veux-tu que je te remplace ? proposa-t-elle à sa fille.

— Mon quart s'achève dans une heure, dit Fleur calmement, et je suis à même de m'en sortir. Tu m'as bien appris la conduite de cette machine et je sens que je la maîtrise.

Jael calcula qu'il leur restait encore mille kilomètres avant d'atteindre cette rupture de la banquise, longue de plus de trente kilomètres. Elle n'avait pas trop réfléchi à la façon dont la *Salamandre* serait mise à l'eau, mais l'instant approchant elle savait que ce serait très délicat. Pourrait-on établir un plan incliné en pente douce, ou bien la mise à l'eau s'effectuerait-elle plus brutalement ? Le poids de ce berceau qui soutenait le baleinier, joint à celui des énormes roues à boudins, n'allait-il pas entraîner le bateau vers le fond ? Aurait-on le temps de défaire les énormes ceintures métalliques qui le maintenaient en place ? Ce serait une manœuvre unique, ne laissant aucune chance de la recommencer.

— Nous allons abandonner les deux wagons-ateliers, annonça Kurty, à la grande surprise de tous ceux qui étaient soit présents sur la passerelle, soit aux écoutes. Les deux wagons en même temps. Nous avons besoin de volontaires pour effectuer cette manœuvre sans ralentir.

Le premier qui répondit fut le chef mécanicien Hériquel, qui se sentait un peu inutile depuis qu'il avait remis en état les quatre diesels de la motrice. Deux gabiers se présentèrent également, et les trois hommes apparurent à l'arrière du baleinier pour descendre sur le berceau et rejoindre les attaches.

— Bon sang, fit Joxy dans son habitacle radar, ça va faire du dégât, le destroyer roule sur trois voies lui aussi.

— Je veux une coordination, dit Kurty à l'adresse de tout le monde. Fleur, montez la vitesse au maximum et, lorsqu'elle y sera, dites-le-moi. Vous, Hériquel, lorsque je le dirai, vous lâcherez ces deux wagons-ateliers. Auparavant, vous resserrerez leurs freins aux trois quarts afin qu'ils s'arrêtent assez vite une fois qu'ils seront libérés.

— Ce sera une perte, fit le chef mécanicien, car ils sont bourrés de pièces détachées et de machines-outils pour usiner, tourner, fraiser. Sans eux, je n'aurais jamais pu réparer aussi aisément les diesels.

— Je sais, mais soit nous approchons du but et nous n'en aurons plus besoin, soit nous allons tomber dans un traquenard bien plus efficace que tous ceux que nous avons balayés sur notre route. Donc, dans les deux cas, ces deux ateliers roulants ne nous serviront plus.

— Dire que je vais assister à ce choc sur mon écran, exultait Joxy. Le

destroyer risque de ne pas s'en sortir. Lui aussi, bien sûr, va accélérer, et pour ne pas se laisser distancer roulera certainement à cent à l'heure. Il n'aura pas le temps de repérer les deux wagons.

Fleur lança la lourde motrice, suivant des yeux les chiffres soixante-dix à l'heure puis soixante-quinze.

— Quatre-vingts, cria-t-elle, mais j'ai de la réserve. Certainement à cause du vent qui nous pousse.

— Allez au maximum, ordonna Kurty toujours très calme, la voix sereine et certainement d'apparence impassible, pensa la jeune fille qui soudain éprouva le violent désir de l'embrasser, de l'obliger à lui faire l'amour sans tarder.

Elle regarda la pendule, vit que dans un quart d'heure elle pourrait céder son siège à sa mère. Elle le rejoindrait. Se fichait bien des circonstances.

— Quatre-vingt-cinq et je peux aller jusqu'à quatre-vingt-quinze au moins.

— Faites-le.

— Vous ne pouvez pas me tutoyer ? ne put-elle s'empêcher de répondre sous le regard surpris et réprobateur de sa mère.

La loco plafonna à quatre-vingt-quatorze, et elle l'annonça. Kurty ordonna à Hériquel de lâcher les wagons, et Joxy plaqua son nez à l'écran. Les deux wagons parurent coller un instant au convoi puis perdirent de leur vitesse, s'éloignèrent au fur et à mesure que la loco entraînait le berceau du bateau.

Au moment de l'impact il y eut sur l'écran comme une myriade d'étoiles qui n'en finissaient pas de fuser et de retomber. Un feu d'artifice extraordinaire, laissant Joxy muet.

— Alerte ! cria soudain Parkos. Nous sommes piégés. Un aiguillage invisible non décelé par nos appareils. Nous nous dirigeons droit sur une voie de garage et dans une sorte d'excavation gigantesque creusée dans la paroi Ouest. Un immense cirque.

Fleur freina à mort mais la machine renâclait. Des rails en résine jaillissaient malgré tout des étincelles. La jeune fille découvrait devant, sur la droite, l'immense rond-point aménagé avec une plaque tournante centrale et de multiples voies de garage comme des rayons, dans tous les sens. Les deux draisines blindées s'y trouvaient déjà immobilisées et nul n'en sortait, comme si les occupants paralysés de stupeur ne réalisaient pas encore leur situation périlleuse. À son tour la motrice s'y engouffrait. Fleur crut ne pouvoir jamais stopper ces centaines de tonnes.

Joxy, émerveillé par le télescopage du destroyer avec les deux wagons-ateliers, se laissa entraîner par le freinage brutal et cogna l'écran avec force, puis perdit connaissance. Sur la passerelle, c'était la même chose, et dans un dernier réflexe Kurty se cramponna à la barre de gouvernail. Il vit l'avant de son baleinier se soulever, une des ceintures venait de claquer, et un instant il crut que la *Salamandre* allait *sensir*, c'est-à-dire se retourner quille en l'air, dans le sens de la longueur. Mais les trois autres ceintures qui la liaient au berceau résistèrent. Seulement la proue retomba si lourdement sur le berceau qu'il pensa que la coque avait sûrement éclaté.

Mais ce qui le préoccupait le plus était le sort de Fleur, Jael et Rupthon, dans le poste de pilotage, et celui des trois volontaires ayant détaché les wagons-ateliers. Se redressant, il aperçut ces derniers cramponnés au berceau, et appela la cabine de pilotage. Fleur lui dit que tout allait bien.

CHAPITRE 27

La profileuse-poseuse paraissait arrêtée tant elle roulait lentement, défilant entre ces deux rangées de Roux immobiles, alignés le long de la voie. Tout d'abord, Opérasque trouva stupide la parade de ces velus sans défense qui pensaient que leur seule présence suffirait à l'effrayer. Quelle présomption ! Et puis il focalisa son regard sur l'une des silhouettes, découvrit sa maigreur. Non, ce n'était pas tant de la maigreur qu'une réalité encore plus troublante. Cet homme ressemblait à une momie comme on en trouvait parfois dans les profondeurs de la Terre. Surtout dans les anciennes mines où des rescapés s'étaient réfugiés avec les grands froids. Que lui était-il arrivé à ce Roux pour qu'il soit ainsi transformé en une sorte de cadavre tenant à peine debout ? Mais il y en eut d'autres et il n'en crut pas ses yeux. Ce fut d'abord un squelette avec quelques lambeaux de chair qui pendaient. Lui revint le souvenir de sa découverte, naguère, d'un mammoth que l'on avait extrait des glaces les plus anciennes de Sibérie, celles qui avaient été recouvertes par de nouvelles dès 2050. Il y avait eu aussi des hommes primitifs ayant cette apparence après des millénaires de séjour dans leur cercueil glacé.

Il se précipita de l'autre côté et vit les mêmes visages grimaçants sous la fourrure flétrie. Et lorsqu'il essaya de crier au conducteur de ne plus avancer, la voix lui fit défaut dans sa gorge bloquée. Il recula, essayant de fuir le regard d'un de ces cadavres plantés dans la neige.

— Il y en a des centaines, des milliers, hurla une voix hystérique au fond de l'engin. Que sommes-nous venus faire dans un pareil endroit ? Nous n'avons pas le droit de réveiller ces morts, de les faire se dresser de chaque côté des rails que nous sommes en train de poser. Il faut repartir, il ne faut pas aller plus loin.

— Oui, c'est assez, nous ne voulons pas aller plus loin, reprit quelqu'un d'autre.

Et Opérasque recevait ces protestations comme autant de flèches acérées, se voyant dans l'attitude exsangue de saint Sébastien sur ce tableau perdu dont il n'avait vu que des reproductions.

Il recula, avec l'idée de s'enfermer dans l'habacle radio, mais la voix de l'amiral Kinnjone en sortait, bizarrement enrouée, avec des fêlures de ton inattendues.

— C'est insoutenable. Nous ne pouvons aller plus loin. Cette allée macabre à perte de vue... Opérasque, je suis monté sur le toit de mon patrouilleur et aussi loin que porte ma vue ils sont plantés tous les dix mètres. Une haie d'horreur.

Sa voix dérailla, se brisa, quelques mots indistincts flottèrent dans la mélasse des bruits de fond avant que l'amiral ne reprenne avec colère :

— Qu'avez-vous fait, Opérasque, en nous entraînant ici ? Pourquoi sommes-nous obligés de violer des milliers de sépultures pour nous frayer un chemin vers des réserves d'huile qui n'existent que dans votre imagination ?

Opérasque, le dos trempé de sueur, essaya de glisser le long de la cloison pour s'éloigner de cette voix accusatrice. Mais comme il avait ôté sa combinaison, ses vêtements d'intérieur humides crissaient au moindre mouvement, attiraient sur lui l'attention. Il découvrit dans la pénombre les visages haineux de ses compagnons, entendit des menaces à mi-voix.

Dans un de ces réflexes conditionnés dont on avait remodelé sa personnalité jadis, et que ne dominait pas sa volonté profonde, il faillit crier à tous ces épouvantés :

— Mais ce ne sont que des Roux, c'est-à-dire rien, et vous avez l'audace de me reprocher d'être là ?

Mais il était lui-même trop paralysé de terreur pour se laisser dominer par une éducation plaquée depuis son enfance. Il sombrait dans un cauchemar, découvrait pour la première fois la réalité de la mort, ou son irréalité, il ne savait pas très bien. Mais ces présences étaient surnaturelles. Ces momies, ces squelettes n'étaient pas venus là tout seuls pour se planter sur leur passage, d'autres Roux bien vivants les y avaient transportés, les extrayant d'une immense nécropole. Une mine de cadavres ? Cela existait-il, une mine capable de fournir des milliers de corps ?

Des milliers de corps dont la chair avait été brûlée par la plus froide des glaces ou bien par des cruautés antérieures, il ne pouvait le dire.

— Opérasque, nom de Dieu, où vous planquez-vous donc ? Qu'est-ce que vous attendez pour ordonner la retraite, et pas une simple reculade, hein, mais une fuite, une fuite à des centaines, des milliers de kilomètres de cette horreur ?

Il y eut une rafale de claquements. Les techniciens de la profileuse rabattaient les tapes des hublots, ne voulaient plus regarder à l'extérieur, ne voulaient plus avoir leurs yeux attirés malgré eux vers cette horrible beauté de la mort en plein travail.

Opérasque mit ses doigts dans sa bouche, comme pour en extraire un bâillon virtuel et retrouver sa voix de commandement. Il n'en sortit qu'un glapissement, mais qui fut transmis jusqu'au conducteur qui stoppa totalement et commença de reculer. Il n'avait plus besoin de son rétro, la machine glissant sur les rails qu'elle venait de poser, et derrière elle le patrouilleur et les draisines effectuaient la même manœuvre.

Opérasque réussit à résister à cette envie frénétique de rejoindre sa couchette pour s'y enfouir totalement. Le grondement de la machine le rassura peu à peu, mais il ignorait depuis quand ils avançaient ainsi dans cette étrange allée où les arbres n'étaient que des morts érigés, leurs pieds rongés figés dans un socle de glace polaire.

CHAPITRE 28

La petite brigade de la Sécurité avait bien du mal à contenir les manifestants qui voulaient se diriger vers la maison du président Lien Rag. Ils étaient plusieurs centaines face à une dizaine de policiers, mais les partisans de l'intervention en Patagonie arrivèrent beaucoup plus nombreux. Il y eut d'abord des attaques verbales, puis certains en vinrent aux mains. Lien Rag, dans son bureau, écrivait sa lettre de démission avec une allégresse dont il ne se serait pas cru capable.

Lienty le rejoignit par des chemins détournés, pour lui donner les dernières nouvelles. L'Assemblée discutait toujours, mais indéniablement il y aurait entre cinquante-quatre et soixante pour cent de votes favorables à l'intervention contre les Aiguilleurs de la cordillère des Andes. Déjà cinquante-six pour cent des élus avaient approuvé la dernière opération contre le réseau clandestin du versant oriental, malgré l'intervention du professeur de philosophie Fontersan, soutenant l'accusation d'une action criminelle contre l'humanité. Même les partisans de la non-intervention, des députés soucieux de poursuivre une vie paisible dans l'archipel, furent choqués par son discours. Pouvait-on donner le titre d'humains à des êtres qui détruisaient un pays en le contaminant à mort ?

— Non, lui dit son cousin, tu ne dois pas démissionner. Il n'y a personne pour te remplacer.

— Mais nul n'est irremplaçable et je souhaite que tu deviennes toi-même président. Tu es plus légaliste que moi.

— Je croyais que tu appréciais ma compagnie. Si tu insistes, je ferai ce que j'ai fait en quittant Yeuse qui voulait également que je la remplace. Ne compte pas sur moi. Ils ne te renverront pas. Il y a trop de dangers autour de nous.

Dehors la police réussissait à séparer les quelques violents qui s'étaient agrippés. La majorité des deux groupes s'était retirée, ne voulant pas en venir aux mains, Olivary, qui assista jusqu'au bout aux délibérations et au vote, appela Lien Rag sur son portable.

— Vous êtes approuvé à soixante-deux pour cent. Je crois que le prof a crié pas mal de gens indécis.

— À soixante-deux pour cent on ne démissionne pas, affirma Lienty.

Écoute-moi, j'ai besoin de toi pour l'îlot Saint-Paul que je vais transformer en colonie de chasse aux manchots. Je tiens à ce projet. Il faut aussi qu'on élucide les mystères de Crozet, et qu'on en sache plus sur cette expédition d'Aiguilleurs en Antarctique. Y avait-il collusion entre les deux fractions, ou bien Lascasas se souciait-il peu de son collègue ? Voilà qui sera dans ton programme de président, désormais. Et ce n'est pas tout. Il faudra aussi aider Yeuse qui se trouve devant un flot de réfugiés inimaginable avec, parmi ces pauvres gens, un bon tiers de malades irradiés qu'il faudra écarter de la population sans cependant les mettre dans une réserve ou un ghetto. Ils doivent, faute d'être soignés, mourir dignement.

Lien Rag plia sa lettre de démission, la glissa dans une enveloppe, et dit qu'il se rendait à l'Assemblée.

— Avant, déchire-moi ça, le pressa Lienty.

— Pas tout de suite. Je veux encore réfléchir le long du trajet.

— Tu penses agir à ta guise avec le dirigeavion, mais vous êtes plusieurs propriétaires, et en l'absence de Liensun, Ann Suba, ta fille, Jael, tu ne peux disposer de l'appareil comme bon te semble. Je veux ma liberté pour partir à la recherche de Liensun. Je ne pense pas qu'il soit mort. Ce garçon est capable de sortir intact des pires catastrophes.

— On n'a pas retrouvé l'épave. Tu peux déléguer quelqu'un pour partir à sa recherche. Moi, par exemple.

— Oui, mais j'aurais besoin de l'accord de l'Assemblée. À moins que je ne me procure de l'huile à acheter en troquant quelques objets personnels.

Ils partirent ensemble pour l'Assemblée dans le fourgon glisseur Pavakov. Lien Rag de sa main caressait l'enveloppe contenant sa lettre de démission, encore incertain sur sa décision.

CHAPITRE 29

Malgré sa blessure et son état de faiblesse, Liensun avait exigé de prendre son quart sur l'un des flotteurs de l'hydravion, blotti dans le trou de visite tandis que l'appareil glissait en direction de la côte à petite vitesse, pas plus de vingt kilomètres à l'heure. Le clapot d'une part et la présence de ce guetteur à ras des flots d'autre part interdisaient d'aller plus vite. Liensun surveillait la mer, essayant de repérer les épaves assez nombreuses dans ces parages où se trouvaient plusieurs petits fleuves côtiers. Des troncs d'arbres surtout se trouvaient ainsi charriés à la mer, et le courant les entraînait en une sorte de ronde dans le golfe de San Matias. Il y avait aussi des cadavres d'animaux, des bovins et des moutons.

L'hydravion se dirigeait vers la péninsule de Valdès qui formait une bonne avancée dans l'océan et abritait des vents le golfe de Nuevo. Plutôt une anse qu'un golfe d'ailleurs, d'après sa représentation sur la carte. Parfois, une vague plus forte que les autres noyait le flotteur et trempait Liensun qui rentrait alors la tête dans les épaules. Un poncho de caoutchouc le recouvrait entièrement pour le protéger, mais surtout pour empêcher l'eau d'entrer dans le flotteur. Il en reçut plusieurs lames et lorsque Ravelli vint le relever, il apprit qu'il avait le visage blanc de sel et que ses cheveux ressemblaient par l'épaisseur et la couleur à des vermicelles.

Comme l'eau manquait à bord, il dut attendre que le sel sèche pour s'en débarrasser, en frottant son visage et ses cheveux. Au cours de la première journée ils avaient progressé d'une centaine de kilomètres, mais la nuit ils devaient s'arrêter, veiller à éviter une trop grande dérive. Ils continuaient à observer la régularité des quarts dans le cockpit, toutes les baies ouvertes, et au moindre bruit anormal branchaient plusieurs projecteurs. Impossible de les laisser allumés tout le temps à cause des batteries qui se déchargeaient. Le premier albatros fut salué par les trois mécanos comme un signe de proximité de la terre. Mais Liensun savait que ces oiseaux étaient capables de voler à des centaines de kilomètres de la première côte venue. Lui était certain qu'il leur restait au moins deux à trois cents kilomètres à parcourir avant d'apercevoir la péninsule.

Il prit son quart vers deux heures de l'après-midi, le dernier de la journée, ensuite on n'y verrait pas suffisamment. Le ciel était lourd de nuages gonflés de pluie, et des orages avaient dû s'abattre sur les hauteurs. Quelze, qui pilotait, avait parlé d'un fort courant venu de l'Ouest l'obligeant à donner plus de puissance, donc à dépenser plus d'huile. Il fallait aussi lutter contre le vent

du Sud-Ouest.

— Tronc d'arbre sur bâbord, signala Liensun, prenez dix degrés.

L'hydravion modifia sa course, mais curieusement l'obstacle paraissait comme attiré par l'appareil. À cause du turbopropulseur se produisait à l'avant une dépression d'air qui amenait la mer à remonter le long des flotteurs, et cette sorte de tronc d'arbre était ainsi amenée à suivre le mouvement. Liensun se redressa un peu plus du fond de son trou de visite, croyant avoir été victime d'une hallucination, puis il cria :

— C'est un cadavre... En uniforme d'Aiguilleur et réduit à l'état de squelette, ou presque.

Un contaminé ? Venant de la côte, de la péninsule Valdès ? Le cadavre vint buter doucement contre le flotteur et parut s'y coller. Liensun conseilla à Quelze d'accélérer un peu pour s'en détacher, et ils le laissèrent enfin derrière eux.

À la nuit, Liensun quitta son poste de guetteur. Ils s'étaient demandé si durant les heures d'obscurité il n'aurait pas fallu continuer la surveillance de la mer depuis le flotteur, plutôt que du cockpit, mais le problème était d'allumer les projecteurs en cas de doute.

Ils dînèrent d'un poisson, une sorte de thon que Ravelli avait pêché. Il était assez doué pour les alimenter ainsi.

— La péninsule n'est peut-être pas le meilleur endroit pour aborder, dit Quelze. Plus bas il y a un fleuve, le rio... le rio Chubut qui descend de la Cordillère. C'est peut-être lui qui a emporté ce cadavre jusqu'à la mer. Nous ne pouvons prendre le moindre risque. Même un seul cadavre peut avoir empoisonné tout le coin.

— De plus, le rio Chico où ont eu lieu des affrontements avec les Topos de Lascasas se jette dans ce même rio Chubut. Il nous faudra descendre plus bas, affronter les vents du Sud toujours très forts qui remontent le long de la côte.

Ils se séparèrent pour aller dormir ou prendre le premier quart, assez découragés. Liensun fut réveillé à cinq heures pour prendre le relais d'Herman dans le cockpit. Il ne releva rien de suspect, et à neuf heures mit le turbo en route et commença de piloter en direction du Sud-Ouest, selon leur décision de la veille. Il y eut un autre albatros qui les survola un instant puis se laissa distancer. Mais Quelze le signala juché sur l'empennage vertical de la queue.

— Il est drôlement embarrassé par ses ailes, il fait bien trois mètres d'envergure. Il vacille un peu... Il tombe.

Du toit du fuselage, il bascula dans la mer.

— Il est mort.

Liensun n'aimait pas du tout cette histoire et une heure plus tard il comprit pourquoi. Des dizaines de cadavres d'albatros, de goélands, flottaient sur l'océan et des requins sautaient hors de l'eau pour les happer. Aucun des quatre hommes n'osa poser la question qui les hantait tous. Ces oiseaux étaient-ils contaminés eux aussi ?

Ce fut une nouvelle journée angoissante et épuisante pour celui qui pilotait, à cause de la nécessité de cramponner les commandes du gouvernail de direction. Sinon l'hydravion se mettait à tourner sur lui-même. C'était pour cette raison qu'ils n'avaient pas essayé de s'envoler, redoutant une fausse manœuvre qui les précipiterait violemment sur la surface de la mer. Pour décoller il fallait atteindre au moins les deux cents kilomètres à l'heure, et à cette vitesse la surface de l'eau serait aussi dure que le sol en cas de chute.

— Pour arracher ces trois cents tonnes à la mer, il faudrait être deux à se cramponner aux commandes et je ne suis pas certain que ça suffirait, disait Quelze.

Son quart terminé, Liensun étudia les quelques cartes qu'ils possédaient, uniquement des photocopies de cartes anciennes. Du temps de la glaciation, tous les atlas, tous les globes terrestres et jusqu'au moindre manuel scolaire ancien de géographie avaient été interdits. Lorsqu'on en découvrait dans les Gisements Intellectuels de Documentation, la consigne était de les détruire sur-le-champ. Mais étant donné la valeur de tels documents, cette décision était rarement observée. On voulait effacer à jamais le souvenir d'une Terre faite de continents et de mers, de montagnes et de vallées, d'une Terre extrêmement diverse. La glace uniformisait le paysage et devait également uniformiser la pensée humaine.

Le regard de Liensun s'attardait sur la carte des îles Malouines ou Falkland, à l'est de la Patagonie orientale, un archipel fait de plusieurs îles importantes. Qui les occupait désormais, y avait-il une communauté avec des dirigeants ? Aucun des trois autres ne le savait, il était étrange que même aux Kerguelen personne n'en parlait jamais.

— La Patagonie orientale a dû se les approprier, ces îles, dit Quelze. Mais ce pays ne communique guère avec ses voisins.

— D'après ce que je sais de cette partie de la Patagonie, il n'y a que de tout petits bateaux de pêche qui ne s'éloignent jamais des côtes. Pour atteindre les Malouines il faut parcourir dans les six cents kilomètres, et le passage est très dangereux, nécessitant un navire important et puissant.

— Voudrais-tu nous faire aller là-bas ? Mais nous aurions près de deux mille kilomètres à parcourir à petite vitesse. Ce bel hydravion transformé en cargo épuisé n'y arrivera jamais.

— C'est peut-être la seule terre de cette région qui ne soit pas contaminée, dit Liensun. Je ne cherche pas à vous convaincre, mais si nous ne trouvons pas un seul endroit pour jeter l'ancre, que ferons-nous ?

Ils aperçurent non seulement d'autres oiseaux de mer morts, mais aussi des cadavres humains, surtout des péones qui avaient eu une vie misérable et étaient morts sans comprendre pourquoi.

Cette fois, la décision fut unanime et l'hydravion piqua droit vers le Sud, en direction du golfe de San Jorge. Il leur faudrait éviter l'estuaire du rio Deseado et beaucoup plus bas, à trois cents kilomètres, celui du rio Chico. Ces deux fleuves avaient servi de retranchement aux troupes de Yeuse pour retarder la progression des Topos, ces Aiguilleurs malades, à l'agonie, sortis des tunnels de l'Altiplano.

— Nous allons consommer pas mal d'huile avant de trouver un endroit sain. Mais dans ce cas-là il sera certainement habité, et peut-être devons-nous affronter des populations locales que ces bruits de guerre et d'épidémie doivent rendre méfiantes.

Le lendemain, dans les brumes épaisses qui s'élevaient de la mer, Liensun fut certain d'apercevoir une terre qu'il situa du côté du Cabo Blanco. Il aurait souhaité que les autres ne la distinguent pas, mais Ravelli s'approcha pour lui chuchoter :

— C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui, le Cabo Blanco ou encore Las Très Puntas, est tout en dessous du rio Deseado où deux milliers d'Aiguilleurs contaminés ont été jetés.

— Il faut donc continuer, mais jusqu'où ? Jusqu'en enfer ?

— Bientôt nous serons en face de Magellan, autrefois Magellan Station, aujourd'hui capitale de cet État avec le président Exécoulas à sa tête.

— Pourquoi ne nous laisserait-il pas emprunter le détroit pour rejoindre Punta Arenas ?

— Pourquoi pas en effet ? dit Liensun sans enthousiasme, redoutant que la situation ne fût effroyable dans cette ville.

CHAPITRE 30

Ann Suba ne jugea pas utile d'informer les autres que la *Salamandre* avait finalement été arrêtée dans sa folle course à la mer, et se trouvait désormais coincée sur des voies de garage. C'était Cristella Marlone qui lui avait montré le fax de cette information.

— Dommage pour eux, ajouta-t-elle sans trace d'ironie, car le point 14.110 reste encore ouvert sur l'océan. La formation de la banquise n'est pas aussi rapide que les Aiguilleurs l'espéraient. Un courant chaud a été attiré, aspiré par ce passage ouvert dans le Chenal, et empêche la glace de se former. Il y en a encore pour un bon mois. Les parois latérales elles-mêmes sont détruites. Le baleinier aurait donc pu être mis à l'eau.

— Mais Kawy doit surveiller la reprise des convois de ravitaillement et diriger la logistique.

— Il devra patienter tout comme la commission du Conseil de Surveillance. Les communications radio ont pu être rétablies grâce aux techniciens restés sur les deux rives des cassures, que ce soit au 14.110 ou au 18.117. Opérasque est en liaison avec le président du Conseil Albeyal, mais je soupçonne des difficultés très graves. Saxo...

Elle rougit, se reprit :

— Voyageur Opérasque semble renoncer à pénétrer dans le centre de l'Antarctique et reviendrait vers les banquises de l'océan Atlantique, dans la mer de Weddell par exemple.

— Les Aiguilleurs de la Cordillère feraient donc jonction avec lui s'ils réussissaient à traverser le détroit de Drake ?

Malgré leur nouvelle amitié et la confiance que Cristella mettait en cette femme, elle observa un silence prudent. Il semblait que l'offensive des Aiguilleurs des tunnels ait été stoppée et que Lascasas, ce Grand Maître qui les dirigeait, se soit replié dans ses souterrains sans qu'on sache pourquoi.

Lorsqu'elle rejoignit son poste de travail, et comme elle le faisait chaque jour, Ann Suba examina la structure de DAI afin d'y déceler la moindre anomalie. Elle ne parvenait pas à admettre que Charlster ait renoncé à détruire le Chenal Noir, son œuvre étrange qu'il haïssait profondément.

Sur son écran elle vit que le schéma virtuel de DAI était tout à fait normal, et pourtant elle comprit que quelqu'un l'utilisait comme réflecteur d'un train d'ondes, et ce train d'ondes paraissait se diriger selon la courbure terrestre vers l'hémisphère Sud, et même vers l'Antarctique. Un train d'ondes qui ne pouvait provenir que du radiotélescope. Drôle d'idée que d'utiliser ce puissant appareil pour des recherches sur la planète Terre, alors que le ciel leur était totalement inconnu. On pouvait grâce à lui, et malgré l'épaisse couche de vapeurs qui enfouissait la Terre dans un cocon ouateux, étudier le Soleil et les autres planètes. Mais ni Charlster ni ses deux amis, Louria et Hyponias, ne paraissaient s'intéresser au système solaire.

Elle passa la matinée à étudier ce train d'ondes et découvrit, dans la mémoire récente du central informatisé, que le radiotélescope avait également utilisé comme écho ce fragment de Lune, Altaï, découvert par le professeur Charlster voici déjà quelque temps.

Elle fit défiler les images de ce rocher en balade géostationnaire, suivant la numérotation ordinaire des clichés. Il y en avait cent soixante-dix. Elle ne pouvait tous les examiner ou alors devrait y consacrer une semaine. Elle les cliquait, mais bientôt une anomalie lui apparut. Manquaient les clichés entre le soixante-huitième et le quatre-vingt-sixième. Elle questionna les archives de la mémoire récente, n'eut aucune explication, se brancha sur la mémoire profonde et un message apparut sans autre justification : « Les clichés d'Altaï du 69 au 85 y compris, étant de très mauvaise qualité, ont été détruits. »

Ce qui ne satisfaisait pas Ann Suba. Pourquoi les avoir enregistrés sous des numéros s'ils étaient vraiment inutilisables ? Avaient-ils été détériorés ensuite ?

Elle examina les clichés 68 et 86, les isola, les soumit à distance au microscope électronique et en fit un tirage. Lorsqu'elle obtint les épreuves, elle les emporta pour les étudier minutieusement dans un laboratoire. Grâce à la macro, elle put obtenir sur un écran une image d'un mètre sur un, représentant un centimètre de ses tirages, et elle aperçut en arrière-plan cette grisaille qui formait un halo sur la partie d'un quart gauche d'Altaï.

— Une empreinte de doigts ? s'interrogea-t-elle.

Mais la 86 lui parut un peu plus explicative. Le débris lunaire possédait-il une atmosphère qui se serait amassée dans un seul coin au lieu de l'envelopper entièrement ? Quelle absurdité. Ou bien était-ce un halo du gros rocher ? Oui, mais un halo provoqué par quoi ? Le Soleil ? Le Soleil projetait une ombre à la seule condition qu'il y ait un troisième élément qui forme écran, sinon le phénomène d'ombre portée se serait perdu dans l'infini sans laisser de trace.

— Une ombre portée et plaquée sur quelque chose. Un amas de poussières ? Je n'aurais pas cette nuance de gris, et même l'ombre portée se confondrait avec la couleur terne des poussières.

L'appareil de macro continuait d'explorer le cliché 86 centimètre après centimètre carré, et ensuite Ann Suba le soumit à la xérogaphie, obtenant une autre série de clichés qu'elle put analyser sur une plaque de sélénium.

Lorsqu'elle dut libérer l'endroit pour d'autres chercheurs, elle emporta un spectre très pâle de ce corps inconnu qui servait d'écran à l'ombre portée d'Altaï, et il lui fallait étudier ce spectre dans le détail. Les spectrographes la déçurent, ils ne faisaient que donner une analyse chimique de chaque couleur, sans préciser à quoi elle se rapportait.

Sans trop d'espoir elle prépara un programme de recherches sur son ordinateur, mais se douta que ce serait très long. Même en fonctionnant jour et nuit il faudrait peut-être des semaines avant qu'une référence acceptable soit signalée. Elle ne pouvait bloquer aussi longuement son poste de travail et alla demander à Cristella de lui désigner un appareil qui fonctionnerait en permanence, sans qu'un seul des physiciens présents soit frustré.

— Je dois vous demander la raison de cette longue réservation, dit Cristella gênée. Il s'agit bien de recherches astronomiques ?

— Bien sûr ! J'étudie le morceau de Lune qui se balade dans le ciel et que découvrit le professeur Charlster lorsqu'il était à Salt Lake Station.

— Je m'en souviens très bien, mais je dois vous refuser l'octroi de l'ordinateur que vous recherchez. Le professeur a obtenu l'exclusivité des recherches sur Altaï, c'est lui seul qui accorde les autorisations nécessaires pour étudier ce satellite. Vous devez donc passer par lui, obtenir son accord pour poursuivre vos recherches. Mais je ne pense pas que ce soit impossible car Charlster l'a donné à Louria Finister et à Hyponias. Mais toujours pour des périodes limitées.

— Je verrai donc le professeur, dit Ann Suba très affectée par cette réponse.

Affectée et intriguée. Comment pouvait-on obtenir une exclusivité pour un objet spatial que chacun pouvait examiner grâce au radiotélescope ?

— Je vous vois surprise, continua Cristella, et il y a de quoi. C'est le Grand Maître Opérasque qui accorda cette exclusivité à Charlster pour le remercier de cette découverte. Jusqu'à peu on ignorait qu'un assez important bloc de Lune n'avait pas été réduit en poussière. Peut-être en existe-t-il d'autres, mais cachés par la Terre.

Ann attendit le soir pour rendre visite à Charlster dans sa cabine. Il ouvrit sa porte et la regarda, goguenard.

— Ma chère amie, je vais finir par croire que vous recherchez une aventure avec moi, car vous me visitez toujours à des heures indues. Du moins les heures où les rencontres amoureuses cherchent la clandestinité.

— Épargnez-moi vos moqueries. Je viens vous demander une faveur, non pas celle que vous croyez, je veux que vous m'accordiez l'autorisation de faire des recherches sur Altaï.

Charlster prit un air renfrogné, mais avant qu'il ne lui refuse cette autorisation elle lui mit les clichés 65 et 86 sous les yeux.

— Expliquez-moi cette ombre portée d'Altaï sur un objet spatial non identifié à ce jour.

CHAPITRE 31

La ville folle de joie fêtait la fin du cauchemar, et des foules énormes avaient envahi les quais et le centre. Des réfugiés arrivés dernièrement regardaient avec effarement les habitants danser, s'embrasser, défiler, boire et manger un peu partout. Un pique-nique gigantesque rassemblait des milliers de personnes.

Reiner, aux côtés de Yeuse, regardait cette liesse d'un air morose. La présidente elle-même n'était pas très joyeuse, mais ne pouvait cependant rien reprocher à ces gens qui vivaient depuis des semaines dans la plus horrible des peurs.

— Il y a encore des milliers de cadavres en plein air, des dizaines de milliers de cadavres qui répandent la mort, des locos nucléaires détraquées qui en rajoutent sur cette radioactivité des chairs corrompues. La zone intacte s'est encore restreinte et, par chance, nous avons des vents du Sud assez violents. Mais si jamais ceux du Nord se mettent à souffler, ce sera la catastrophe. Notre frontière se situe maintenant au rio Coyle, approximativement au méridien 53, c'est-à-dire à moins de trois cents kilomètres de Punta Arenas.

Mais chez les voisins c'est encore pire, et la superficie de l'État s'est rétractée comme une peau de chagrin.

Yeuse alla prendre une bouteille d'alcool fait avec du maïs, en versa dans deux verres, lui en tendit un. Il but par politesse car il n'aimait pas l'alcool. Il n'aimait rien de la vie, pensa-t-elle. Faisait-il quelquefois l'amour, mais avec qui dans ce cas ?

— Benfield persiste à venir prendre la direction de l'État. Il dit qu'il sera acclamé par la foule s'il paraît. Magon le contient non sans peine, mais Benfield est malade, crache du sang et a perdu le tiers de ses hommes. Il était furieux de l'intervention de Lien Rag et du dirigeavion, et je comprends pourquoi. Lui connaissait l'existence du réseau clandestin sur le versant Ouest de la Cordillère et ne nous en avait rien dit. Je ne sais quelles étaient ses intentions. Voulait-il négocier avec Lascasas, ou bien l'attaquer et en tirer une plus grande gloire encore ?

— Ce que je crains, c'est qu'il débarque ici avec une garde prétorienne et se fasse plébisciter. Il n'a pas besoin d'arriver à la tête de son armée. Les élus

encore présents dans la ville n'hésiteront pas à lui confier les pleins pouvoirs, et les conseillers de gouvernement réfugiés dans les îles se hâteront de revenir pour se mettre à sa disposition.

— Magon résiste bien, et depuis quelques jours n'hésite plus à faire tirer sur les positions de Benfield. Ce dernier est un peu lâché par ses supplétifs qui, voyant mourir leurs amis, pensent qu'en désertant ils fuiront le mal, sans se douter que celui-ci les a déjà atteints et les détruit à petit feu. Cependant, on a relevé des taux de radioactivité bien inférieurs à ceux qu'on a connus plus au nord et surtout du côté du rio Deseado.

— Je sais, mais ces taux restent excessivement dangereux.

— Avez-vous des nouvelles de Lien Rag ? Compte-t-il revenir ici ?

— Peut-être reviendra-t-il pour partir à la recherche de son fils Liensun. Il refuse de croire à sa mort.

Reiner continuait de regarder les manifestations de joie en bas dans la ville, se demandant comment les gens pouvaient se procurer des pétards et des fusées de feux d'artifice.

— Nous manquons de ravitaillement, dit-il, nous sommes en train de puiser dans nos dernières réserves. Les réfugiés ne cessent d'affluer et un sur deux ne peut être accepté. Les deux camps sanitaires sont archipleins, avec une mortalité effroyable. La moitié des nouveaux venus sont morts la semaine dernière. Ceux qui fêtent une soi-disant fin de guerre ne se doutent pas que nous sommes plus menacés qu'avant.

Autrefois, elle lui reprochait son pessimisme outrancier mais, désormais, il n'exagérait pas. Le retrait de Lascasas dans ses bases souterraines n'arrangeait en rien la situation des habitants, même si le danger d'un conflit brutal s'éloignait. Benfield, lui, évitait de tirer sur les soldats de Magon pour garder son prestige et sa fausse légende d'économe scrupuleux de vies humaines.

CHAPITRE 32

Le service de régulation des convois eut beau s'évertuer pour satisfaire les exigences des Aiguilleurs, rien n'y fit, et l'épave du destroyer, détruit après avoir heurté les wagons-ateliers abandonnés volontairement sur ordre de Kurty, put être relevée à temps. Les cheminots de la Voie n'avaient mis aucun empressement pour envoyer sur place les puissantes grues capables de soulever les cinq cents tonnes du bâtiment militaire. Le Train Ultra-Rapide de la mission du Conseil arriva sur les lieux quelques heures après l'accident. La Caste avait en vain essayé de le retarder, de l'immobiliser, mais le responsable de la mission, un certain Fortalès, Grand Maître Aiguilleur âgé d'une soixantaine d'années, ne s'en laissa pas conter et exigea que le convoi poursuive sa route.

Les dignes membres de la mission se retrouvèrent donc sur les lieux de l'accident, alors que l'on hissait le destroyer à l'avant complètement détruit. Les pilotes, le radariste et autres spécialistes avaient été tués ou blessés, et un train d'urgence médicale était garé sur la voie numéro 5.

Fortalès, engoncé non seulement dans sa combinaison isotherme mais dans une somptueuse fourrure de zibeline, examinait les dégâts avec froideur. Il finit par déclarer dans son émetteur, et tous les membres de la mission l'entendirent, que différentes incompétences étaient à l'origine de cette catastrophe.

— Je ne comprends pas l'obstination de nos collègues à retenir de force ce convoi transportant un baleinier. Nous avons passé un accord avec le commandant de ce bateau, lui proposant le transport jusqu'au bout du Chenal Noir. En échange de quoi la physicienne Ann Suba accepta de rejoindre notre nouvel observatoire astronomique de 87°7 Station. C'est sur ordre du Grand Maître Opérasque que ce convoi fut retenu indûment pour faire pression sur le physicien Charlster. Celui-ci était accusé de sabotage. Il est vrai que depuis les choses se sont arrangées et que le Chenal Noir se reconstitue, principalement à hauteur des deux points où la banquise avait fondu. Mais tout pouvait se régler différemment. Nous aurions évité une série meurtrière d'affrontements.

Quand il eut terminé, il retourna vers son confortable wagon-salon où les autres membres de la mission le rejoignirent. Il fit servir des alcools et le secrétaire du groupe enregistra sa déposition.

— Je dois avant toute chose reconnaître que l'œuvre accomplie par notre distingué collègue Opérasque dans ce Chenal Noir est tout à fait remarquable. Son projet fut mené à bien en ce qui concerne la technique ferroviaire, les moyens de transmissions, même si parfois ces derniers sont quelque peu déficients, mais l'environnement en est en partie responsable. Cela dit, je n'admets pas la décision du Grand Maître Opérasque au sujet de ce commandant Kurty, le patron de ce baleinier qui est transporté sur un convoi spécial. Je le répète, il y avait un contrat entre ce Kurty et notre Corporation. Nous nous engageons à transporter son bâtiment pour lui faire rejoindre l'océan au Sud. En échange de quoi la célèbre physicienne Suba acceptait de rejoindre notre nouvel observatoire astronomique de 87°7 Station.

— N'oublions pas qu'il s'agit d'une ancienne Rénovatrice du Soleil, responsable de bien des atteintes à la charte de NYST, notamment par l'invention d'un moyen de transport interdit, le dirigeable. Cette femme mit au point avec ses amis physiciens un filtre à hélium qui permettait de gonfler ces engins du diable.

— Allons, Pancrène, c'est de l'histoire ancienne et reconnaissez que l'arrivée de cette personne à 87°7 Station a bien arrangé les choses puisque Charlster, accusé d'être le saboteur du Chenal Noir, fut forcé de mettre un terme à ses activités suspectes.

— Il fallait l'arrêter et le condamner à la réclusion perpétuelle, s'énerva Pancrène. Ou le fusiller.

C'était le plus âgé des conseillers avec ses quatre-vingt-cinq ans, mais il gardait toute sa lucidité et paraissait épargné par les inconvénients habituels de l'âge. Il avait connu l'âge d'or de la Société ferroviaire et de l'hégémonie de la Corporation des Aiguilleurs, et ne pouvait se consoler de la situation actuelle.

— Charlster aussi est un Rénovateur, Opérasque n'aurait jamais dû l'embaucher, persista le vieillard.

— Mon cher ami, je ne vous suivrai pas sur tout et reconnaissez que Charlster créa le Chenal Noir. Mais, étant mécontent de son œuvre, il a essayé de la détruire, pour se consacrer au projet Permafrost. Vous savez fort bien que c'est à partir de ce projet que nous pourrons reconstruire un monde selon nos convictions profondes. Le Chenal Noir n'est qu'un pis-aller. Vingt mille kilomètres de nuit totale entre le Nord et le Sud, avec un réseau sans fin que les trains habituels ne parcourront que dans un délai de quinze à vingt jours, et encore je suis optimiste. Les voyageurs qui oseront emprunter cette ligne ne le feront pas de gaieté de cœur. Sur le trajet, aucune station, aucune bifurcation pour rompre la monotonie. Et quant aux trains de marchandises il faudra un mois pour qu'ils arrivent à destination. Les marchandises achetées dans le

Sud, par exemple, seront revendues quatre à cinq fois plus cher. À condition de les payer à un prix très bas aux producteurs. Si nous avons ce genre de calcul en tête, nous échouons. La mentalité des gens a changé au cours de vingt ans de réchauffement. Les peuples se sont émancipés, du moins ceux qui ont pu échapper à l'effroyable chaleur. Nous ne pourrions jamais recommencer sur les bases anciennes.

— S'il vous plaît, intervint Pancrène, ne nous égarons pas. Revenons-en à ce convoi qui transporte un bateau. Pour moi et la plupart de mes amis, qui dit bateau dit atteinte grave aux principes de notre Charte.

Aucun autre moyen de transport que le train ne peut être toléré sur notre terre. Et vous savez bien pourquoi. Les réseaux de rails relient les communautés entre elles, les relient et les *lient* au pouvoir central. Et le pouvoir central c'est nous, du moins la Corporation des Aiguilleurs, ce que nous appelons la Caste. Pour nous, ce nom était le symbole de notre toute-puissance, mais depuis les ennemis de la Société ferroviaire en font un objet de dérision.

— Ne nous égarons pas, avez-vous dit, le reprit le chef de la mission avec ironie, et vous avez raison. Je regrette qu'Opérasque ait cru bon d'utiliser ce convoi exceptionnel et ses occupants comme moyen de chantage. Si ce baleinier avait rejoint l'océan, nous n'aurions pas les ennuis actuels. Il y a eu des affrontement meurtriers, et pour finir cette collision qui fit plusieurs morts et blessés.

— Vous n'allez pas préconiser l'indulgence pour ces gens-là qui se comportent en terroristes ?

— Ces gens-là appartiennent à une communauté organisée en État, les Kerguelen. Certes, nous ne reconnaissons pas ces créations multiples de pays indépendants, mais que faire ? Nous aurons besoin de compréhension si nous voulons lancer le projet Permafrost car, en réalité, c'est le seul qui puisse nous permettre de régner à nouveau sur le monde entier, d'apporter une vie normale dans un cadre structuré.

Il interrompit l'enregistrement de ses propos que faisait le secrétaire.

— Reconnaissons une chose, mes chers confrères. Le professeur Charlster est un ardent défenseur du projet Permafrost, et jusqu'à présent le seul capable de le mettre en route et de le conduire à bonne fin, si son grand âge ne le contraint pas à la retraite ou ne le conduit à la mort.

— Hé, dites donc, Fortalès, Charlster est de ma génération et je ne donne pas l'apparence d'une ruine humaine que je sache.

Il y eut des rires.

— L'arrivée de cette femme, Ann Suba, nous donne encore plus d'espoir. J'ai appris qu'elle serait attirée par le projet en question, à condition que la couverture céleste qui nous protégerait des ardeurs du Soleil soit plus légère.

— C'est-à-dire que la banquise ne recouvrirait pas toutes les mers et que nous n'aurions pas une unité totale pour lancer nos multiples réseaux, s'indigna Pancrène.

— Franchement, je ne sais ce qu'elle entend par couverture légère. Nous n'avons pas besoin de banquises faisant des dizaines de mètres d'épaisseur alors que nos plus gros convois, nos grosses unités de guerre, peuvent rouler sans crainte sur quelques mètres d'épaisseur. Si en échange nous obtenons un froid moins vif et une luminosité moins sinistre, le jeu en vaut la chandelle.

— Quel est le rapport avec ce maudit convoi du commandant Kurty ?

— L'amnistie. Nous ne pouvons nous permettre de hérissier les gens, et surtout pas Lien Rag qui dirige les Kerguelen. Le baleinier appartient à cet archipel. Nous devons ménager cet ancien glaciologue. Pouvez-vous actuellement me trouver un homme de cette trempe, qui a travaillé pour Lady Diana à la construction d'un tunnel traversant la Panaméricaine, qui a édifié un viaduc qui devait unir les deux rives principales du Pacifique ? Un viaduc aux arches de glace parcourues par des capillaires réfrigérants ?

Pancrène ronchonnait dans son coin, paraissait irrité par les propos de leur chef de mission. Ce dernier l'invita à exprimer tout haut les remarques, voire les critiques qu'il opposait à son discours.

— Ce que je vous reproche, Fortalès, c'est votre façon d'encenser nos ennemis, ces salopards de Rénovateurs qui ont essayé de nous ruiner, de détruire notre œuvre, notre société. Vous estimez que Charlster, cette bonne femme Suba et ce glaciologue Lien Rag sont des génies. Mais n'avons-nous pas chez nous des gens tout aussi capables de mener à bien le projet Permafrost dans son intégralité et sans parler de couverture légère ? Moi, je veux des banquises de cent mètres d'épaisseur s'il le faut, et un jour réduit à quelques heures si nous retrouvons notre merveilleuse façon de vivre ancienne. C'est tout.

Il y eut des murmures difficiles à classer selon les gens qui désapprouvaient ou approuvaient l'intervention du vieux conseiller. Mais un certain Louigani mit les choses au point.

— Je vais vous dire une bonne chose, Pancrène. Nos chercheurs de la même génération que ce Lien Rag, pour ne pas parler de Charlster et

compagnie, sont des nuls, de véritables nuls, parce que vous et ceux de votre âge avez tout fait pour empêcher la recherche fondamentale. Les unes après les autres les différentes disciplines de la science étaient soit interdites, soit si étroitement surveillées que la recherche n'existait plus. On vivait sur les connaissances acquises, sur un *statu quo* qui finissait par s'effriter. Au point qu'un individu ayant deux, trois idées sur un sujet était considéré comme un grand scientifique, alors qu'à côté de Charlster, Ann Suba, Lien Rag et tous ceux de l'autre camp, c'étaient des minus. Vous êtes responsable de ce qui nous arrive aujourd'hui avec cette génération perdue. Par chance, une autre, depuis le réchauffement, a eu plus de liberté pour travailler, sans avoir à se soucier de votre inquisition, et ce fut la même chose pour les arts, la littérature, la culture en général. Chez vous, Pancrène, j'ai vu les tableaux qui ornent votre luxueux train d'habitation. Tous représentent les types de locomotives anciens et nouveaux. Voilà ce que vous appelez de l'art, et votre bibliothèque ne recèle que des livres faisant le panégyrique de la Société ferroviaire avec toutes les exégèses de la Charte de NYST. Voilà la culture que vous préconisiez. Et dont vous fûtes responsable durant dix ans.

Il y eut des rires pour commencer, et puis des applaudissements. Fortalès nota que sur les douze conseillers en mission, trois seulement, dont Pancrène, affichaient leur mécontentement désapprobateur. Il se sentit donc encouragé dans la poursuite de son exposé, mais fut précédé par un Pancrène tonitruant, apostrophant Louigani.

— Espèce de faux jeton, je ne vous inviterai plus chez moi pour déguster mes vieux alcools.

Cette fois, même ses partisans le trouvèrent stupide et ricanèrent. Il comprit qu'il appartenait d'un seul coup à un monde qui risquait de disparaître, et sous le regard attentif de Fortalès parut soudain perdre de sa superbe, frôlant durant quelques secondes le spectre de son âge véritable, avant de se reprendre.

— Nous allons continuer notre route lorsque le malheureux destroyer n'encombrera plus notre voie. Je voudrais discuter avec ce Kurty et lui proposer d'en finir avec cette guérilla qui n'arrange personne. Pour l'instant, Opérasque est perdu quelque part dans l'Antarctique. Il a trop voulu prouver sa compétence. Il pensait s'emparer de cet immense continent pour faire pièce à son Chenal Noir, mais je pense qu'il a échoué pour une raison inconnue.

— Vous avez toujours soutenu ce garçon, fit Pancrène plein d'amertume, et vous le débinez aujourd'hui ?

— J'essaie d'être objectif.

— C'est notre meilleur nommé depuis des années.

— Je crains que ce ne soit pas un futur Maître Suprême qui observera tous les garde-fous. Il méprisera le Conseil de Surveillance, n'en fera qu'à sa tête.

Le secrétaire interrompit son travail pour lire un message apparu sur son portable. Il parut surpris, imprima ce qu'il venait de lire et apporta la feuille à Fortalès. Celui-ci la lut, la relut et en fit part à ses collègues.

— Le convoi a été immobilisé dans une sorte de piège imaginé par les Aiguilleurs en service sur le prochain secteur.

— Bien fait, ils ne tueront plus personne, se réjouit Pancrène.

— J'en suis satisfait, car ainsi nous pourrons entreprendre des discussions avec ce Kurty. Des discussions raisonnables.

CHAPITRE 33

Des draisines blindées occupaient toutes les voies desservies en étoile par la plaque tournante, au centre de laquelle se trouvait la motrice du convoi. Si les Aiguilleurs l'ordonnaient, la plaque pivoterait, et comme la locomotive restait reliée au convoi, celui-ci basculerait sur le côté. Kurty réalisa très vite que le verrouillage de ce piège était total. Les deux draisines volées aux Aiguilleurs se trouvaient elles aussi bloquées sur une voie de garage, avec la paroi latérale du Chenal comme butoir. Les draisines des Aiguilleurs avaient allumé leurs projecteurs et tenaient le convoi dans un faisceau de lumière éblouissante.

— Cette fois, dit-il à Grathe, notre évasion se termine et je ne vois pas comment nous pourrions nous sortir de ce traquenard. Et dans cette lumière intense le moindre mouvement de notre part sera facilement détecté.

— Personne ne se présente. Les Aiguilleurs restent dans les draisines. Y a-t-il un chef qui viendra parlementer ou attendent-ils une unité plus importante qui nous tiendra sous la menace de ses missiles ?

— La draisine de droite en est équipée, constata Kurty. Elle pourrait frapper le bateau à bâbord.

La voix de Jael sortit du haut-parleur de la passerelle.

— Parkos vient de quitter sa draisine et se dirige vers nous en se cachant. Il ne veut pas être repéré par nos adversaires.

Quelques minutes plus tard, Parkos annonça qu'il était parvenu dans le poste de pilotage.

— J'ai une proposition à vous faire. Voilà, ma draisine est aussi une poseuse de rails. Je peux donc avec mes hommes abandonner la voie de garage et rejoindre le réseau principal en posant deux aiguillages. Nous avons étudié le mécanisme et c'est réalisable, même pour des amateurs comme nous.

Le commandant de la *Salamandre* resta impassible et Grathe haussa les épaules, puis prit la parole :

— Vous serez repérés sur-le-champ. Que voudriez-vous faire avec cette manœuvre désespérée ?

— Remonter vers le Nord, intercepter le TUR de la mission du Conseil de Surveillance et prendre ses membres en otages.

— Une folie, dit Grathe. Dès que vous commencerez à fabriquer un aiguillage pour vous tirer d’embarras, la draisine la plus proche tirera sur vous.

— Nous disposons de lance-missiles et nous rendrons coup pour coup. Ils le savent très bien, car dès que nous avons ouvert les sabords et pointé les ogives, ils se sont empressés de refermer leurs propres sabords en signe de non-intervention.

Cette fois, Grathe parut entrevoir une possibilité de sortir de ce piège, et regarda Kurty. Celui-ci paraissait réfléchir.

— Nous pouvons mettre plusieurs draisines à mal, et le bosco qui a compris notre façon de menacer les autres vient de faire la même chose. Certes, nous sommes coincés, mais ils ne peuvent nous tirer dessus sans risquer d’en payer le prix. Nous flamberons, mais deux ou trois de leurs draisines flamberont aussi. Nous avons prouvé à plusieurs reprises notre détermination. Ils se méfieront, et nous avons quelque chance de les impressionner suffisamment et gagner le temps de rejoindre le réseau.

— Ce réseau est encombré par le destroyer accidenté, réfléchissait Grathe à haute voix. Celui-ci doit être immobilisé après son choc avec les deux wagons-ateliers. Nous ne connaissons pas l’importance de l’accident, mais il est possible que de gros moyens soient nécessaires pour relever le bâtiment. Le TUR de la mission se trouvera bloqué au-delà, soit dans une station de ravitaillement, soit sur les lieux mêmes de la collision. Les trois voies nécessaires aux destroyers seront détruites, mais les voies montantes resteront libres en principe et seront éventuellement occupées par les engins de relevage. J’en ai aperçu aux alentours du Km 13.800, des énormes grues roulantes.

— Je ne pense pas que vous réussirez, dit enfin Kurty. Il faudrait que les projecteurs s’éteignent le temps nécessaire, sans provoquer de réactions violentes des chefs de draisines.

CHAPITRE 34

Lorsque la *Chimère* se présenta à l'entrée du port de Cooktown et que Lien Rag en fut informé, il éprouva un immense soulagement. La tension était telle depuis quelques jours qu'il n'avait encore pris aucune décision sur son éventuelle démission. L'Assemblée avait, certes, approuvé l'intervention en Patagonie occidentale, mais l'opinion publique ne paraissait pas tout à fait convaincue de l'opportunité de ce bombardement d'un réseau clandestin. Les gens ne savaient rien de ce qui se passait dans cette pointe australe de l'Amérique, les journaux locaux ne s'intéressaient pas aux événements extérieurs aux Kerguelen, et Lien Rag reconnaissait qu'il était en partie responsable de cette indifférence. Il n'avait jamais demandé à un ou deux journalistes de l'accompagner, et de faire des reportages sur la situation désespérée de ce pays.

Il se précipita donc sur le quai où le bateau des Simone accostait, aperçut Tom-Tom qui lui faisait des signes amicaux depuis la passerelle. Mais avant de monter à bord il laissa les services sanitaires et policiers faire leur travail. La population redoutait surtout la radioactivité que le voilier des Simone pouvait diffuser dans leur île, mais en général les détecteurs ne signalaient rien de dangereux. Le Tabernacle, le moteur nucléaire de ce bateau, était en parfait état de marche.

Il fut conduit dans le bureau de Tom-Tom, et dut s'asseoir sur une table faite d'un fauteuil à sa mesure. Ils étaient faits pour des personnes de moins de quatre-vingts centimètres de haut.

Une fois terminés les poignées de main, les souhaits de bienvenue, le président des Simone prit un air grave pour raconter les raisons de sa venue.

— Nous étions au large de la zone taboue. Nous avons tout de même débarqué, mais les Roux ont jalonné toute l'étendue de cette zone de façon si terrifiante que nous avons dû nous replier vers la plage. La garnison que nous gardions là-bas est si paniquée qu'elle a demandé à être réembarquée. Nous avons pu la convaincre de rester encore un peu, mais nous devons finalement la retirer de la surveillance des réserves de fuphoc.

— Que voulez-vous dire par « jalonné de façon terrifiante » ?

— Ils ont sorti de la glace tous les morts de cette tuerie organisée par la Guilde des Harponneurs, et ils les ont érigés en l'état en une double haie. Je

suppose que cet alignement, qui s'étire à l'infini, avait pour but de rejoindre la ligne ferrée qu'Opérasque établissait au loin. Ce sont des milliers de cadavres qui montent une garde effrayante sur ces lieux. Certains sont très bien conservés, d'autres moins, réduits à l'état de momie ou même de squelette. Peut-être que les corps ont été dévorés par des prédateurs, des isatis, des loups, des albatros, avant que le Peuple du Froid ne les ensevelisse dans la glace. Les Harponneurs les empêchaient d'approcher des cadavres.

Il ouvrit une chemise, en sortit des clichés agrandis. Lien Rag y jeta un coup d'œil et frissonna. Ces alignements de cadavres pouvaient décourager n'importe quel profanateur de cette région interdite.

— N'importe quel être humain avec un minimum de sensibilité ne peut affronter pareil spectacle, et même Opérasque en a été si perturbé qu'il aurait fait demi-tour. Nous ignorons comment il a pu savoir que d'immenses réserves de fuphoc étaient ensevelies dans ce coin.

— Il en a été convaincu par les Roux, peut-être même par mon petit-fils Jdriège qui voulait ainsi lui faire approcher la sinistre réalité. Il m'avait affirmé que cet homme ne pourrait affronter la région taboue, je ne l'ai pas cru mais il avait raison.

— D'autres n'auront pas ce genre de recul, dit TomTom, et nous devons de toute urgence rencontrer Jdriège. Qu'il fasse comprendre aux siens que l'existence de ces réserves les mettra constamment en danger, que des forbans se moqueront bien de ces cadavres alignés à perte de vue, et chercheront à pomper le fuphoc, quel qu'en soit le prix à payer en risques multiples.

Lien Rag restait réservé sur leurs chances de réussir. Comment retrouver Jdriège qui avait abandonné la sortie du Chenal pour voyager dans l'immense continent ?

CHAPITRE 35

L'un des frères Mac Marlow la regarda d'un air embarrassé.

— Vous voulez me louer un ordinateur de type Barga ? Mais nous ne faisons pas la location. Je peux vous le vendre par mensualités. Aussi nombreuses que vous voudrez, mais nous ne louons pas. Si nous commençons, nous serions forcés de tenir une comptabilité trop compliquée.

— Bien, je vous l'achète au comptant, mais dans ce cas louez-moi un de vos compartiments. Votre train de brocanteur comporte dix-sept wagons. Ne me faites pas croire que tous sont remplis à ras bord. J'ai besoin d'un endroit tranquille où laisser mon appareil travailler pour moi, jour et nuit. Je n'y viendrai qu'une fois toutes les vingt-quatre heures, sauf incident.

Mac Marlow la regarda en dessous, et elle se rendit compte qu'il portait une prothèse à la place de l'œil droit. Une mini-caméra branchée sur le nerf optique, qui se déplaçait avec un temps retard, imperceptible d'habitude. Il devina la raison de sa surprise, expliqua qu'il avait besoin de changer la pile mais devait, pour ce faire, entrer en train-hôpital, service ophtalmo.

— Vous désirez travailler à l'insu de qui ? Un concurrent ou bien le gouvernement ? Je ne veux pas d'histoires.

— Je suis sur une recherche longue et peut-être inutile. Je n'ai pas envie de me faire foutre de moi dans l'observatoire si jamais ça ne marche pas. C'est tout. Il n'y a aucune action antigouvernementale là-dedans.

Il alla décrocher une clé, la lui tendit.

— Voiture 7 compartiment 10. Dès cet après-midi vous y trouverez le matos.

— Le quoi ?

— Un mot d'autrefois que j'ai trouvé dans un journal pour jeunes de 1998. Le matériel, autrement dit.

Une semaine plus tard le Barga continuait toujours ses prospections, et avait déjà présenté quelques propositions qu'Ann Suba n'avait pas jugé utile de retenir. Elle se rendait tous les jours dans le compartiment 10 de la voiture 7, n'y rencontrant presque jamais personne. Les autres parties du wagon

étaient remplies de matériel divers. Les frères Mac Marlow disposaient là d'une part importante du parc mondial des appareils électroniques. Un Barga de cette importance n'avait pas un an d'existence, et ces brocanteurs bizarres le proposaient déjà en occasion. Il devait y avoir d'énormes coulages dans ce train-usine d'origine qui tournait sans cesse sur le réseau du petit cercle polaire.

À l'observatoire, elle poursuivait ses recherches sur le système solaire, fournissant aux jeunes physiciens des données qu'ils n'avaient jamais reçues de leurs formateurs et pour cause, ces derniers n'avaient aucune culture d'astronomes.

Le dix-septième jour, le Barga tomba sur une filière complètement différente de celles qu'il avait suivies jusque-là. Il faillit même l'ignorer, mais sa mémoire profonde lui envoya plusieurs bogs de remords et il revint sur ce départ pour de nouvelles références. Et dans la même journée il finit par trouver une banque de données complètement obsolète, et si peu sollicitée que le réveil de ce fonds d'informations fut laborieux.

Ann Suba qui suivait les tâtonnements de l'appareil finit par avoir une révélation, et se refusa tout d'abord à imaginer que cette banque de données puisse être encore sous le système protéinique que les Aiguilleurs affectionnaient jadis, craignant que leurs secrets ne soient vulgairement diffusés sur les autres systèmes électroniques. Bien entendu, il y avait intercommutation possible grâce à un code, mais celui-ci avait été finalement annulé lorsque la Caste eut la certitude que les secrets de cette banque n'intéressaient plus personne, et pour cause. L'indicatif de cette mémoire était Save Another Soûls, copié sur l'antique Save Our Soul. Mais lorsqu'on ne conservait que les initiales on obtenait l'acronyme SAS.

— Pas possible, murmura Ann Suba, les yeux rivés à l'écran. Pas possible. Salt And Sugar, l'un des premiers noms du Bulb, ce satellite vivant qui s'est englouti dans le Pacifique lorsqu'il fut mort.

Et dans l'heure, elle sut que le spectre qu'elle avait découvert derrière Altaï émanait d'un autre animal de l'espace, de même origine. Un autre Bulb se dissimulait derrière ce morceau de Lune. Et le Soleil projetant l'ombre d'Altaï sur cet objet spatial l'éclipsait en partie.

Remettant en question ce qu'elle venait de surprendre, elle relança la recherche d'une autre façon et cette fois obtint, dans l'heure suivante, la confirmation qu'un objet ayant le même spectre que le Bulb disparu se cachait derrière ce morceau de Lune arraché aux montagnes Altaï.

— Eh bien, voyageur Charlster, voilà donc révélés vos petits secrets. Vous le saviez donc, et peut-être depuis pas mal de temps, qu'un autre Bulb avait

été amené dans les parages de la Terre, mais vous n'en souffliez mot à personne. Est-ce que vos amis ont été informés, ou bien restez-vous seul dépositaire de l'existence de ce corps spatial identifié enfin ?

Retournant à l'observatoire, elle puisa dans la mémoire centrale de celui-ci et finit par se connecter sur les travaux de Charlster depuis son arrivée dans 87°7, et à plusieurs reprises les initiales LF, Louria Finister, apparurent. Seulement le vieux savant tout comme la jeune physicienne avaient déposé sur leurs archives ce que l'on appelait un cop, c'est-à-dire un policier, un flic qui joua son rôle sans que Ann Suba s'en rende compte. Alors qu'elle allait de surprise en surprise une ombre la recouvrit, celle d'un Charlster au visage convulsé de colère.

— Vous êtes une fouineuse sans scrupules, lui cracha-t-il au visage. Vous êtes en train de patauger dans mes recherches, et ce au mépris de toutes les conventions de courtoisie entre savants.

— Vous aviez déposé un cop ? J'aurais dû m'en douter.

Mais Charlster ne l'impressionnait pas. Elle ouvrit un dossier, y prit plusieurs feuillets d'imprimante.

— Jetez un coup d'œil là-dessus. Ensuite, vous me direz quel nom vous lui avez donné à ce nouveau venu dans l'espace. Oui, vous savez, celui qui se cache derrière Altaï.

Il lui sembla que Charlster vacillait, mais il se reprit aussitôt. Il jeta un coup d'œil à ces feuillets, hocha tristement la tête.

— Vous avez trouvé cette vieille banque de données à système protéinique assez lent ?

— Très lent. Mais Save Another Soûls était tout de même assez stupide comme appellation.

— Les Aiguilleurs n'ont jamais fait preuve de beaucoup d'imagination. Il était facile de découvrir qu'il s'agissait du SAS, autrement dit du Bulb. Toute la documentation sur cet animal se trouve dans cette vieille banque. Vous auriez dû poursuivre vos investigations, et vous auriez découvert que le nouveau venu avait été jadis abandonné dans les confins sidéraux pour cause de mauvais état général de santé. Les colons déjà installés dans son corps refusèrent de le quitter, et la majorité des Ophiuchusiens embarquèrent sur celui que vous connaissez, pour approcher de la Terre. J'ignore si celui qui est au-dessus de nos têtes mit aussi longtemps pour nous rejoindre que le premier, mais il est là. On l'avait même surnommé Flatty, je crois, à cause de son apathie. Vous avez dû écouter les récits de Lienty Ragus, de Lien Rag et celui

du docteur Isaïe.

Sa passion pour l'espace et pour ce satellite animal avait complètement effacé son irritation, et l'emportait, sur le mode lyrique, dans des explications interminables faites à voix de plus en plus haute. Lorsqu'il vit que sa collègue mettait son index sur ses lèvres, il eut un geste enfantin de regret en portant la main à sa bouche, et regarda autour de lui. Par chance, le poste d'Ann Suba se distinguait, en raison de son grade, par son isolement des autres postes. Personne n'avait rien entendu, même si deux ou trois têtes étaient apparues lorsque Charlster s'était enthousiasmé.

— En réalité, je dois confesser, murmura-t-il, que c'est Louria qui a découvert Shade.

— Fantôme ?

— Oui, ainsi appelé parce que je réfutais son hypothèse. Elle avait tout de suite conclu qu'il s'agissait d'un autre Bulb mais, moi, je me refusais à y croire et lui interdisais d'appeler ainsi ce corps spatial non identifié, un CSNI. Nous n'avions pas alors songé à ce site obsolète de SAS. Et pourtant c'est à partir de lui que les Aiguilleurs envoyaient des ordres péremptaires à l'animal.

— Charlster, nous devrions en rester là pour le moment. On commence à se demander ce qui vous excite autant. Même si vous avez mis un bémol à votre ton, vous ne pouvez vous empêcher de gesticuler. Je vous invite ce soir dans ma cabine, vous pouvez amener vos amis, Louria et Claudion Hyponias, si vous le souhaitez.

Charlster se redressa, regarda autour de lui d'un air sévère, et les têtes trop apparentes disparurent derrière les moniteurs.

— J'accepte, je viendrai avec les deux autres. Nous mettrons les choses au point. J'ignore quelles sont vos intentions pour l'avenir. Ferez-vous part à Cristella Marlone de cette découverte ? Ou bien enverrez-vous un e-mail au président du Conseil de Surveillance ?

— Ce n'était pas dans mes projets immédiats, dit-elle en souriant.

— Ce serait plus prudent. Nous devons encore progresser dans notre identification de l'objet. Et nous ne savons pas ce que nous ferons ensuite de nos rapports.

— M'autoriserez-vous à poursuivre mes recherches dans les archives centrales ?

— Je vous l'ai dit, Louria est à l'origine de cette découverte et c'est elle qui en a l'exclusivité. On pourrait baptiser Shade du nom de Louria par

exemple, mais elle n'y tient pas. Nous viendrons ce soir et je vous réserve même une surprise.

— Concernant Shade ?

— Oh, je pourrais aussi vous en dire plus, mais chaque chose en son temps. Ce que j'ai à vous montrer ce soir relève beaucoup plus de nos préoccupations actuelles, de notre vie de tous les jours.

— Ne me dites pas que vous vous êtes une nouvelle fois attaqué à DAI ?

— Non, mais c'est en étudiant DAI que j'ai effectué quelques constatations assez intéressantes. Mais je ne peux vous en dire plus.

Plus tard, lorsqu'elle dut passer devant le poste de Louria Finister, celle-ci lui dédia un regard furieux. Elle faillit aller s'excuser pour avoir pénétré dans ses recherches, mais du coin de l'œil elle pouvait voir Cristella Marlone qui les observait à travers les vitres épaisses de son bunker, et elle préféra poursuivre son chemin.

Avant l'intervention de Charlster, elle comptait rendre visite à Barga, compartiment 10, voiture 7, mais elle décida de n'en rien faire. Elle se demandait ce que le vieux savant pouvait bien lui réserver comme surprise mettant en cause leur existence quotidienne.

CHAPITRE 36

Ce fut un retour interminable, pitoyable, avec des gens traumatisés par ce qu'ils avaient vécu dans les profondeurs de ce continent antarctique. Ce fut un repli sinistre dans un cadre désolé, parmi les bouleversements des séracs, des avalanches, avec la menace d'icebergs et de congères coureuses, sans jamais apercevoir trace de vie, même pas celles d'un animal, d'un lièvre ou d'un renard, ni celles d'un oiseau.

Le convoi devait suivre tous les méandres, tous les errements de ce réseau qu'Opérasque, au comble de sa mégalomanie – il reconnaissait aujourd'hui avoir basculé dans une sorte de démente exaltée – avait lui-même fait construire avec des ordres péremptoirs, des fâcheries capricieuses, des obstinations. Il n'avait écouté personne et, maintenant qu'ils devaient au plus vite retrouver du ravitaillement de toute nature, ils perdaient un temps fou à rejoindre le réseau de trois voies où un wagon-citerne d'huile les attendait.

Kinnjone lui-même avait perdu de sa vitalité habituelle, ne plaisantait plus, tempêtait contre tous, mais chacun savait que le seul coupable visé n'était autre que le Grand Maître. Aussi, ce dernier se faisait tout petit, s'isolait dans sa minuscule cabine, dans le local radio, s'enfonçait dans les entrailles de la profilleuse-poseuse, là où les moteurs faisaient le plus de bruit. Ce vacarme qui noyait tous ses sens le rassurait. Tant que ces moteurs fonctionneraient il se sentirait en sécurité. Enfin, on aborda les trois voies, et on retrouva le poste de ravitaillement installé sur un plateau où l'horizon était assez éloigné pour ne pas inquiéter. Mais on ne s'attarda pas, on se replia. Malgré les ordres du président du Conseil de Surveillance, Opérasque n'avait pas l'intention de se diriger immédiatement vers la banquise de la mer de Weddell. Il remonterait vers l'entrée du Chenal Noir où attendait un important dépôt de ravitaillement. Kinnjone, qu'il osa enfin consulter, était d'accord. On ne pouvait se diriger vers cet objectif sans avoir révisé les machines et chargé un important stock d'huile et de nourriture.

Peu à peu les émissions radio se firent plus intelligibles et on apprit que le Chenal Noir n'était pas encore praticable, notamment au point 14.110. Par contre, le 18.117 serait bientôt franchissable, car plus proche du pôle Sud la banquise s'y était reconstituée plus rapidement. Plus haut, c'était un courant chaud dévié de son parcours habituel qui empêchait le rapprochement des deux rives.

Mais ce qui fit le plus plaisir à Opérasque, ce fut l'annonce du fiasco de ce

Lascasas. On ne lui fournit aucune explication, mais les Aiguilleurs de la Cordillère avaient renoncé à s'emparer de la Patagonie et à franchir le détroit de Drake. Leur armée était rentrée dans les tunnels de haute montagne.

— Ils sont rentrés dans leurs trous à rats d'où ils n'auraient jamais dû sortir, ricana Opérasque, et ce type-là ne viendra plus sur mon terrain.

Pourtant, ce qu'il apprit deux jours plus tard ne lui fit pas vraiment plaisir. Il avait complètement oublié ce convoi spécial transportant la *Salamandre*, ce baleinier commandé par le commandant Kurty. Il avait ordonné de l'immobiliser et de le garder en otage tant que le Chenal Noir serait saboté par Charlster et compagnie, là-bas dans l'observatoire de 87°7 Station.

Il apprit que ce convoi, avait forcé le barrage qui le retenait et se trouvait actuellement coincé au Sud, pas très loin de cette rupture de la banquise au Km 14.110. Et le plus inattendu venait de la mission d'inspection du Conseil, dirigée par un certain Grand Maître Fortalès.

— Manquait plus que lui, grogna Opérasque. Après Lascasas hors de combat, celui-là.

Fortalès était son ancien tuteur d'études, et avait suivi toutes les écoles, tous les stages qu'un bon Aiguilleur se devait de mettre à son crédit. Mais il avait été coopté pour faire partie du Conseil de Surveillance, et on le présentait même comme le prochain président de ce même Conseil. Ce qui ne convenait pas du tout à Opérasque. Si jamais il devenait Maître Suprême, ce Fortalès ne cesserait de lui empoisonner la vie. Comme il le faisait en ce moment. D'après les messages radio, Fortalès souhaitait que le baleinier fût remis à l'eau et qu'il puisse quitter librement le Chenal. Fortalès refusait de condamner ce commandant Kurty qui, pourtant, était à l'origine de plusieurs affrontements sanglants avec les forces de l'ordre des Aiguilleurs. Outre les pertes humaines, les blessés, les hommes de ce commandant avaient détruit des draisines blindées et même un destroyer. Ce qui parut si incroyable à Opérasque qu'il fit répéter l'opérateur.

— Oui, lui dit plus tard Kinnjone, je suis également au courant. Il n'aurait pas fallu retenir ces gens-là en otages, surtout en se souvenant que l'équipage s'était mutiné dans le port d'Anadyr Station. Donc ces marins étaient exaspérés par leur long séjour dans l'hémisphère Nord, et avaient grande hâte de retrouver celui du Sud et leurs familles. Les retenir en otages, alors qu'un contrat avait été conclu, ne pouvait que les rendre encore plus furieux. D'où leur tentative désespérée pour rejoindre l'océan.

Opérasque encaissa une fois de plus. Depuis sa rencontre avec les alignements de cadavres, là-bas, dans ce cœur effroyable de l'Antarctique, il ne cessait de recevoir des camouflets. Les uns sous forme d'incidents de

parcours, les autres comme des échos sévères à ses erreurs. Et pour finir l'admonestation de l'amiral.

— Voilà, mon vieux, ce que je voulais vous dire. Nous ne sommes plus la plus grande puissance de la Terre, nous ne dominons plus rien sinon ce Chenal infernal. Vous ne pouvez vous mettre à dos les Roux, et aussi ce Lien Rag des Kerguelen. Le patron de ce baleinier, c'est lui.

Plus tard, seul dans sa couchette, Opérasque ressassa tous ses torts et s'en effraya. Il avait provoqué des puissances obscures, celles que détenaient les Roux, il avait déplu à ce Lien Rag dont le nom était une légende. Une légende honnie des Aiguilleurs, mais honorée par les savants panaméricains. Et il savait que si un jour Permafrost voyait le jour, des hommes comme cet ancien glaciologue deviendraient absolument nécessaires. Du moins leurs techniques.

Actuellement, en son absence, Fortalès détenait tous les pouvoirs dans le Chenal Noir et pouvait donc laisser repartir le baleinier, sans juger nécessaire de condamner son équipage et ses chefs. Ces gens-là s'en retourneraient aux Kerguelen auréolés d'une grande gloire, répandant le bruit qu'à eux seuls, une poignée d'hommes décidés, ils avaient fait céder la puissante Caste des Aiguilleurs.

— C'est intolérable, cria-t-il, la tête enfouie dans son sac de couchage, tout simplement intolérable. Nous ne pouvons rester sur cet échec. Il va donc falloir que j'interpelle Fortalès, même si c'est en général très mal considéré. Je dois prouver que j'existe encore.

CHAPITRE 37

Ce fut au cours de la nuit que Jdriège gagna à la nage le bateau de son ami Gdami. Il se hissa sur le pont, secoua sa fourrure pour en chasser l'eau, et s'allongea dans un recoin pour dormir. La pensée de pénétrer à l'intérieur du bâtiment où devait régner une température de quelques degrés au-dessus du zéro le révoltait. Il attendrait le réveil de son ami et de cette femme, toujours la même, qui l'accompagnait. Il ne comprenait pas comment un homme pouvait se contenter de la même partenaire aussi longtemps. Il espérait pour son ami que ce ne serait pas pour toute la vie. Et d'ailleurs comment cette femme, Zabel, pouvait-elle accepter de ne connaître qu'un seul homme au fil des années ? Les Rousses n'auraient jamais eu ce manque de curiosité et il n'en connaissait pas qui serait restée dans l'entourage du même homme. On lui avait dit que son père Jdrien avait eu jadis une épouse. On lui avait expliqué le sens de ce mot. Cette épouse lui avait donné deux petites filles, mais un jour qu'il rentrait d'une longue absence il n'avait trouvé que leurs cadavres. Les Hommes du Chaud les avaient tuées toutes les trois, et c'était son frère Liensun qui l'avait prévenu.

Gdami se leva bien avant l'aube et découvrit Jdriège endormi non loin d'une écoute de cale. Il devait être très fatigué pour ne pas avoir été réveillé par le bruit de ses pas. Il le secoua doucement et le garçon sauta sur ses pieds, le harpon braqué, avant de reconnaître son ami dans l'obscurité.

— Je suis arrivé cette nuit. Tu voulais me voir ?

— Viens manger quelque chose dans le carré qui n'est pas chauffé. Zabel dort encore. Nous aurons une basse température bonne pour tous les deux.

Gdami supportait aisément les moins quinze en ne portant qu'un simple caleçon par pudeur. Il proposa du café à Jdriège qui accepta. Il en avait apprécié le goût lorsqu'il séjournait chez le père de son père, Lien Rag, mais ne le buvait que froid.

— Les tribus se sont passé ton message. Je me trouvais dans la zone taboue avec des centaines d'autres. Nous avons sorti des glaces les corps de nos frères pour les dresser sur le chemin des Hommes du Cauchemar, et ils ont reculé. Nous n'en entendrons plus parler.

— Crois-tu vraiment ?

Enveloppée dans des fourrures, Zabel fit une courte apparition, embrassa

Jdriège puis disparut pour se réchauffer dans la cambuse où le fourneau fonctionnait nuit et jour. Le garçon ne comprenait pas le sens de ce baiser, mais l'acceptait. Il faillit demander à son ami quand il changerait de femme, mais se douta qu'il lui déplairait avec une telle question. Il aurait bien fait l'amour à Zabel, mais soupçonnait un tabou jeté sur elle par Gdami.

— Tu sais ce qu'il y a dans la zone taboue ? Des réservoirs d'huile et aussi une garnison de Simone, ces gens de petite taille qui les surveillent.

— Garnison ?

— Une tribu si tu préfères. Lorsqu'on saura qu'il y a des millions de litres de fuphoc là-bas, des tas de gens viendront pour s'en emparer et vous ne leur ferez pas peur avec vos morts plantés dans la glace. Vous aurez affaire aux plus dangereux des Hommes du Cauchemar. Ton grand-père, le père de Jdrien, veut te rencontrer avec différentes personnes. Il pense que si cette huile est répartie avec équité... je veux dire sans léser personne, des bandits éventuels ne chercheront pas à s'en emparer pour la revendre.

— Le père de mon père espère en recevoir une bonne partie pour qu'il fasse cette proposition.

— Tu te trompes, Lien Rag renonce à recevoir le moindre litre, mais il connaît des gens qui en auraient bien besoin.

— Des Hommes du Chaud ? dit Jdriège avec mépris.

Gdami le regarda longuement avant de le mettre en garde.

— Il y a deux sortes d'Hommes du Chaud et, toi, tu n'en vois qu'une. C'est ton erreur, celle de ton peuple, mais je ne peux te convaincre de penser différemment. Seulement je suis très inquiet pour votre avenir si vous voulez garder cette huile.

— Des milliers de Roux sont morts à cause d'elle, nous ne pouvons la donner à ceux du Cauchemar, dit Jdriège intransigeant.

CHAPITRE 38

Dans la nuit, l'hydravion se rapprocha fortement de la côte, un courant l'y entraînant. Quelze, qui tenait le dernier quart, n'avait pas jugé utile de prévenir ses compagnons lorsqu'il eut enregistré cette dérive somme toute bienvenue. Ne quittant pas le compas des yeux, il avait essayé d'estimer l'endroit où ils risquaient d'aborder dans les premières heures du matin, et le situait entre l'embouchure du rio Santa Cruz et la capitale Magellan. Celle-ci surveillait l'entrée du détroit portant le même nom, sur son cap des Vierges.

Il attendit le lever du jour avec impatience, souhaitant que les brumes habituelles ne lui cachent pas cette terre attendue depuis trois semaines. Lorsqu'il avait compris que ce courant leur était bénéfique, il avait relevé l'ancre flottante et désormais l'appareil voguait à huit nœuds à l'heure, sans dépenser une goutte d'huile.

À plusieurs reprises il se dressa sur son siège de pilote, ouvrit la trappe du cockpit pour surveiller l'Ouest avec des jumelles, jura en apercevant quelques traînées brumeuses, pensant que la température du matin les dissiperait suffisamment. Le thermomètre affichait six degrés extérieurs.

Dans la journée il grimpait jusqu'à dix, exceptionnellement quinze.

— Hé, lui cria Liensun qui, réveillé, venait le voir, que fais-tu là-haut ?

— J'attends de voir la terre. Nous avons dérivé dans le bon sens cette nuit. Bien avant que je relève Herman.

Liensun le rejoignit, prit les jumelles que l'autre lui tendait, crut apercevoir une ligne horizontale qui coupait nettement les brumes. Il attendit quelques minutes puis rendit les jumelles.

— Je crois que tu as vu juste.

Lorsqu'ils découvrirent cette échancrure invisible du large, bordée d'arbres avec quelques rochers sur la droite, ils poussèrent des hourras de joie et les deux autres accoururent, même Herman qui n'avait dormi que quelques heures. Tous étaient émus.

— Des arbres ! fit Ravelli. Des arbres qui ont réussi à pousser lorsque le réchauffement s'est répandu sur cette côte. Ce sont des pins maritimes, je crois. Je n'en avais jamais vu jusqu'ici.

Liensun découvrait soudain la plage en pente douce et tout en haut, sur une légère dune, des pirogues ou quelque chose de similaire. Pas vraiment des barques. Il sentit son cœur se serrer. La vue de ces embarcations assez primitives laissait supposer qu'elles étaient utilisées par des habitants qui l'étaient également, des gens impressionnés par les rumeurs de mort répandues par les étrangers qui les repousseraient. Cependant, il n'osa faire part de ses inquiétudes.

Ce fut Herman qui après lui découvrit les embarcations.

— Ce sont des jangadas, des sortes de radeaux munis d'une voile, donc il y a des pêcheurs.

— Comment sais-tu cela, toi ? s'étonna Quelze.

— J'ai vu des photos très anciennes, et ceux qui ont reconstruit à l'identique ces embarcations-là avaient dû en garder le souvenir.

— Peut-être conviendrait-il de jeter l'ancre à bonne distance, d'observer un peu le coin avant d'embarquer dans le canot pneumatique.

— Seuls deux d'entre nous descendront à terre, par prudence.

L'ancre jetée, l'hydravion s'immobilisa, se balançant sur les courtes vagues qu'un vent du Sud-Est envoyait au fond de cette anse miniature.

— L'hydravion y tiendrait juste et risquerait d'empêcher les jangadas de sortir. Peut-être faudrait-il trouver un abri désert et plus grand, fit Quelze dont la voix était chargée d'anxiété.

— Il me semble que les habitants de cet endroit devraient apparaître. Nous sommes visibles depuis plus d'une heure et notre approche aurait dû être signalée.

— Le village, si village il y a, est caché par cette dune en haut de laquelle les radeaux sont tirés au sec.

— Je vais gonfler le pneumatique, annonça Ravelli, nous en aurons le cœur net.

— Et si par hasard ils étaient tous partis vers le Sud... ou morts, dit Herman. Je vous le dis tout de suite, je ne me sens pas disposé à débarquer sur cette plage pour aussi jolie qu'elle soit avec ses pins, ses rochers rouges.

— Je vais y aller, décréta soudain Liensun. Je vais enfiler une combinaison de mécanicien, de la catégorie spéciale qu'on utilise pour nettoyer les réservoirs d'huile.

C'étaient des combinaisons en matière synthétique très étanche, souples avec une cagoule hermétique, un hublot assez large.

— Si par hasard je découvre qu'il y a un grand risque de contamination, je reviendrai ici à poil, ayant jeté la combi à la mer pour ne pas vous mettre en danger.

— Il n'y a qu'une seule de ces combinaisons à bord, lui dit Quelze. Tu devras débarquer sans être accompagné.

— C'est bien ce que je pensais.

À bord ils disposaient de compteurs de radioactivité fixes et ceux-ci restaient inertes depuis qu'ils s'étaient rapprochés de la côte. Le seul appareil portable n'était pas d'une grande fiabilité, n'enregistrant qu'à moins de cent mètres les premières radiations.

Liensun se dénuda entièrement, enduisit son corps d'une pommade spéciale avant d'enfiler la combinaison. Le canot était prêt et il préféra payer vers la plage plutôt que de ramer, ce qui l'aurait obligé à tourner le dos à la terre.

Dix mètres avant le rivage, la quille en caoutchouc talonnant, il se mit à marcher, traînant le pneumatique avec de l'eau au-dessus du genou. Il tira le canot sur plusieurs mètres de sable, se retourna pour faire signe à ses amis, et commença d'escalader la dune. Mais son compteur de radiations se mit à crépiter bruyamment et il s'immobilisa. Il l'orienta et situa la source de cette forte émission vers le Nord-Ouest. Il marcha donc vers le Sud-Ouest, arriva au sommet de la dune, découvrit les cabanes des pêcheurs faites de boue séchée et recouvertes de plaques de plastique cannelées. Elles ne paraissaient pas contaminées et lentement il redescendit la dune, s'approcha de la première. Elle n'avait pas de porte, juste une ouverture qui servait aussi de fenêtre. L'intérieur ne laissait aucun doute par son apparence. Les gens qui habitaient là s'étaient empressés de décamper au plus vite, emportant quelques biens qui leur paraissaient précieux, mais abandonnant pas mal d'affaires. Il en était de même dans les cabanes suivantes, et Liensun ne jugea pas utile de les visiter toutes.

Dès qu'il fit une dizaine de pas en direction de cette mystérieuse source de radioactivité, son appareil crépita à nouveau. Il retourna vers la plage, essaya de délimiter un espace épargné dans cette anse réduite, mais comprit que jamais l'hydravion n'y tiendrait sans qu'une extrémité, la queue ou le cockpit, ne déborde dans la zone dangereuse.

L'endroit ne pouvait donc pas être utilisé pour la réparation du turbopropulseur. Et il n'était pas certain que cette radioactivité ne se

répandrait pas peu à peu, et ne les frapperait pas tous.

Lorsqu'il fut à mi-distance de l'hydravion, il promena le compteur sur sa combinaison, mais l'appareil resta inerte. Il n'avait donc pas besoin de la jeter à la mer.

— Comment imaginer que le mal était descendu aussi bas en Patagonie, commenta Quelze quand il eut fait son rapport. Nous pensions que le rio Santa Cruz était la dernière limite que les Aiguilleurs mourants n'avaient pu franchir.

— Il suffit qu'un petit groupe ait réussi à le traverser pour atteindre ce pauvre village. Mon odorat n'a rien flairé, je veux dire pas la moindre puanteur à cause du filtre du système respiratoire, mais je suppose que dans le petit bois de pins il devait y avoir un charnier.

— Maintenant on va essayer de rejoindre Magellan au sud, dit Quelze. C'est notre seule chance d'en finir avec ce voyage maritime. Même si les deux Patagonie n'entretiennent pas des relations très chaleureuses, ils ne vont quand même pas nous repousser ?

À petite vitesse, le H 320 prit la direction du Sud et vers la fin de la journée avait parcouru la moitié de la distance. Le lendemain, en principe, ils apercevraient la ville de Magellan.

Liensun prit le dernier quart et après avoir vérifié, relevé leur position, s'installa dans le fauteuil du pilote. Au matin, il entendit le bruit d'un moteur, crut au début que l'un de ses compagnons avait mis en route le WC à broyeur. Comme celui-ci n'en finissait pas de tourner, il se redressa et aperçut la vedette qui se dirigeait vers eux à petite allure. Une vedette provenant de la flotte des Harponneurs, du temps où ils avaient envahi la Patagonie et régnaient à Magellan. Un bâtiment trapu, certainement peu rapide, trop arrondi de formes.

Les moteurs de l'embarcation furent coupés à bonne distance et une sirène déchira l'air humide du petit matin. Les trois autres se levèrent d'un bond et se précipitèrent aux hublots.

Peu après une voix autoritaire tonna :

— Vous vous trouvez dans les eaux territoriales de la Patagonie orientale. Nulle embarcation, y compris votre hydravion, ne peut y être tolérée. Nous vous demandons de vous éloigner.

— Bon sang ! hurlait Ravelli. On ne peut pas lui répondre de la même façon. Il faut essayer d'établir un contact radio.

Il s'engouffra dans l'habitable, manipula les fréquences. Pendant ce temps la même voix déplaisante répétait son message :

— Nous vous demandons de quitter nos eaux territoriales. Nous vous accordons un quart d'heure pour le faire. Vous n'êtes pas autorisés à accoster sur la côte voisine, ni à tenter de rejoindre Magellan. Nous sommes sous le régime d'état de siège et, si vous n'obtempérez pas, nous devons vous tirer dessus au risque de vous couler.

Coiffé de son casque radio, Ravelli continuait de vitupérer tandis que Quelze grimpa sur le dos de l'appareil, agitant dérisoirement un linge blanc. Du coup l'inconnu de la vedette répondit qu'il n'était pas question de parlementer et que ses injonctions devaient être suivies à la lettre.

— Je les ai, hurlait Ravelli, j'ai leur radio. Le gars est même tout surpris que j'aie réussi à dénicher leur fréquence. Il en a bégayé qu'il allait faire venir le patron de la vedette. À tout hasard, je branche les haut-parleurs internes.

— Si on gonflait le pneumatique pour nous rendre à leur bord ? proposa Herman, resté à la porte du poste de pilotage.

Mais la même voix autoritaire sortit des haut-parleurs.

— Vous ne voulez pas comprendre ce que je vous dis, aussi je répète pour la dernière fois. La côte vous est interdite tout comme la capitale Magellan. Vous devez prendre le large.

— Nous voulons emprunter le détroit, hurla Ravelli. Il est en partie à l'occident.

— Vous n'êtes pas autorisé à l'emprunter. Vous devrez, si vous voulez rejoindre la Patagonie occidentale, contourner le cap Horn. Nous avons trop discuté avec vous, maintenant nous sommes prêts à envoyer nos missiles.

— Espèce d'ordure, râla Ravelli.

Mais Quelze vint le bâillonner de sa main. Liensun, fataliste, essayait de lancer le turbopropulseur qui, comme toujours, faisait des difficultés pour démarrer.

— On peut les couler nous aussi, cria Ravelli quand Quelze libéra sa bouche. Nous avons de quoi riposter à bord.

— Ils nous détruiront avant, répondit Liensun.

Mais sa voix fut couverte par l'éclatement du moteur. Le vacarme fut tel qu'ils ne s'entendirent plus. Liensun se cramponna aux commandes. Pas

question de dériver vers cette vedette dont le commandant, vu son caractère intransigeant, pourrait interpréter la fausse manœuvre comme une tentative d'éperonnage.

Il réussit à faire pivoter l'appareil sur son ancre avant de remonter celle-ci grâce au treuil électrique. Le H 320 accepta de se diriger vers le Sud-Est. Cap au 150 environ.

Ravelli, fou de rage, grimpa par le trou d'homme du cockpit et se dressa pour faire des bras d'honneur à la vedette patagone. Plus calme, Quelze s'installa dans le fauteuil du copilote, coiffa le casque intercom pour discuter avec Liensun.

— Peut-on passer le Horn, crois-tu ? fut sa première question.

— Avec un hydravion comme bateau, un seul moteur qui nous fait abattre si on ne se cramponne pas aux gouvernes ? Impossible. Ne reste que les Falkland, les Malouines si tu préfères. Moins éloignées, mais tout de même à quatre cents kilomètres.

CHAPITRE 39

— C'est un piège, dit tout de suite Grathe. Ils sont en train de nous raconter des histoires. Nous n'avons jamais entendu parler de ce Fortalès qui dirige cette mission d'inspection du Chenal Noir.

C'était l'opinion assez générale, celle de Joxy, de Jael et des membres de l'équipage. Le bosco, lui, penchait pour accepter la négociation, comme Fleur et Pietr Rupthon. Kurty resta silencieux. Ils n'avaient pas trouvé le moyen d'éteindre les puissants projecteurs des draisines militaires qui les clouaient de leurs faisceaux au centre de ce traquenard. Leur moindre mouvement était surpris. Parkos, le navigateur du baleinier, avait réussi à atteindre le poste de pilotage de la motrice, mais cet exploit serait difficile à renouveler, comme serait difficile à exécuter le plan qu'il proposait. Deux aiguillages à établir pour retrouver le réseau ascendant, aller à la rencontre du TUR de la mission. Or ce TUR était à proximité, caché par les draisines mais surtout dérobé par l'éblouissement des projecteurs. Impossible de voir au-delà de cette sphère de lumière ardente.

— J'accepte la négociation à condition que ce Grand Maître Aiguilleur Fortalès nous rejoigne ici. Moi, je ne me risquerai pas à aller vers le TUR.

— Il va refuser.

— S'il accepte, ricana Parkos, on pourra le garder en otage.

— Nous sommes des gens d'honneur, le rabroua Kurty.

— Peut-être, mais eux non ! Ils ne pouvaient pas nous retenir en otages puisque nous avions un contrat accepté par eux.

Auxello le radio envoya donc son message dans ce sens et l'attente commença.

— Les conditions de ce Fortalès seront telles que nous ne pourrons que les rejeter, prédisait Grathe, pessimiste. Ils ne vont pas nous laisser filer comme ça. Nous avons tué plusieurs Aiguilleurs, endommagé leurs bâtiments de guerre. C'est un crime à leurs yeux. Ils sont foutus de demander votre inculpation, commandant, en échange de la libération du baleinier.

— J'y ai déjà songé, répondit Kurty, et je suis prêt à accepter cette condition.

— Ce serait de la folie.

Auxello imprima la réponse, la cacheta et l'apporta à Kurty. Celui-ci l'ouvrit, lut.

— Répondez que je suis d'accord sur l'heure.

Il mit la dépêche dans sa poche de vareuse.

— Fortalès arrivera dans deux heures, seul. Vous, Grathe, et aussi deux gabiers, l'accueillerez pour le conduire dans ma cabine. Je ne veux pas le recevoir sur cette passerelle, car tout le monde peut nous voir. Ce seront des tractations secrètes dont je vous confierai le contenu plus tard. Je suis maître à bord et vous devez vous incliner devant mes décisions.

Il les laissa pour rejoindre sa cabine et Grathe éprouva un sentiment d'abandon, certain que Kurty était prêt à se sacrifier pour eux tous. Il était sûr que dans son message, Fortalès avait déjà précisé la condition *sine qua non* de son acceptation. Mais Fleur, dans le poste de pilotage de la motrice, riposta, disant que c'était une hypothèse stupide.

— Dans ce cas, Fortalès ne viendrait pas seul à notre bord, mais accompagné.

Ce fut la longue attente. Grathe alla changer de tenue après avoir désigné les deux gabiers les plus représentatifs. Il les choisit athlétiques, plutôt rébarbatifs de visage, mais exigea qu'ils revêtent une tenue parfaite.

Ils se retrouvèrent tous les trois sur la passerelle, ne sachant comment le patron de la mission d'inspection se présenterait, ni d'où il sortirait. Un peu avant l'heure, une des draisines s'éloigna en marche arrière et peu après une autre du service Traction, banale, prit sa place. Un homme d'une cinquantaine d'années, revêtu de la combinaison noir et argent des Aiguilleurs, en sortit et commença de marcher vers la plateforme tournante.

— Allons-y, dit Grathe. Droit à la coupée, puis on descendra sur le ballast.

Lorsqu'il aperçut le trio, Fortalès s'immobilisa et attendit. Grathe se présenta et Fortalès fit de même.

— Je vous remercie de venir au-devant de moi, je n'ai jamais embarqué à bord d'un bateau, même après vingt ans de réchauffement, et je suis impatient de découvrir enfin comment ça se passe à bord de l'un d'eux.

D'abord figé dans une glaciale prévention, Grathe n'en revenait pas et les deux gabiers n'avaient plus envie de jouer les matamores. Ce bonhomme, souriant derrière le Plexiglas de son intégral, paraissait tout à fait conciliant. Il

s'approcha de l'escalier de coupée, se hissa à bord avec entrain. Et une fois sur le pont il se tourna de tous côtés pour découvrir ce monde qu'il ne connaissait pas. Il leva les yeux vers la passerelle en demandant si le commandant Kurty les attendait là, mais Grathe lui précisa que c'était dans sa cabine.

— Pour plus de discrétion, précisa-t-il.

— C'est parfait.

Dans l'escalier accédant à la coursive il effleura la cloison en bois de son gant incorporé, dit qu'il regrettait de ne pouvoir se débarrasser de sa combinaison pour mieux apprécier le contact.

— C'est tout simplement merveilleux, dit-il, exactement comme dans les très anciens romans d'aventures maritimes. J'ai toujours adoré les histoires de pirates. Et aussi *Moby Dick*.

D'un seul coup, Grathe regrettait le formalisme de cet accueil, le fait que Kurty reste enfermé dans sa cabine sans venir au-devant de son invité. Car il s'agissait bien d'un invité et non d'un adversaire apportant un ultimatum.

Et miracle, comme s'il l'avait pressenti, le commandant Kurty ouvrit la porte de sa cabine avant que Grathe n'ait frappé, et apparut en tenue de commandant au repos. Un gros chandail à col roulé, sans casquette, sans garde-à-vous rigide.

— Ah, commandant Kurty, quand nous aurons fini notre bavardage, pourrez-vous me faire visiter en détail cette merveille de voilier ? J'attends ce moment depuis vingt ans, depuis que les bateaux ont recommencé à naviguer sur les océans enfin libérés.

Il n'y eut que Kurty pour trouver très naturels ces propos dans la bouche d'un Aiguilleur. Fortalès était certainement le seul de sa Caste à ne pas regretter le temps de la banquise unique sur tous les océans du monde.

— Tout le plaisir sera pour moi, répondit Kurty.

CHAPITRE 40

Le dirigeable *Saint-Jean-de-la-Croix* emplît le ciel des Kerguelen par une journée pluvieuse qui risquait de devenir neigeuse avant le soir. Lien Rag ne put réunir l'Assemblée pour savoir si l'on devait ou non accorder l'autorisation d'atterrir, et prit sur lui de répondre par l'affirmative. Le dirigeable eut besoin de plusieurs ancres pour se stabiliser. Des volontaires, dont bon nombre de Néos, se précipitèrent pour s'accrocher aux filins qui pendaient depuis la grande nacelle et les tirèrent vers le seul treuil apporté d'urgence depuis le port. Les ballonnets se dégonflèrent les uns après les autres, et l'énorme masse commença de descendre mollement vers le sol.

Ce fut M^{gr} Joseph de l'Enfant Roi qui toucha terre dans une des cabines transparentes. Lien Rag le connaissait, c'était lui que le pape lui avait déjà envoyé pour qu'il accepte de se rendre à bord de son dirigeavion dans le Chenal Noir, le souverain pontife étant inquiet pour sa délégation embarquée sur la *Chimère*. De jeunes révolutionnaires s'étaient emparés du bateau à l'époque.

Le cardinal commença par bénir les lieux, et fut applaudi par ces quelques dizaines de Néos qui, à la vue de la croix noire sur le fond blanc de l'appareil, étaient accourus, pensant que le pape lui-même leur faisait l'honneur de débarquer chez eux.

— Je suis heureux de vous revoir, mon fils, dit le prélat, de cette voix onctueuse qui, au début, révoltait Lien Rag.

Mais en définitive il avait apprécié cet homme en tant que négociateur.

— Je suis en route pour la Nouvelle-Amsterdam, mais des bruits fâcheux circulent aussi bien sur la Patagonie que sur l'Antarctique, et le Saint-Père souhaite être informé de leur authenticité.

Surpris par le glisseur, il accepta de monter dans le fourgon pour se rendre au siège du gouvernement et de l'Assemblée. Celle-ci avait finalement pu se réunir aux deux tiers, et le président souhaitant rencontrer le prélat assista donc à la conversation. Lien Rag fit le tableau de la situation en Patagonie dont il connaissait parfaitement les drames.

— C'est épouvantable, dit Monseigneur, catastrophé. Est-ce une décision de la Corporation des Aiguilleurs ou un exemple d'ambition personnelle ?

— Sans trop m'avancer, je pense que cette deuxième hypothèse est la bonne. Ce Lascasas voulait, à partir de la Patagonie, se tailler un empire en Antarctique. Peu lui importait que la première soit ravagée par la radioactivité. Seules les troupes non contaminées auraient débarqué de l'autre côté du détroit de Drake.

— On dit aussi que cet Opérasque essaie de s'implanter en Antarctique. Les deux hommes voulaient-ils se rejoindre, unir leurs forces, ou se seraient-ils affrontés ?

— Je l'ignore, mais je sais qu'Opérasque a battu en retraite. Les Roux auraient réussi à l'impressionner avec leur magie.

Il souhaitait agacer son visiteur avec ce mot de magie, mais l'autre resta imperturbable.

— Opérasque eut le tort de pénétrer dans une zone décrétée taboue par les Hommes du Froid et, ce faisant, il déclencha des réactions étranges, surnaturelles pour ainsi dire.

Le prélat le regarda avec un fin sourire sur ses lèvres minces.

— Les puissances du mal sont partout et dans les endroits les plus inattendus.

— N'est-ce pas Opérasque qui représente les forces du mal ?

Soudain mal à l'aise devant cet échange vaguement métaphysique, le président de l'Assemblée crut bon d'intervenir en jouant le médiateur.

— Opérasque a tout de même trahi l'esprit d'Alone, l'île du Nouveau Vatican. N'avait-il pas signé en même temps que le pape et les Bonzes un accord sur le Permafrost ? Le projet ainsi baptisé fait référence à cette couche du sous-sol des pays froids qui reste gelée en permanence, et peut servir de base à une nouvelle glaciation. Aux Kerguelen elle se trouve à moins d'un mètre de profondeur, mais qu'en est-il dans la bande intertropicale qu'occupe la Ceinture de Feu ? Ce projet souhaitait que l'ardeur du Soleil soit filtrée par les poussières lunaires, mais en un voile plus léger. Que ces endroits de part et d'autre de l'équateur puissent redevenir vivables, le Permafrost aidant la reconstitution des glaces.

— Nous regrettons l'abandon du projet, fit prudemment le cardinal.

Il n'alla pas plus loin dans la condamnation d'Opérasque qui bénéficiait de l'indulgence papale, en raison de l'avenir qui lui était promis. S'il devenait Maître Suprême des Aiguilleurs, il détiendrait un immense pouvoir qui lui permettrait le rétablissement des conditions anciennes du climat et la

reconquête de la planète.

Lien Rag sortit le gros dossier contenant surtout des photographies sur les ravages de la radioactivité dans le Nord des deux Patagonie.

— L'extrême Sud paraît pour l'instant sauvegardé, disons à partir du rio Coyle. Certains pensent qu'on peut remonter plus haut vers le rio Santa Cruz, mais les observateurs estiment que l'endroit est douteux.

Joseph de l'Enfant Roi examinait les clichés, parcourait les témoignages.

— Nous avons aussi des films, précisa Lien Rag.

— Disposez-vous d'un double de ce dossier ? Je voudrais que le Saint-Père en prenne connaissance.

— Nous en avons même plusieurs, ainsi que des copies des vidéos. N'iriez-vous pas en Patagonie où une forte population néo serait heureuse de vous accueillir et de recevoir vos consolations, dans l'état d'extrême misère physique et morale où les gens se trouvent ? insinua Lien Rag en le fixant dans les yeux.

— La présidente Yeuse n'a jamais manifesté le désir de relations avec Alone, quant au président Exécoulas de la Patagonie orientale, c'est un marxiste que nous ne pouvons envisager de rencontrer.

— Ce n'est pas un marxiste déclaré, il était professeur de philosophie et il étudiait cette idéologie comme bien d'autres.

— Il prône une économie collectiviste.

— Nous en sommes tous plus ou moins réduits à le faire, dit Lien Rag. Les initiatives privées, peu après le réchauffement, étaient toutes scandaleuses, proches du grand banditisme. C'était la loi du plus fort, c'étaient le vol, le détournement, la chasse aux phoques à outrance. Il fallait la morale d'une collectivité pour mettre fin à ces débordements. Depuis, les créations d'entreprises s'effectuent dans une certaine légalité. Que se passe-t-il d'autre dans l'île d'Amsterdam où les religieux de l'ancienne Compagnie de la Sainte-Croix ont le monopole de la chasse aux manchots, et disposent d'une unité de traitement du lard entièrement tenue par ses moines ?

— Le père Ludwig vous a proposé l'îlot Saint-Paul pour y implanter une colonie, si je suis bien renseigné, répliqua le cardinal toujours aussi calme.

— C'est mon cousin Lienty Ragus qui est en train d'étudier et de mettre sur pied ce projet. Ce ne sera pas une entreprise publique, mais une société par actions. Ni les élus, ni moi-même n'interviendrons, dans l'établissement de ce

comptoir qui fournira de l'huile.

— Les prêtres de ce diocèse...

— Il n'y a pas de diocèse, dit Lien Rag sèchement.

— Depuis quelques années nous avons nommé un évêque *in partibus*, M^{gr} Harold, et nous sommes prêts à entamer des négociations sur son installation ici, à Cooktown. Mais en attendant les prêtres de cet archipel voudraient me voir célébrer une messe demain. Y voyez-vous un empêchement ?

Bien avant que Lien Rag eût répondu, Quinçon, le président de l'Assemblée, se précipita pour accorder sa propre autorisation. Du coup, Lien Rag répondit qu'il fallait l'accord des élus. Ce qui déplut à Quinçon qui se doutait que les élus ne seraient qu'une minorité à voter pour cette proposition.

— Mais, ajouta Lien Rag, je dispose d'une certaine liberté sur le sujet, en ce sens que notre constitution est muette sur l'administration des cultes. La seule allusion à la religion est l'interdiction du prosélytisme.

— Le fondement de notre foi est l'évangélisation, protesta le cardinal, qui abandonna enfin son air benoît pour afficher sa détermination.

— Cet article contre le prosélytisme est également un fondement de notre Constitution, répliqua Lien Rag, mais je ne vois aucun inconvénient à ce que vous célébriez une ou deux messes.

— Je vous en remercie, mais je voudrais avant mon départ pour l'île de la Nouvelle-Amsterdam que nous ayons quelques échanges de vues sur une éventuelle installation de M^{gr} Harold à Cooktown.

— Dans ce cas, il faudra nous rencontrer avant après-demain, car je dois m'envoler pour la mer de Weddell. Vous devriez m'y accompagner car je veux essayer de convaincre les Roux de se montrer moins intransigeants. Voyez-vous, la zone taboue à laquelle j'ai fait allusion contient un secret qui risque de mettre à feu et à sang le continent antarctique. Si vous nous accompagnez en tant que médiateur, je vous en révélerai davantage.

— Malheureusement, je ne peux me dérouter de ma mission actuelle.

Et surtout pas se mêler de cette histoire avec les Roux que le Vatican tenait toujours en suspicion. Tantôt ils étaient déclarés sans âme et du règne animal, voire issus de la robotique, tantôt du bout des lèvres on leur reconnaissait un statut humain.

— Eh bien, nous discuterons ce soir sur l'éventualité d'un siège épiscopal,

dit Lien Rag, qui se promettait d'exiger en échange la propriété de l'îlot Saint-Paul sans avoir à payer une location.

Le père Ludwig de la Compagnie de la Sainte-Croix demandait, pour prix de la cession, le transport par le baleinier *Dragon* de toute la production d'huile de manchot de l'île de la Nouvelle-Amsterdam.

Lorsqu'il se retrouva seul avec Quinçon, celui-ci lui reprocha son insolence avec l'envoyé du pape, et Lien Rag se souvint que la femme du président était une Néo, catéchèse de plus.

— Nous avons une constitution à respecter. Un évêque ici, à Cooktown, et c'est le prosélytisme le plus exagéré qui essaiera de convertir des centaines de nos concitoyens. Je ne veux pas que les Kerguelen deviennent un Etat théocratique. N'oubliez pas que nous avons un grand nombre d'athées, de musulmans et de bouddhistes. Il n'y a aucune raison pour que le maître d'Alone se mêle de nos affaires. De toute façon, il y aura un vote aux trois quarts pour accepter ce diocèse. Et je ne vous cache pas que je ne resterai pas neutre dans ce genre de combat.

Plus tard, il confia à son cousin Lienty ce qu'il exigerait pour que l'évêque *in partibus* Harold puisse s'installer dans la capitale, et celui-ci approuva ce genre de marché. Le détournement du baleinier de Farnelle et Danglov pour acheminer l'huile des Néos ne se ferait donc pas, à son grand soulagement.

CHAPITRE 41

Dans le temps, Ann Suba avait lu un très ancien texte tournant en dérision certaines réunions entre amis dans les années 1980. On s’y ennuyait à mourir, car le maître de maison présentait à ses invités, sur un écran, soit les diapositives, soit les vidéos relatant les petits faits sans intérêt de sa famille en vacances. Ce genre de rencontres était craint de tous et elles finirent par disparaître tant on s’y embêtait. Lorsque Charlster, venu dans sa cabine avec Louria et Hyponias, déballa tout un matériel, elle s’attendait à une dissertation personnelle sur DAI et sur Shade. Elle en savait presque autant que les trois autres, ayant puisé sans vergogne dans les recherches informatisées de Louria Finister qui restait silencieuse et visiblement hostile.

Donc, elle s’apprêtait à s’ennuyer lorsque sur l’écran de son portable Charlster fit apparaître d’étranges paraboles lumineuses. D’autant plus lumineuses qu’elles avaient pour toile de fond le ciel chargé en nuages épais. Elle se pencha, soudain intriguée.

— Que me montrez-vous là ? On dirait des traînées ionisées d’un bolide spatial ou d’une météorite ?

— Attendez la suite, grogna Charlster.

La suite n’était plus une représentation réelle mais une vue virtuelle du phénomène, et Ann Suba comprit que ces paraboles avaient toutes pour objectif un point situé dans l’hémisphère Sud, et même dans l’extrême Sud, certainement à proximité de l’Antarctique. Lorsqu’elle avança cette hypothèse, Louria intervint sèchement :

— Il s’agit d’une île du Pacifique Sud. Peut-être les Kerguelen.

— Stupide ! fit la physicienne. J’y ai séjourné des années et je connais chaque île, chaque îlot, chaque rocher. Il n’y a pas trace de météorite.

— Il ne s’agit pas d’un corps spatial naturel, si j’ose dire, commenta Charlster, mais d’un engin. Nous n’avons aucun doute là-dessus. Mais le lieu d’atterrissage est bien situé dans les environs des Kerguelen.

— Je reste sceptique, se renfroga Ann Suba.

— Nous savons qu’une capsule s’est un jour détachée de ces navettes... Oui, il s’agit de navette entre Shade et la Terre, dont une capsule s’est

détachée et s'est posée dans les environs de Salt Lake Station, exactement vers Baker Station. Louria et Hyponias ont fait des recherches sur cet étrange phénomène. Résultat, Hyponias a failli en mourir et Louria fut soupçonnée de terrorisme.

— Mais qu'y avait-il dans cette capsule ?

— C'était un véhicule transportant un être aux grands pieds et ayant de grands besoins en oxygène et en électricité. Nous n'avons pas retrouvé l'engin, dit Louria, mais les traces de cette créature. Désolée d'utiliser ce mot, mais je ne pense pas qu'il s'agisse d'un être humain selon nos critères.

— Ces recherches ont dû être abandonnées pour ne pas devenir la bête noire de la Caste. Vous savez le reste, comment j'ai saboté DAI pour faire libérer Louria. Nous avons repris nos recherches habituelles, mais depuis quelque temps nous ne relevons plus de passages des navettes. Comme si les échanges avec Shade avaient cessé.

— Pourquoi ne viendraient-elles pas d'Altai, ce fragment de Lune miraculeusement épargné par l'explosion de ce satellite ?

— Parce que, comme vous l'avez vous-même découvert, Shade est certainement un Bulb habité.

— Si vraiment les navettes se posaient du côté des Kerguelen, mes amis, Lien Rag qui passa des années dans l'espace à l'intérieur du premier Bulb en aurait eu vent. Mais il y a plus d'un an que j'ai quitté l'archipel, et il est possible que Lien Rag ait découvert la proximité de ces étranges allées et venues.

Charlster restait silencieux, regardait ses jeunes amis avec perplexité, et ce fut Louria qui prit la parole :

— Vous savez que je ne suis pas d'accord pour que vous fassiez allusion à cette autre chose. Nous n'avons aucune raison pour faire part de nos travaux à une personne qui nous a considérés comme ses ennemis, tout ça pour permettre à ces marins massacreurs de baleines de rejoindre l'océan Pacifique Sud.

— Vous avez vous-même été à l'origine d'un chantage, dit Ann Suba tranquillement. L'amitié est un sentiment très important pour moi. Il y avait à bord l'épouse de Lien Rag, sa fille et des gens que j'aime. Je suis pleine d'admiration pour Lien Rag, actuel président des Kerguelen. Il fut un glaciologue émérite qui entreprit des travaux pharaoniques. Ce n'est pas un physicien dans le sens où vous l'entendez, avec une certaine suffisance, mais il serait capable de vous en remontrer sur les phénomènes spatiaux, la

mécanique des systèmes, ayant passé des années dans le premier Bulb.

Cette attaque fit rougir Louria de mécontentement, d'autant plus qu'elle crut discerner sur le visage de Claudion Hyponias une certaine ironie. Le garçon la connaissait très bien, savait qu'elle ne manquait pas de prétention, du moins de certitudes et même s'il l'aimait il restait assez lucide à son égard.

— Bien ! Chacune a lancé son venin mais c'est à moi de décider et je veux que notre amie Ann soit mise au courant.

Cela dit, Charlster se mit à cliquer à toute vitesse sur son portable, expliquant en même temps que, pour une plus grande sécurité sur les recherches en cours, il les avait isolées sur un site seulement connu de lui et de ses amis.

— Pour l'instant, je ne vous dirai pas lequel. Ce que vous allez découvrir n'est pas, pour une raison évidente, dans les archives centrales et n'y sera peut-être jamais. Je ne pense pas que vous trahiriez ma confiance mais vous ne pourriez jamais prouver ce qui va suivre.

Peu après apparut une carte virtuelle d'une partie de la Terre entre les deux tropiques et même légèrement au-delà, entre les méridiens 140 Est et 140 Ouest. Alors que cette carte apparaissait bien anodine aux yeux d'Ann Suba, le professeur vit apparaître une tache qui remontait vers le tropique du Capricorne, une île qui ne figurait pas sur l'image précédente.

— C'est l'ancienne Nouvelle-Calédonie aujourd'hui ravagée par la Ceinture de Feu ? dit Arm, intriguée.

— La Nouvelle-Calédonie est légèrement sur la gauche, murmura Charlster troublé, comme si chaque fois qu'il montrait cette carte il était submergé par une émotion très forte.

Et sous les yeux ébahis d'Ann, un serpent grisâtre naquit de cette tache, s'étira entre les deux tropiques, traversant l'équateur mais débordant ensuite dans chaque hémisphère au-delà des parallèles 23° 27 Sud et 23° 27 Nord.

— De quoi s'agit-il, d'une nouvelle mer des Sargasses qui se serait développée sous l'action de la forte chaleur ?

— Il s'agit de mon premier essai pour voiler en partie le Soleil sur cette tranche étroite. Elle est très longue, d'une largeur vraiment ridicule que j'essaie d'augmenter selon des manœuvres difficiles, aussi délicates que des opérations chirurgicales en quelque sorte. Je me méfie trop de ma précipitation habituelle qui me fit créer, jadis, ce maudit Chenal Noir. Là, je travaille point par point, petits amas de poussières et de cendres par petits tas des mêmes ingrédients. Le plus difficile est de les fixer en position

géostationnaire, mais je finirai par trouver une solution satisfaisante.

Ann Suba se leva pour plonger véritablement vers l'écran et vérifier qu'il ne s'agissait pas d'une supercherie.

— Comment avez-vous obtenu cette image ?

— En utilisant DAI qui n'est pas si loin. Il m'a servi de réflecteur. Voyez-vous, la longue traînée ombreuse débute sur la droite et en dessous de la Nouvelle-Calédonie, juste au-dessus de l'île de Norfolk, et s'étire jusqu'au 28^e parallèle Nord environ. C'est assez fluctuant à cause des remous que je n'arrive pas à maîtriser. Sur place les résultats doivent tout de même être intéressants. Je pense que l'incandescence de la lumière y est réduite suffisamment pour ne plus agresser la rétine, et que la température oscille dans les alentours des quarante degrés. Ce qui est encore considérable, mais loin des cent degrés enregistrés à l'équateur partout ailleurs.

— Voulez-vous dire que sur une bande longue de sept à huit mille kilomètres, large d'une dizaine, il serait possible de vivre ? Dommage que ce soit en plein océan Pacifique, avec vraiment si peu de terre.

— Désolé, mais j'ai choisi une zone où le magnétisme s'était appauvri sans que je m'explique pourquoi. Il y a là une faille de la magnétosphère où les poussières et les cendres s'affolent moins.

Ann Suba ne pouvait détacher son regard de cet écran où ce serpent d'ombre se tortillait entre les deux tropiques, paré d'une jolie couleur argentée. Rien à voir avec la noirceur du Chenal.

— J'ai combiné plusieurs techniques, puissamment aidé par Louria et Claudion. Nous sommes là-dessus depuis des mois. Nous avons failli abandonner très souvent car ça ne tenait pas et, en ce moment même, la rupture est toujours à craindre. Nous avons acheté à crédit, en réalité nous sommes ruinés, chez les Mac Marlow, un matériel considérable que nous entreposons dans nos cabines ou compartiments, si bien que nous ne pouvons plus inviter quiconque. Cristella Marlone a essayé par deux fois de me rendre visite, mais j'ai fait celui qui n'était pas chez lui. Nos combinés sont toujours en train de fonctionner et ce que nous redoutons le plus c'est le prochain relevé des compteurs électriques. Il va nous falloir trouver une autre source d'approvisionnement.

Il parut reprendre son souffle avant de poursuivre.

— Nous regrettons que le baleinier approche de sa mise à l'eau. Lui seul aurait pu faire le détour pour constater que cette ombre, qui ressemble à un boa, existe vraiment dans ce secteur.

CHAPITRE 42

Malgré l'accord signé entre Fortalès et Kurty, les draisines blindées restèrent présentes tout au long de la manœuvre de mise à l'eau qui dura pratiquement toute une journée. À plusieurs reprises, les projecteurs installés par le personnel de la Traction s'éteignirent sans que les cheminots en donnent l'explication, mais les gens de la *Salamandre* se doutaient que les policiers y étaient pour quelque chose car en même temps ils coupaient les puissants phares des blindés. Mais le treuillage continuait de s'effectuer dans d'assez bonnes conditions. On avait profité de la formation en surface de la banquise, pour approcher de l'eau le berceau soutenant le baleinier. Cette glace encore fraîche résista assez bien, même si les rails provisoires s'y enfoncèrent de plusieurs centimètres. Le chef des cheminots expliqua à Kurty qu'il espérait que la banquise allait s'infléchir peu à peu. Il avait fait le sacrifice du berceau, mais ce dernier était quand même relié à un puissant treuil par des câbles solides. Une fois le baleinier à l'eau on essaierait de retirer le support englouti. Si ça présentait trop de danger, on le laisserait carrément couler. Fortalès avait donné des ordres dans ce sens, après avoir obtenu un accord de Kawy qui descendait vers le Sud avec un autre train ultra-rapide, pour prendre ses fonctions de coordinateur de la logistique.

Kurty avait exigé que tout le monde débarque sur la banquise, et ne restaient à bord que lui-même, Grathe, le chef mécanicien Hériquel, le navigateur et le bosco.

— Je suis inquiet sur l'état de la coque, avait confié Kurty à son entourage : Je l'ai examinée, mais elle est recouverte d'une épaisse gangue de glace qui s'est formée au cours du voyage dans le Chenal. S'il y a des avaries nous ne les découvrirons qu'une fois dans l'eau. Le courant chaud qui en ce moment traverse le Chenal et empêche la formation de la banquise nous débarrassera vite de cette gangue, et mieux vaudra alors être prêts à lancer les pompes.

Hériquel avait soigneusement vérifié les diesels et ceux-ci tournaient sans ennui, durant ce lent treuillage.

Vers deux heures de l'après-midi, il y eut un craquement significatif, et toute la nouvelle banquise se fendit selon un zigzag de vingt centimètres sur toute la largeur du Chenal. La mise à l'eau risquait d'être plus brutale que prévu, mais l'étrave faisait face à cette eau noire où le courant provoquait de mini-tourbillons.

À quinze heures, le baleinier glissait vers l'océan selon un angle de trente degrés. Mais la masse de la banquise tenait bon. Le courant chaud n'avait pas réussi à faire fondre les assises qui plongeaient à des dizaines de mètres sous l'eau.

— C'est à la fois bon et mauvais. Il ne faudrait pas qu'elles raclent trop fortement la coque et provoquent des voies d'eau.

Depuis que la *Salamandre* penchait fortement de l'avant, Grathe était descendu dans les parties en dessous de la ligne de flottaison, et promenait le faisceau d'une forte lampe sur les contre-cloisons, puis une fois dans la cale sur la coque nue. Il communiquait par radio avec Kurty, lui faisant des rapports réguliers.

Tous les volontaires embarqués transmettaient ainsi leurs observations à Kurty qui les notait. Il pensait en même temps à Fortalès qui n'avait exigé qu'une chose en échange de la mise à l'eau du baleinier, que Kurty intervienne pour que Lien Rag accepte de le rencontrer dans un avenir plus ou moins proche. Cet homme voulait établir des relations régulières avec différentes communautés, et se promettait de rendre visite au pape. Il savait ce qui s'était déroulé en Patagonie et ne cachait pas son opposition, pensant que Lascasas était atteint de folie. Il ne dit rien d'Opérasque, mais Kurty devina qu'il ne le portait pas dans son cœur.

Depuis la banquise, on lui signala que le treuil avait relâché une bonne longueur de câble, et que la glace craquait de partout. Il s'en rendait compte avec l'inclinaison de la proue.

Vers dix-sept heures, il y eut une véritable explosion et le baleinier bascula d'un coup. Sa poupe se souleva presque à la verticale, mais très vite le bateau reprit son assiette, flotta sur l'eau tandis que l'équipage à terre et même les gars de la Traction hurlaient d'enthousiasme.

CHAPITRE 43

Ce fut en pleine nuit que Magon appela Yeuse pour lui annoncer que le général Benfield avait succombé à une hémorragie interne que nul n'avait pu stopper. Son cadavre avait été brûlé en même temps que ceux de soixante supplétifs. Les cendres soigneusement ratissées avaient été enfermées dans un container de béton rempli d'acide. Mais toute la troupe de Benfield était condamnée à mourir, et la tâche du colonel était de former un cordon sanitaire à grande distance de ces malheureux contaminés.

La nouvelle fut connue en ville vers midi, et des rassemblements spontanés amenèrent une grande foule devant l'immeuble du gouvernement. Yeuse l'avait fait édifier pour remplacer le train où elle travaillait, signifiant par là que l'ère de la Société ferroviaire était terminée.

Reiner lui conseilla de faire intervenir les forces de l'ordre mais elle refusa, pensant que le mouvement purement émotionnel se terminerait assez vite. Elle ordonna que des distributions de vivres soient rapidement organisées à la périphérie de la ville, et vers trois heures, lorsque ces centres ouvrirent, la manifestation s'effrita. Ne restèrent que quelques dizaines de jeunes gens qui tendaient le bras et arboraient des svastikas noires, et même un drapeau à croix gammée. Les habitués résidus d'une extrême droite informelle, représentant deux pour cent de la population. La police les dispersa alors.

— Nous donnons les derniers vivres, lui rappela Reiner. Le *Rewa* n'est pas de retour, ce qui devient inquiétant. Il doit débarquer des centaines de tonnes de viande de phoque.

Avant de rentrer aux Kerguelen, Lien Rag lui avait révélé que les Aiguilleurs de Lascasas avaient abandonné des stocks énormes de vivres dans la Cordillère, des vivres protégés de tout temps contre les radiations. Il estimait que deux à trois millions de tonnes attendaient ceux qui auraient l'audace de grimper jusqu'à ces tunnels où ces réserves avaient été entreposées. Reiner étudiait la question, recrutait des gens qui avaient l'habitude de la montagne, mais comment descendre ces vivres si précieux ? Quelqu'un proposait des mules que les habitants de Lorenzo, village à plus de trois mille mètres, élevaient par centaines. Pour atteindre cet endroit, il faudrait faire un immense détour, pour contourner les régions où la radioactivité faisait rage. Plus bas, on pouvait utiliser une petite ligne de train de montagne fonctionnant depuis toujours.

Et puis une autre nouvelle sujette à caution commença par une rumeur, avant qu'une dépêche envoyée de la frontière entre les deux Patagonie ne la reprenne sans la confirmer. La dépêche venait du petit port de San Felipe, sur le détroit de Magellan, et indiquait qu'un avion tombé à la mer et naviguant comme un bateau avait été menacé par la police maritime orientale. Elle lui aurait interdit l'accès du détroit, redoutant que son équipage ne soit contaminé par les rayons. Mais ce fut tout, et malgré les efforts de Reiner et de ses agents de renseignements installés à Magellan, il n'y eut pas d'autres informations.

— Pouvez-vous organiser une reconnaissance au large du détroit ? demanda Yeuse à Reiner. Jusqu'à une centaine de kilomètres des côtes, pas au-delà.

— Nous devons, violer l'espace aérien de la Patagonie orientale pour éviter un trop grand détour.

— Ils n'ont jamais installé de missiles dans la région, répondit-elle en haussant les épaules. Ensuite, je souhaiterais que vous alliez voir du côté de ce village de haute montagne, Lorenzo. Si c'est possible, atterrissez et envoyez une expédition vers ce réseau clandestin en partie détruit.

— Pourquoi ne pas utiliser le *Rewa* ? J'ai étudié la carte, il pourra se faufiler au Nord de l'île J. Stuen, atteindre le rio qui remonte vers le lac Cochigne que domine ce village de Lorenzo. Si vraiment il y a des vivres à récupérer, le phoquier peut en charger des centaines de tonnes. Le survol de ce village ne nous avancerait à rien, faute d'un terrain d'atterrissage. Plus haut, il y a le lac Buenos Aires, mais vous savez qu'il est contaminé.

Le survol de l'océan Atlantique à l'Est du détroit de Magellan ne permit pas de découvrir le mystérieux hydravion naviguant comme un bateau. Faute de carburant, le H 320 dut faire demi-tour et Yeuse fut avertie de l'échec de la mission.

Tout comme Lien Rag elle ne parvenait pas à croire à la disparition définitive de Liensun, admettant que la rumeur en provenance de San Felipe était sans fondement.

Le *Rewa* arriva enfin avec sa cargaison de viande d'éléphant de mer, et le lendemain le capitaine Junquil vint discuter avec elle de cette destination vers l'île J. Stuen.

— Six cents milles, du cabotage avec des centaines d'îles et des naufrageurs un peu partout. Nous ne pourrions pas atteindre ce lac Cochigne avec le *Rewa*, nous devons envoyer des baleinières avec des matelots solidement armés à bord. Ce sera une longue expédition, et pendant ce temps qui ravitaillera le pays en huile et en viande ?

Il apportait aussi des nouvelles de la colonie de la mer de Weddell. Le remplaçant du colonel Magon faisait part de rumeurs répandues par les chasseurs de phoques, selon lesquelles les Aiguilleurs, après avoir vainement tenté de pénétrer au cœur du continent, se rabattraient sur la banquise où s'était installée la colonie. Il demandait donc des renforts. Peut-être était-il temps que Magon retourne là-bas.

CHAPITRE 44

Depuis le hublot voisin de sa couchette, Opérasque découvrit que dans la nuit la profileuse-poseuse avait rejoint le camp de base, non loin de l'entrée du Chenal Noir et de sa banquise. Il soupira de soulagement à la pensée qu'il pourrait enfin rejoindre son confortable compartiment, après des semaines de vie difficile.

Il passa l'inspection des installations, se fit remettre des rapports, et rencontra l'amiral Kinnjone qui en faisait de même avec son escadre.

— Vous avez vu Fitzgarek ? lui demanda le vieux marin.

Opérasque s'attendit dès lors à l'annonce d'une catastrophe.

— Pas encore. Il doit inspecter les engins de chantier, je suppose.

— Vous saviez qu'il avait laissé des capteurs tous les cent kilomètres sur le réseau perdu ?

— Comment ça le réseau perdu ?

— Qu'est-ce d'autre que ce foutu réseau qui paraît avoir été tracé par une bande d'ivrognes, qui passe de la mer d'Amundsen à la terre de Marie Byrd, se dirige vers le pôle, bifurque vers la mer de Ross puis vers la terre de Wilkes, et s'arrête net ? C'est par là-bas que nous avons battu en retraite.

— Je récus ce mot, amiral. Nous avons sagement décidé de revenir à notre base de départ où nous sommes aujourd'hui.

— Ouais... Mais pour en revenir à Fitzgarek, il a essayé de consulter tous ses capteurs. Normalement il aurait dû, grâce aux relais, atteindre le dernier, à deux mille quatre cent trente-cinq kilomètres. Eh bien, rien du tout. Ils sont tous muets. Ne restent que les deux plus proches d'ici. C'est-à-dire que tout le réseau a été détruit au fur et à mesure que nous décampions.

— Nous n'avons pas décampé, nous nous sommes retirés faute de ravitaillement.

— Bien, voyageur Grand Maître. Du coup, Fitzgarek a voulu vérifier la continuité des rails et il en a été pour ses frais. Cette continuité s'arrête à vingt kilomètres d'ici.

Ce qui fit sursauter Opérasque.

— Vous plaisantez ?

— Jamais sur ces questions-là. Tout le réseau a été détruit. Je suis certain qu'ils étaient des milliers, des dizaines, des centaines de milliers, peut-être un million pour détruire nos rails en résine à coups de harpon en os de baleine. Chacun son mètre de rail et même s'ils ont mis des jours, des semaines, ils y sont parvenus. Deux mille quatre cent quinze kilomètres de travail, de résine foutus. Une perte énorme, des millions de dollars. Il nous faudra justifier cette perte devant le Conseil de Surveillance, et d'abord devant Fortalès qui nous arrivera dès que la banquise du Chenal Noir sera retapée, mais aussi devant Kawy le coordinateur de la logistique. Des millions de dollars.

Pris de vertige, Opérasque crut voir les gros engins de chantier commencer une ronde autour de lui. Il ferma les yeux, attendit quelques secondes pour les ouvrir.

— Je serai aussi mis en cause, poursuivait l'amiral, car j'aurais dû m'opposer à ce projet insensé qui ne correspondait à rien de précis. Il n'y a pas d'archives de la Guilde des Harponneurs dans nos banques de données. Depuis que nous sommes arrivés ici, cette nuit, je me suis relié au réseau et j'ai vainement cliqué dans toutes les infothèques à notre disposition. Pouvez-vous me dire, Grand Maître, d'où vous sortiez cette certitude qu'un immense dépôt de fuphoc nous attendait quelque part en bordure de l'océan Pacifique ?

— Je ne dois des comptes qu'au Conseil de Surveillance. Ni Fortalès, ni Kawy ne pourront m'obliger à subir un interrogatoire.

— C'est votre droit, mais sachez que j'ai envoyé un message à ce Fortalès qui dirige la mission d'inspection, en lui disant que pour ma part je ne quitterai pas cette base avec mon escadre tant qu'il ne nous aura pas rejoints. J'en ai fait autant avec Kawy le coordinateur. Le premier m'a répondu que c'était une question de trois ou quatre jours, le temps que la banquise se referme au point 14.110. Celle du 18.717 est comblée. Les liaisons radio sont excellentes. À propos, le baleinier du commandant Kurty a pu être mis à l'eau au point 14.110, et doit actuellement voguer vers les Kerguelen. Avec un gréement de fortune comme on peut le lire dans de vieux bouquins. Ça ne vous enchante pas ce mot, gréement de fortune ?

Rouge, presque violet, Opérasque s'étranglait d'indignation. Ils avaient osé. Du moins Fortalès avait aussi libéré ce sale rafiot ? En dépit de ses ordres ?

— Voici l'ingénieur en chef Fitzgarek, il va vous confirmer ce que je viens de vous annoncer sur la disparition du réseau perdu. Tiens, c'est amusant,

disparition du réseau perdu.

Opérasque lui tourna le dos et fonça vers son wagon, sans même adresser un signe au nouveau venu.

— Le Grand Maître paraît bien contrarié, dit Fitzgarek.

— C'est un euphémisme, mon vieux, car j'ai bien cru qu'il allait me faire une embolie. J'ai dû lui annoncer plusieurs nouvelles déplaisantes. Peut-être n'aurais-je pas dû le faire aussi brutalement, dit-il avec une naïveté pleine d'hypocrisie.

En même temps il cligna de l'œil.

— Je crois que nous allons séjourner quelque temps dans le coin. On ne peut pas dire que c'est folichon, mais c'est préférable à ces errances dernières dans une région encore plus sinistre.

CHAPITRE 45

Une tempête venue du Sud les déporta vers le Nord-Est, avant de s'apaiser au bout de deux jours. Lorsque Liensun fit le point, il découvrit avec un soulagement surpris qu'ils étaient au Nord des Falkland, à moins de cent kilomètres de la baie de Trinidad.

— Espérons que le moteur tiendra jusque là-bas, dit Quelze d'un ton pessimiste. Il a donné sa pleine puissance pour que nous ne dérivions pas plus. Sans lui nous serions à plus de mille kilomètres d'ici, avec ces vents proches des quatre cents kilomètres à l'heure.

Ils naviguèrent à toute petite vitesse, écoutant, le cœur serré, le grondement du turbo. De fréquents ratés suspendaient leur souffle durant une fraction de seconde, puis le rythme reprenait pour quelques minutes.

— Nous aurons deux moteurs à réviser dans des conditions précaires. Il nous faut un endroit vraiment à l'abri des vents, car nous allons démonter les moteurs, les déposer à terre. Nous construirons un abri autour d'eux pour éviter les poussières et autres désagréments. Pourquoi n'y a-t-il aucun renseignement sur cet archipel ? Que s'y est-il donc passé pour qu'il reste à l'écart d'une colonisation ?

— Du temps de la glaciation, plusieurs réseaux, ceux qu'on désignait par le chiffre des parallèles vaguement suivis par les rails, devaient éviter cet ensemble d'îles montagneuses et même le contourner. Possible que des chasseurs de phoques, de baleines ou de manchots, s'y soient installés alors, mais qu'étaient-ils devenus avec le réchauffement ? Le sol rocailleux ne s'était peut-être pas transformé en lac de boue comme ailleurs.

Rompant avec leur habitude, ils naviguèrent de nuit à la lumière de deux projecteurs, et formèrent deux équipes de deux pour surveiller la mer, redoutant les épaves que la dernière tempête avait dû répandre un peu partout. Ils avançaient à cinq, six kilomètres à l'heure, et pouvaient donc à tout moment éviter un obstacle.

Le matin, les montagnes des Falkland se dressèrent à quelques kilomètres d'eux.

— Vous appelez ça des montagnes ? Ce sont tout juste des collines.

Liensun ne s'était pas couché et, assis sur le toit du cockpit, il examinait la

côte rocheuse à la jumelle, dirigeait Herman qui pilotait. L'entrée de la baie de Trinidad leur apparut, protégée par l'îlot du même nom.

— Il peut y avoir des récifs, dit-il. Nous mettrons à l'ancre et deux d'entre nous iront vérifier la passe avec le pneumatique.

— Pas de signe de vie ? demanda Quelze qui venait de quitter sa couchette et apportait une grosse théière fumante.

— Des moutons à flanc de colline. Il y pousse une herbe verte très épaisse. Des moutons très laineux, m'a-t-il semblé.

— Au moins nous aurons de la viande fraîche.

L'hydravion fut ancré à moins d'un kilomètre de l'îlot Trinidad, et Liensun et Ravelli embarquèrent dans le canot gonflable. Ils payèrent en vérifiant les fonds. Ceux-ci étaient excellents pour l'appareil qui n'avait pas un important tirant d'eau, les flotteurs même avec leur dérive rétractable n'avaient besoin que d'un mètre.

— Est-ce que tu sens la même puanteur ? demanda Herman, alors qu'ils se dirigeaient vers le fond de la baie.

— Effectivement. Ça pue la charogne.

Liensun s'agenouilla pour examiner la plage avec ses jumelles, et tout de suite découvrit l'origine de cette odeur insupportable. Sans un mot il passa les jumelles à son compagnon qui se contenta de hocher la tête. Ils restèrent ainsi sans payer et ce fut Quelze qui les interpella dans la radio.

— Alors, c'est bon ?

— On va vérifier un truc, dit Liensun.

— Quel truc ?

Il coupa la communication et reprit sa pagaie, tout comme Herman.

— Des moutons, dit celui-ci, à deux cents mètres du rivage.

— Des bovins aussi, des carcasses à peine raclées et tous ces salopards de goélands pour s'en gaver.

Au début, Liensun avait cru que cette masse blanche et noire était animée par de la vie, mais ce n'étaient que des oiseaux de mer posés par centaines sur des carcasses de moutons et de bœufs. Curieusement, il n'y avait ni phoques, ni éléphants de mer, ni lions de mer.

— Il y a eu un carnage d'animaux d'élevage, semble-t-il, lança Liensun sur le petit émetteur, nous allons aux nouvelles. Possible que des animaux féroces soient en liberté sur cette île principale de la Gran Malvina.

— Allez-y armés, dit Quelze, pas d'imprudence.

Ils sautèrent à l'eau, tirèrent le pneumatique sur un sable très beau. Liensun laissa Herman de garde et se dirigea vers les carcasses. Celles-ci avaient été décharnées à moitié, et les oiseaux s'empiffraient des derniers lambeaux de chair. Sa venue ne dérangerait même pas leur festin et il aurait pu en attraper un pour lui tordre le cou, ce qu'il aurait fait volontiers. Ils étaient tous gluants de viande en pleine décomposition et, dès qu'ils agitaient leurs ailes, ventilaient une putréfaction immonde. Il compta dans les cinquante à soixante carcasses de moutons et une vingtaine de vaches. La laine des premiers formait des tas sanglants sur la plage, trop lourde de déchets carnés pour s'envoler au vent. Il vit les goélands en arracher des pelotes entières, secouer leur bec pour s'en dépêtrer.

Il dépassa le charnier, commença d'escalader une petite falaise mais finit par y renoncer. Il n'y avait pas d'autres signes d'une présence dangereuse. Il pensait à un zoo, celui d'un train de cirque que le réchauffement aurait surpris sur cet archipel. Les animaux, surtout les fauves, s'en étaient échappés, s'étaient certainement reproduits. Mais n'y avait-il que des tigres, des lions et autres fauves ? Certains cirques avaient réussi à faire se reproduire d'autres espèces inoffensives. Les prédateurs les avaient certainement dévorées en premier, avant de s'attaquer aux bêtes d'élevage. Ils avaient dû chasser en bandes dans les hautes terres, rabattre cette centaine d'animaux vers la mer. Le gibier n'avait pu leur échapper une fois en face de l'eau.

Il retourna auprès de son compagnon. Herman, visiblement nerveux, pointait son lance-micro-missiles dans tous les azimuts. Il parut soulagé de voir Liensun le rejoindre.

— Je n'aime pas du tout ce coin, dit-il, et je ne pense pas que nous puissions nous y installer pour y travailler paisiblement. Nous avons pour plus d'un mois de boulot et ne pourrions pas vivre dans l'inquiétude.

Liensun comprenait parfaitement ce sentiment. Ils allaient retourner vers l'hydravion et discuter sur ce qu'ils feraient. Vers l'Est, il y avait l'île de Soledad, avec une côte très découpée abritant de petites anses accueillantes.

CHAPITRE 46

Lienty et Lien Rag constatèrent que la colonie des Patagons occidentaux ne débordait pas d'activité. Ils aperçurent quelques soldats qui regardaient le dirigeavion flotter à quelque six cents mètres. Ces gens-là savaient que l'appareil n'était pas dangereux pour eux, puisqu'il avait permis d'écraser les Aiguilleurs en détruisant leur réseau clandestin de la Cordillère.

— Le *Rewa* doit se trouver à Punta Arenas, et le colonel Magon surveille le cordon sanitaire qui limite l'offensive des derniers Aiguilleurs contaminés.

— Il essaie aussi d'empêcher Benfield de pénétrer dans Punta Arenas où ses fidèles voudraient le désigner à la place de Yeuse.

Ils amerriront non loin du *Gdabel* et du *Dragon*. Ce dernier était en train de remplir ses soutes avec les containers que leur vendaient des chasseurs indépendants. La plupart vivaient sur des barcasses qui n'auraient pu affronter une longue traversée et devaient séjourner à proximité de la banquise. D'autres utilisaient des radeaux dont la flottabilité était assurée par de vieux bidons en fer ou en plastique. Il y avait dans cette mer de Weddell tout un monde de truands, de chasseurs, de pirates à la petite semaine. Les grosses unités, celle de Gdami ou de Farnelle, ne risquaient pas grand-chose, mais ces miséreux s'agressaient entre eux pour un jerricane d'huile de vingt litres.

Jdriège se trouvait encore auprès de Gdami et Zabel lorsque Lien Rag monta à bord avec son cousin. Le couple avait réussi à retenir son petit-fils qui refusait au début de rencontrer le père de son père, comme il le désignait.

Dès qu'il vit Lien Rag, il prit un air très satisfait, annonça qu'il avait vaincu les Hommes du Cauchemar et détruit les traits qu'ils déposaient sur le sol de l'Antarctique.

— Tu veux parler des rails du réseau ? Je croyais que ton séjour chez nous t'aurait appris quelques mots pour désigner ces choses-là.

Jdriège comprit qu'il n'impressionnait pas du tout cet homme, et il lui sembla même que c'était son propre père, Jdrien, qui parlait par la bouche de ce vieillard.

— De toute façon, lui dit encore Lien Rag, Opérasque ne renoncera pas, et quand il aura reçu les renforts nécessaires il recommencera et vous serez submergés. Mais auparavant vous allez devoir affronter tous ces misérables

qui peuplent la mer et la banquise autour de ce bateau. Je te préviens que tous ces gens-là n'auront aucune hésitation quand ils apprendront que des millions de tonnes de fuphoc les attendent là-bas, dans la Terre de Welkes, dans votre zone taboue. Ils se précipiteront avec leurs rafiots minables et vous envahiront. Et vous aurez fort à faire pour les empêcher de voler cette huile et de profaner ces lieux. Après eux, arriveront d'autres prédateurs mieux équipés, mieux armés et beaucoup plus dangereux.

— Nous les vaincrons tous. J'ai arrêté par ma pensée trois monstres des Hommes du Cauchemar.

— Jdriège, tu me fais peine. Ton père Jdrien a toujours respecté la culture et la langue des Roux, mais il ne s'amusait pas à trouver des formules stupides pour désigner certaines choses, alors qu'il avait appris la langue des Hommes du Chaud. Il n'aurait, par exemple, jamais dit les monstres des Hommes du Cauchemar. Il était beaucoup plus sérieux et plus conscient de son destin. Il aurait désigné ces machines de leurs noms. Tu crois qu'en agissant ainsi tu preserves quelque chose ? Ton peuple, ton pays ? Tu fuis la tentation de te rapprocher un peu de nous. Tout ça parce que ma fille Fleur, qui est aussi ta tante, t'a gentiment fait comprendre qu'elle ne serait pas ta compagne d'une nuit ?

Interdit, Jdriège secoua sa tignasse pour qu'elle recouvre en partie son visage et dissimule son désarroi.

— Tu crois parler au nom de ton père mais, moi, je parle au nom de mon fils Jdrien, et je suis certain qu'il te désapprouve en ce moment. Tu as pu arrêter les trois profileuses-poseuses, mais ensuite ce sont tes frères Roux qui ont eu l'idée de sortir les cadavres de la zone taboue pour en faire une double haie. Eux, ils n'ont pas utilisé la magie, car ils savent qu'il ne faut pas gaspiller ses dons. Ils ont agi selon leur sentiment pour démontrer aux Aiguilleurs leur erreur. Ils ne voulaient pas seulement les effrayer avec ces milliers de morts, ils cherchaient à leur rappeler de quoi avaient été capables les leurs, ceux du Peuple du Chaud. Et Opérasque qui les commande a compris la leçon, même s'il ne le reconnaîtra jamais. Ce qui s'est produit dans la zone taboue, c'est la Voix qui l'a ordonné, ce n'est pas toi. Il n'y a pas de chef chez les Roux et, toi, tu étais en train de vouloir t'imposer comme tel. Tu sais très bien que jamais ils n'accepteront d'être commandés par un seul des leurs. Mais si tu es là aujourd'hui, c'est pour écouter ce que j'ai à te dire, et pour le répercuter dans la tête de tes millions d'amis. Ce que tu n'as pas fait la dernière fois que je t'ai vu, et s'ils l'apprennent ils ne te feront plus confiance.

Gdami, qui tout d'abord s'était révolté contre l'apostrophe de Lien Rag, commençait d'entrevoir où il voulait en venir, comprenait ses motivations, se sentait même prêt à l'approuver. Il était vrai qu'imbu de ses succès Jdriège

devenait trop orgueilleux, trop solitaire, et que ces deux caractéristiques ne pouvaient que le conduire à vouloir dominer son peuple. Il décida de soutenir Lien Rag et prit la parole.

— Tu dois écouter ce qui sera dit, et ensuite laisser la Voix décider ce qu'il conviendra de faire. Ce n'est pas à toi de répondre seul.

CHAPITRE 47

Pour échapper à la nuit et au froid du Chenal, ils naviguèrent au moteur, droit vers le Sud-Est. L'équipage aurait souhaité qu'on augmente la vitesse du baleinier pour apercevoir enfin un peu de lumière et sentir plus de chaleur, mais Kurty resta intraitable. De la passerelle il surveillait la frange plus claire annonçant la fin véritable du Chenal Noir, dont l'emprise est-ouest dépassait tout ce qu'on en disait.

— Bosco, mettez les hommes en garde contre l'incandescence qui nous guette. Nous sommes à hauteur de la latitude 25 Sud, environ. Très proche du tropique du Capricorne, bordure extrême de la Ceinture de Feu. Nous supporterons pendant quelques heures des températures excessives et une lumière éblouissante qui peut détruire la rétine. Que tous ceux qui n'ont rien à faire sur le pont s'enferment dans les cabines et dortoirs, que les autres s'équipent en conséquence.

Normalement, ils ne rencontreraient aucune terre, passeraient bien au Sud de la Nouvelle-Zélande, mais d'ici quelques heures les voiles seraient hissées et les moteurs coupés, ce qui prolongerait le séjour dans cette fournaise.

— Nous ne pouvons gaspiller notre huile. Et à moins de tomber sur un troupeau de cachalots, nous sommes entièrement dépendants de ce grément de fortune et des vents.

Par chance, un vent du Sud-Est enfla les voiles rescapées et la *Salamandre*, bien avant d'avoir atteint cette frange de lumière et de chaleur, filait à dix nœuds. Jusqu'aux Kerguelen ils auraient huit mille kilomètres à franchir, vingt-cinq jours si l'on conservait cette allure, sinon la galère. Il suffisait de tomber dans un pot au noir où les vents seraient inexistantes pour que le voyage s'éternise. Avec des réservoirs pleins à ras bord on pourrait alors sortir de cette zone de calme.

Ils abordèrent la partie australe de la Ceinture de Feu au cours de la nuit, mais la température de l'air était encore de quarante-cinq degrés et celle de l'eau de vingt-deux. Le vent avait molli et Kurty fit redémarrer les moteurs pour tenter de passer au Sud de la Nouvelle-Zélande, sans y croire vraiment.

Dès le lever du jour, le thermomètre atteignit les cinquante et la luminosité fut telle que le pont fut en partie déserté. Les marins de quart avaient badigeonné de noir des morceaux de plastique et en avaient fait des masques.

Les vitres de la passerelle avaient également reçu une couche de peinture noire, hormis quelques lucarnes pour le timonier.

On put remettre les voiles quand une dépression s'abattit brusquement sur cette zone, avec un vent qui très vite atteignit les quatre-vingts kilomètres-heure. Le baleinier frôla bientôt les vingt nœuds, mais il fallut réduire la voilure, affronter cette insupportable chaleur et surtout cette lumière incandescente. Il était impossible de fixer le ciel. Le Soleil était invisible, mais la couverture des nuages élevés ressemblait à du métal en fusion.

Jusqu'à ce que la nuit apporte un certain apaisement s'écoulèrent une dizaine d'heures effroyables. Les gabiers qui grimpèrent jusqu'aux vergues pour prendre des ris se retrouvèrent complètement déshydratés, certains avaient perdu jusqu'à cinq kilos en transpirant. Par chance, on ne signalait aucun accident ophtalmique.

Le vent redevint plus régulier durant ces heures bienvenues d'obscurité, et le jour suivant on était certain de passer au Sud de la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire qu'on approchait des Quarantièmes. Il y eut encore deux journées difficiles avant de trouver une température plus raisonnable et surtout une lumière moins agressive.

— Voile à l'horizon, au 310.

Ce n'était qu'un minuscule point à la limite du ciel nuageux et de l'eau, mais le gabier qui avait lancé la nouvelle avait l'œil. Même à la jumelle il était difficile de distinguer les voiles du bateau inconnu.

Deux heures plus tard, l'apparence de ce navire laissait encore Kurty perplexe. Sa silhouette, sa mâture et surtout ses voiles ne correspondaient à aucune des embarcations naviguant dans l'hémisphère Sud. Elle lui rappelait un ancien souvenir qu'il ne parvenait pas à exhumer.

— Commandant, on dirait que ses voiles sont comme des stores en lamelles articulées, dit Rupthon.

Du coup, son commandant eut une illumination.

— C'est une jonque. Une grande jonque. Avec son château arrière fortement relevé et en surplomb sur la mer. Ses voiles forment un éventail, car il marche au vent de trois quarts.

— On n'a jamais signalé de jonque dans ces parages, dit Grathe. Nous-mêmes n'en avons jamais rencontré.

Les deux bateaux concouraient vers un même point de rencontre, et peu à peu l'équipage s'alignait à tribord pour détailler les caractéristiques de

l'étrange embarcation. Ce fut Joxy, juché dans une hune de grand mât, qui apporta une précision préoccupante. Le garçon s'était très bien habitué aux manœuvres et affirmait qu'il aimait beaucoup ce métier de gabier.

— Je vois des sabords ouverts avec des gueules de canon à l'ancienne.

D'un coup, Kurty se souvint d'avoir lu des récits de pirates asiatiques, et ordonna que la batterie de missiles volée aux Aiguilleurs fût mise en état de tirer depuis l'entrepont. Il fit réduire la voilure, lancer les moteurs.

— On pourrait tirer un coup de semonce, mais toutes les ogives sont opérationnelles.

— Envoyez une fusée. Et arborez le pavillon d'identification. Possible que ces gens-là aient quelques notions de ces anciens usages.

En même temps il ordonnait au timonier de présenter leur flanc tribord avec tous les sabords ouverts sur les lance-missiles.

Les gens de la grande jonque parurent comprendre la menace et soudain ils abattirent la grand-voile, ne conservant que celle de misaine.

— Ils mettent un radeau à l'eau. Ils n'ont donc pas de canot ?

Six hommes embarquèrent sur ce radeau pour ramer debout, tandis qu'un septième, vêtu d'une robe rouge et jaune, se tenait assis au centre de ce plateau, sur un siège en bambous. Par la suite, il s'avéra que ces bambous étaient en plastique, tout comme les lames des voiles.

— On dirait un bouddha, commenta Rupthon qui venait d'apporter le thé. C'est un vrai pacha ce bonhomme.

— Un poussah, rectifia Grathe.

Kurty désigna son second pour accueillir ces visiteurs à la coupée. Malgré ses rondeurs, le petit homme grimpa vivement à l'échelle, et une fois sur le pont s'inclina à plusieurs reprises. Grathe lui indiqua la passerelle et le précéda.

— Mingjen, se présenta le capitaine de la jonque. Vous avez un très joli bateau.

— Le vôtre est superbe et surtout inattendu dans cette zone située en dessous de la Ceinture de Feu.

— Ceinture de Feu ? Ah oui, le royaume du Grand Dragon furieux. Mais nous avons trouvé sa faiblesse.

Grathe qui venait de refermer la porte de la passerelle ne put s'empêcher de s'étonner.

— Vous paraissiez venir du Nord, et même de la Nouvelle-Zélande.

— L'île longue ? Nous avons vu, mais sans mettre à l'ancre. Nous avons visité la grande île au Nord-Est.

— S'agirait-il de l'Australie ? dit Grathe à son commandant. Nous savons que ce continent est ravagé par la chaleur.

— Oui, Australie, dit l'Asiatique. Encore très chaude, mais pas trop. Seulement pas d'eau et nous manquons d'eau. Pas de rivières, pas de lac, tous secs, très secs. Nous vous achetons l'eau, nous pouvons payer en or et bijoux.

— En huile, peut-être ? demanda Grathe à tout hasard.

— Oui, en huile. Nous avons chassé baleines entre les deux îles, la petite et la grande. Beaucoup de baleines qui descendent du Nord par le grand Serpent Gris.

— Mais d'où venez-vous donc ? se décida à demander Kurty, malgré le sentiment de se montrer impoli envers cet étrange personnage.

— Yiengkow, dans Yellow sea.

Sur la passerelle personne ne comprenait. Grathe se souvint qu'il avait dans sa cabine un très vieil atlas bien abîmé, mais il alla le chercher pendant que Mingjen prenait le crayon du navigateur et dessinait approximativement les contours d'une terre inconnue de Kurty.

— Chine. Ici mer Jaune.

Là-dessus, Grathe revint avec l'atlas, et l'Asiatique, plein de joie, le feuilleta sans se soucier de voir des morceaux jaunis s'en échapper comme des feuilles mortes. Il trouva enfin une carte de la Chine et pointa son doigt sur la mer Jaune.

— Non mais, dit Parkos le navigateur, ce type se fout de nous ?

Heureusement que Mingjen ne l'entendit pas ou fit semblant. Son doigt boudiné descendait vers le tropique du Cancer et soudain obliquait vers l'est. À l'aide du crayon il traça un trait ondulé jusqu'au-delà du Capricorne, en direction de la Nouvelle-Zélande.

— Ça, Serpent Gris.

— Mais, dit Kurty, essayant de garder son calme, il fait cent degrés à

l'équateur.

— Non, juste trente degrés. Trente. Là nouveau passage entre le Nord et le Sud, depuis trois mois. Nous seuls le connaissons car nous sommes très courageux, nous descendons souvent jusqu'à la Ceinture de Feu et même un jour nos voiles se sont enflammées seules. Vous avez de l'eau pour nous ?

Comme arraché à un rêve, Kurty réagit lentement.

— De l'eau, oui, tant que vous en voulez. Nous distillons l'eau de mer. Mais je veux en savoir plus sur ce Serpent Gris.

CHAPITRE 48

Le sort avait désigné Herman et Ravelli pour une exploration en profondeur des abords de cette plage, empuantie par le charnier de moutons et de bovins. Liensun, ayant vainement essayé de comprendre comment ils avaient été abattus, s'était, la veille, une nouvelle fois équipé de cette combinaison destinée aux visites des réservoirs d'huile. Malgré tout, l'odeur n'était pas totalement filtrée par le système d'arrivée d'air et il s'était efforcé de ne pas y penser.

Il avait choisi la carcasse d'une vache, recherchant en vain une balle dans la cage thoracique, puis dans le crâne dénudé par les oiseaux. Ceux-ci se montraient agressifs contre son intrusion et il avait dû se protéger de leurs becs acérés. Finalement, Ravelli était venu le protéger avec un laser qui faisait le vide autour des deux hommes.

Au bout de deux heures de recherches méticuleuses, il renonça et ils retournèrent à bord de l'hydravion. Dans le pneumatique, Liensun se dévêtit et trempa la combinaison dans la mer, l'y laissant quand il remonta à bord. Elle empestait trop.

Ravelli donnait de leurs nouvelles tous les quarts d'heure. Juste quelques mots rapides : « Tout va bien, rien de neuf, pas de traces. ». Ils abordaient une zone plus élevée d'où ils pouvaient apercevoir l'appareil.

Ce fut Herman qui, avec les jumelles, découvrit les cavernes sur une paroi assez raide d'une falaise haute de deux cents mètres environ. Il avait l'impression que ces trous dans la roche étaient habités par des animaux.

— Je suis certain d'avoir surpris quelques mouvements, dit-il, et d'avoir vu briller des yeux dans la demi-obscurité.

Liensun avait le souvenir de fauves, des tigres lui semblait-il, dans un zoo. Leurs yeux brillaient au fond des wagons-cages du cirque.

— Essayez de trouver un point d'eau, leur conseilla-t-il. Un endroit où ces éventuels prédateurs pourraient venir boire et surtout sauter sur leur proie. Vous ne voyez pas de moutons ou de bovins vivants ?

— Si, sur la gauche il y a des plateaux très herbeux et des centaines de moutons y paissent. Les vaches ne sont pas visibles, mais se trouvent peut-être dans une vallée au-delà de la crête continue. À propos de points d'eau, nous

avons traversé plusieurs ruisseaux avec juste un pan d'eau. Mais n'avons pas vu de grande étendue, genre mare.

— Essayez d'en trouver une. Les empreintes y seront nombreuses et faciles à distinguer de celles laissées par les herbivores, si nous avons des fauves par ici.

Pendant une heure les deux hommes fouillèrent toute la campagne en dessous de cette falaise percée de galeries naturelles.

— J'ai hâte qu'ils reviennent, dit Liensun. Je ne suis pas du tout rassuré et je pense que nous devrions quitter cet endroit pour nous rendre dans l'autre île. Il est possible que les fauves ne l'aient pas envahie.

— Je crois que les tigres et les lions peuvent nager, dit Quelze, mais je n'en suis pas certain. D'après la carte, les anses seraient plus petites là-bas et nous avons besoin de pas mal de place pour construire une sorte d'atelier.

La voix un peu oppressée d'Herman leur signala la découverte d'un charnier important en contrebas de leur chemin.

— Il n'y a plus que des squelettes. Les oiseaux et les carnassiers ont tout dévoré. Des moutons en grand nombre mais je vois des têtes de vaches encornées. C'est effroyable, car les ossements s'entassent sur des centaines de mètres le long d'une faille. Je crois que les fauves ont usé d'une tactique vieille comme le monde. Ils ont encerclé un troupeau, ne lui laissant qu'une issue de fuite qui conduisait à ce ravin où les pauvres bêtes se sont écrasées les unes sur les autres. Même pas besoin de les tuer.

En l'absence de balles ou de traces de coups, Liensun pensait qu'il s'agissait bien de fauves, saignant leur proie à coups de dents.

— Ah, lança Herman, une vraie rivière. Elle descend d'une trouée entre la falaise aux cavernes et une autre montagne.

De quart d'heure en quart d'heure, Quelze et Liensun suivirent leur approche de cette rivière.

— Vous entendez ? Il y a une petite chute d'eau, une cascade, mais juste au-dessus la retenue doit être assez importante. Nous allons escalader cette cascade pour vérifier.

— Soyez prudents, dit Liensun. N'avancez pas ensemble, couvrez-vous mutuellement. Pendant que l'un escalade, l'autre veille au grain et ainsi de suite.

— Oui, chef, se moqua Herman.

Mais ils agirent de la sorte et le premier, Ravelli, découvrit la retenue d'eau et siffla de surprise.

— C'est assez chouette avec des buissons, de l'herbe.

— Pas de carcasses ?

— Non. Pas la moindre. Mais c'est assez profond, au moins deux mètres. Nous devons contourner la mare pour approcher d'une sorte de plage, là-bas, vers l'Est.

— Pas traces de vie ?

— Aucune. Nous irons voir cette plage et puis nous rentrerons, car la nuit approche. Pas question de rester dans le coin avec l'obscurité. Nous avons l'impression très nette d'être épiés, surveillés.

Quelze hocha silencieusement la tête. Il appréhendait que ses amis ne tombent dans un piège, mais Liensun savait que les fauves en général se méfiaient des hommes, ne les attaquaient que lorsqu'ils étaient affamés. Or, si l'on se référait à ces deux charniers importants, les carnassiers inconnus devaient avoir le ventre plein et un garde-manger proche.

— Nous approchons de la plage, en réalité c'est plutôt un bournier, expliquait Herman.

— Évidemment, fit Ravelli haletant, des centaines d'animaux sont venus patauger là, et il y a des milliers de traces. Certaines sont durcies.

— Quel genre ?

Ils ne répondirent pas sur-le-champ mais, quelques instants plus tard, Ravelli donna des précisions.

— Des sabots de moutons, les plus nombreux, avec leurs crottes noires et aussi des vaches. Sur les côtés ces traces ont séché alors qu'elles sont boueuses au centre. Je pense que de l'eau doit sourdre de la terre.

— Cherchez des traces de griffes.

Soudain Herman poussa un cri de surprise.

— Une trace humaine. Quelqu'un s'est baladé ici pieds nus. Non, attendez. C'est bizarre. J'ai deux traces de pieds qui pourraient appartenir à un humain, seulement ce type-là aurait des griffes à la place des orteils. Des griffes démesurées.

— Écoutez-moi, les gars, cria Liensun, foutez le camp et vite. Ne restez

pas là-bas.

— Je fais un moulage d'une de ces empreintes et on arrive, répliqua Herman sans s'affoler.

CHAPITRE 49

Personne ne s'étonna tout d'abord que Cristella Marlone ne soit pas dans son bunker. Elle s'absentait assez souvent depuis quelque temps, sous prétexte que sa grossesse la fatiguait. Ann Suba continuait de fouiller dans le central des archives, puisque désormais elle avait l'accord de Charlster, de Louria et d'Hyponias. Elle aurait souhaité que ces deux jeunes chercheurs lui en disent plus sur leur enquête du côté de Baker Station, mais visiblement ils n'y tenaient pas. Peut-être restaient-ils encore méfiants envers elle, mais surtout ils voulaient éviter d'être à nouveau interrogés par la police. Ann avait retenu qu'un être mystérieux, une créature selon Louria Finister, errait quelque part dans cette région du Canada, après que plusieurs personnes eurent trouvé la mort ou furent portées disparues. Louria et Hyponias avaient certainement des renseignements susceptibles de faire avancer l'enquête, mais ils refusaient de les lui confier.

Lorsque Louria avait affirmé que les navettes atterrissaient aux Kerguelen, elle avait pu lui prouver son erreur de calcul et celui-ci, rectifié, paraissait désigner l'archipel Crozet, quelques îlots à mille kilomètres à l'Ouest de Cooktown. Si vraiment ces objets spatiaux se posaient là-bas, Lien Rag avait dû en avoir connaissance. Les pêcheurs des Kerguelen s'aventuraient dans les parages de ces îles, et ne pouvaient manquer d'apercevoir les traces lumineuses que laissaient ces engins volants.

Un instant, elle se laissa aller à rêver sur le sujet, puis sur l'aventure de la *Salamandre* dans le Chenal Noir. Elle regrettait de ne plus être à son bord. Peut-être que ses amis avaient enfin réalisé leur objectif et naviguaient-ils dans l'océan Pacifique. Charlster avait l'air de penser que c'était chose faite, mais nul n'en avait confirmation. Cependant, Ann appréciait de travailler dans cet observatoire. Après des années sans rapports directs avec la physique et l'astrophysique, elle trouvait à 87°7 Station de quoi satisfaire sa boulimie de recherches, même si c'était au service de la Panaméricaine, c'est-à-dire la Caste des Aiguilleurs. On sentait vraiment que c'étaient eux les maîtres de cette Compagnie où le système ferroviaire dominait la vie quotidienne. La seule personne qui avait autrefois réussi à gouverner cette Compagnie en tenant les Aiguilleurs à l'écart, c'était Yeuse qui, maintenant, était à la tête de la Patagonie occidentale. Yeuse avait empêché la Caste d'interférer sur ses décisions, mais à plusieurs reprises avait failli y laisser la vie. Elle s'était appuyée sur les autres corporations, la Traction, la Voie, la Manutention, et avait obtenu un équilibre plus ou moins précaire. Certes, mais elle avait

cependant respecté les fondements de la Société en place, les conditions édictées par la CANYST.

Elle se concentra sur le dossier de ce Shade caché par Altaï, et qui n'était autre qu'un Bulb jadis colonisé lui aussi par les Ophiuchusiens du vaisseau *Terra*. Cet énorme astronef avait quitté Ophiuchus III pour se lancer à la recherche d'un troupeau de Bulbs. L'un d'eux s'était écrasé sur cette planète colonisée par les Terriens. Ceux-ci avaient décidé, après la découverte des extraordinaires possibilités de l'animal de l'espace, d'en capturer un pour l'amener dans l'orbite terrestre et l'y satelliser.

En cet instant s'affichèrent en lettres rouges les deux mots suivants sur son écran : MESSAGE URGENT. Elle cliqua pour en prendre connaissance, et apprit qu'elle était nommée directrice de l'observatoire de 87°7 en raison de l'état de santé de la titulaire, la voyageuse Cristella Marlone.

Interloquée, elle demanda des explications, reçut en réponse une référence à laquelle elle se reporta, et apprit que Cristella venait d'accoucher avant terme, après huit mois de grossesse, d'un petit garçon placé aussitôt en couveuse. Et le message fut aussitôt diffusé sur tous les écrans de l'observatoire.

Ann Suba essaya de voir la tête que faisait Charlster, mais apprit qu'il venait de partir soudainement sans explication. Était-il ému ou simplement furieux de la nouvelle ? Ce fut Louria qui la première vint la féliciter pour sa nomination, mais les autres chercheurs s'approchèrent aussi.

CHAPITRE 50

Les trois autres paraissaient décontenancés, voire sceptiques, par l'attitude de Liensun Rag. Ils ne comprenaient pas son inquiétude, ni pourquoi il avait exigé qu'Herman et Ravelli reviennent au plus vite.

— Nous avons nos armes et même si nous avons senti qu'on nous épiait, nous ne nous serions pas laissés surprendre par ces fauves.

— Vous avez l'empreinte ? exigea Liensun, sèchement.

Ravelli l'avait faite à l'aide de la boue du coin, et elle avait en partie séché au cours de leur retour vers l'hydravion.

— Bon sang, ce type-là est atteint d'une malformation des pieds. Vous avez vu ces orteils ? Il ne se coupe pas souvent les ongles, plaisantait Quelze, tout en jetant des regards furtifs à Liensun.

Le moulage était celui d'un pied humain ordinaire lorsqu'on ne regardait que le talon et le cou-de-pied, mais à partir des orteils c'était autre chose. Le fils de Lien Rag retourna le moulage pas tout à fait sec, examina ces doigts, se pencha pour tracer avec la pointe d'un crayon les séparations des doigts apparents.

— Merde, fit Ravelli, j'avais pas remarqué qu'il n'y en avait que quatre. Vus du dessus, ils forment un bloc unique.

Liensun mesura les griffes, elles faisaient quatre centimètres de long.

— Comme celles d'un chien elles ne sont pas rétractiles, ânonna-t-il, ou encore d'un loup... Le cinquième doigt est cet ergot.

Les trois autres échangèrent un regard perplexe.

— Un loup, fit Quelze, un loup qui aurait l'arrière de la patte semblable à un pied humain ?

— Ou un humain avec des pattes de loup, répondit Liensun.

Il se redressa.

— C'est la seule que vous ayez relevée ?

— Il y en avait certainement d'autres mêlées à celles de moutons et de vaches, mais celle-là était à part et parfaite. Ça veut dire quoi, un homme avec des pattes de loup ou de chien ?

— Lycanthropie, lâcha Liensun.

— Oui, mais encore, dit Ravelli, résumant l'ignorance des autres.

— Loup-garou, autrement dit.

— Comme dans les histoires à faire peur ?

— Vous n'avez jamais entendu parler des loupés, des garous ? Ceux que le satellite Bulb fabriquait en série ? Des hybrides d'hommes ou de femmes, moitié chèvre, moitié cochon, moitié loup, etc, et quand je dis moitié c'était le plus souvent trois quarts de l'un ou de l'autre. Vous connaissez Kurty le capitaine de la *Salamandre* ?

— Le fils du pirate.

— Exact, son père l'a eu avec une fille du satellite qui mourut. L'enfant fut nourri par une chèvre qui avait des seins de femme. Elle était fortement attachée à l'enfant, d'ailleurs.

Tout ce qui concernait le Bulb était devenu légendaire, et ces trois hommes ancrés dans le quotidien ne croyaient pas à toutes ces histoires.

— Des loupés, des hybrides, des garous comme vous voudrez, ont été débarqués sur Terre en différents points, surtout dans l'Arctique où le cousin de mon père, Lienty Ragus que vous connaissez, a été attaqué par eux, et aussi dans le Pacifique. On en a retrouvé dans différentes stations abandonnées. Yeuse, la présidente de la Patagonie, a même failli être dévorée par toute une bande qui assiégeait son train. Les habitants du Bulb, lorsqu'ils ont rejoint une orbite terrestre, ont cherché à créer des hommes et des animaux capables de vivre sur la planète par des températures excessives. Ils ont créé les Roux. Ceux-ci ne proviennent pas d'une génération spontanée, mais sont le produit de manipulations génétiques. Ils ont aussi essayé de créer des hybrides d'animaux, mais n'ont pas tellement réussi. Je sais que le réchauffement a tellement préoccupé les esprits que peu de gens se souviennent des révélations faites à la suite de la chute du Bulb dans l'océan Pacifique. Lienty et mon père furent les témoins de ces incroyables réalités.

Il tendit la main vers la plage plongée dans l'obscurité.

— Nous ne pouvons nous y installer car l'endroit est trop dangereux. Ces garous sont en général d'une férocité impitoyable.

— Liensun, nous pouvons établir des tours de garde. Je ne pense pas que nous trouvions mieux pour échouer l'hydravion sur les hauts-fonds, établir un mât de charge qui dégagera les turbos et les déposera sur un plancher que nous installerons sur le sable. Cet endroit est exactement celui que nous cherchions et se trouve bien abrité des différents vents.

— Vous croyez que je viens de vous raconter des histoires à faire peur aux enfants ? Je vous mets en garde pour l'avenir, pour les semaines que nous allons passer ici. Personnellement, je ne quitterai jamais mes armes. Je n'ai pas envie de périr bouffé par un de ces monstres.

Ils paraissaient gênés par son insistance. Tous finiraient par le considérer comme trop impressionnable, peut-être même comme psychiquement détraqué.

Donc, il se tut, et lorsque les tours de garde furent décidés il alla se coucher, le sien occupant quatre heures à partir de deux heures du matin.

Vers minuit, Ravelli, assis dans le siège du pilote, lisait une revue de mécanique traitant des turbopropulseurs, lorsqu'il eut l'impression qu'on le regardait. Il leva les yeux vers le pare-brise bombé de l'appareil et découvrit un visage de femme, un visage d'ange d'une merveilleuse beauté. Tout d'abord, il pensa être victime d'une hallucination. Depuis des mois ils n'avaient, ni lui ni les deux autres, approché une femme. Les prostituées patagones qui rôdaient autour du terrain de Punta Arenas ne les attiraient pas. Elles étaient réputées atteintes de maladies sexuelles.

Il ferma les yeux, les rouvrit, pensant que l'hallucination aurait disparu, mais la femme était là et maintenant elle allongeait le haut de son corps dénudé sur le pare-brise, et ses seins à l'aréole mauve étaient à portée de ses mains à travers le verre. Il se redressa lentement. Il pensa que l'île était occupée par des êtres un peu sauvages qui ne s'étaient pas montrés au cours de leur patrouille. Mais cette fille attirée par la lumière du cockpit avait dû venir, à la nage ou n'importe comment, satisfaire sa curiosité. Il grimpa sur le siège, déverrouilla la trappe qui permettait de passer sur le toit de l'appareil. Lorsqu'il y engagea sa tête, puis ses bras pour faire un rétablissement, le visage de la jeune femme était à quelques centimètres. Mais il ne vit plus que sa bouche ouverte sur des crocs luisants. Une gueule effrayante.

Les trois autres entendirent son hurlement d'horreur et de douleur en même temps. Quelze fut le premier à atteindre le cockpit, à découvrir au sol Ravelli, le cou ouvert, dégorgeant un flot de sang.

CHAPITRE 51

Une grande partie des îliens s'était déplacée jusqu'à Cooktown, envahissant le port pour assister à l'arrivée du baleinier *Salamandre*, miraculeusement de retour avec son équipage et ses passagers. Il se racontait des dizaines de versions de ce retour, mais aucune n'approchait vraiment de la vérité. On savait que le baleinier avait voulu passer la Ceinture de Feu et y avait disparu. On n'ajoutait pas tellement foi à cette histoire de Chenal Noir, on savait seulement que l'équateur était en feu et que nul ne pouvait passer de l'autre côté.

Depuis la veille, le baleinier drainait dans son sillage une dizaine de petits bateaux de pêche des Kerguelen. Les équipages de ceux-ci avaient tenu à faire une escorte à la *Salamandre* surgie mystérieusement de l'Est, comme le vaisseau fantôme de jadis, le *Hollandais volant*.

Lien Rag savait depuis quatre jours que Kurty revenait avec Jael, Fleur et tous les autres. Il le savait depuis que la radio du baleinier avait pu être captée par les installations à terre de l'île.

Il n'avait pu aller survoler le bateau avec le dirigeavion car celui-ci était en révision, ses moteurs neufs devant être vérifiés après un certain nombre d'heures de vol. Il brûlait d'impatience de revoir sa fille. Mais le retour de Jael le perturbait. Il réalisait qu'il n'avait plus envie qu'elle partage son existence. Il n'éprouvait pour elle aucun désir, malgré sa relative jeunesse. Yeuse, beaucoup plus proche de son âge, l'attirait davantage.

Du sémaphore il aperçut enfin la *Salamandre*. Kurty l'avait prévenu qu'il naviguait sous voilure réduite, avec le grand mât brisé ainsi que pas mal de vergues également. Peu avant la passe du port, les voiles furent ferlées par les gabiers et le baleinier avança au moteur. Il apercevait à l'avant sa fille et, sur la passerelle aux vitres ouvertes, Kurty et Grathe, son second. Jael restait invisible. Lien Rag regrettait que Farnelle ne fût pas encore de retour, mais son bateau était à quatre jours. Elle aurait reçu Jael, sachant que faire pour assumer cette situation délicate.

La foule épaisse acclama l'entrée du voilier dans le port puis admira, le souffle coupé, la manœuvre de cette grande coque qui vint se mettre à couple au quai d'honneur, sans avoir besoin du petit remorqueur. Kurty et son équipage étaient de fins manœuvriers. Fleur sauta à terre dès qu'elle le put, et se précipita dans les bras de son père.

— Nous avons vécu des aventures extraordinaires, murmura-t-elle dans son oreille. Sans Kurty nous ne serions pas là.

Elle en était donc toujours amoureuse ? Les familles des marins se précipitèrent dès qu'une passerelle fut établie. Lien Rag aussi monta à bord, se dirigea vers le poste de pilotage, sachant que Kurty le quitterait en dernier. Il le serra dans ses bras ainsi que Grathe, et apprit qu'Ann Suba était restée dans le Nord pour une raison qu'il découvrirait par la suite.

Jael apparut sur le pont, venant de sa cabine. Elle aperçut Lien Rag sur la passerelle, hésita. Elle abandonna ses bagages et les rejoignit lentement. Ils se regardèrent avec un sourire poli, puis Lien Rag demanda une explication à Kurty. Quand il se retourna, elle avait disparu.

Fleur les rejoignit et il la prit à part.

— Dis à ta mère qu'elle peut disposer de la maison en attendant que nous ayons décidé de l'avenir. Ce soir, il y aura un grand repas pour une trentaine de personnes.

— Pourquoi ne le lui as-tu pas dit ? Elle a décidé de prendre une chambre à l'Hôtel de la Marine.

— Je préfère que ce soit toi qui le fasses.

— Liensun n'a pas rejoint les Kerguelen, comme nous le pensions tous ?

Il ne voulut pas l'attrister en évoquant la disparition de son demi-frère, et dit qu'il se trouvait en Patagonie.

Le même soir, après la réception qui s'était achevée à une heure du matin, Lien Rag se coucha dans une chambre d'amis, laissant Jael occuper la leur. Il avait emporté le livre de bord que lui avait remis Kurty. Ce dernier lui avait signalé l'intérêt de lire, avant toute chose, le texte d'une certaine page, écrite trois semaines auparavant.

— Ce journal de bord contient d'étranges récits, mais celui-là est tout à fait surprenant et peut complètement bouleverser notre existence.

Il s'agissait d'une rencontre avec le capitaine asiatique d'une jonque, au Sud de la Nouvelle-Zélande, dans une zone proche de la Ceinture de Feu. Déjà, la rencontre avec ce type de bateau était vraiment exceptionnelle. Lien Rag dut relire trois fois les confidences de ce Mingjen que Kurty soupçonnait d'être à la fois trafiquant, pirate, occasionnellement chasseur de baleines.

— Le Serpent Gris ? Un passage entre les deux hémisphères ? Un passage moins sinistre que le Chenal Noir ? Avec une température clémente et une

lumière suffisante ?

Sur la page de gauche, Kurty avait reporté la représentation d'une carte du Pacifique entre le 120^e méridien Est et le 120^e Ouest. On apercevait une partie de l'Australie, les îles de Nouvelle-Guinée au-dessus, la Nouvelle-Zélande en bas à droite. Et c'était l'Asiatique qui avait tracé la représentation de ce Serpent Gris. Il débutait en dessous du Capricorne, zigzaguait jusqu'à hauteur de l'ancien Japon. La jonque de l'aventurier venait d'un petit port de Chine, sur le 40^e parallèle.

Il aurait dû parcourir le journal de bord depuis le début, mais en revenait sans cesse à ce passage entre le Nord et le Sud, un passage libre sur l'océan, en pleine mer, dont les Aiguilleurs ne pourraient jamais se rendre maîtres faute d'une marine. Et ils ne pourraient établir de réseaux ferrés faute d'une assise pour leurs foutus rails. Un passage qui ouvrait largement les échanges entre les deux hémisphères.

Il s'endormit difficilement, très excité par cette nouvelle merveilleuse. Se réveilla à plusieurs reprises, croyant avoir rêvé l'existence de ce Serpent Gris, mais le journal ouvert à cette page le rassurait. Il avait hâte de le découvrir à son tour, mais avant toute chose devait retrouver Liensun.

Dès que le dirigeavion serait prêt, il partirait à sa recherche. Farnelle avait eu un message de Yeuse, racontant les recherches qu'elle avait ordonnées suite à certaines rumeurs, recherches vaines, hélas ! Mais Lien Rag estimait que ces mêmes rumeurs donnaient malgré tout une indication. Liensun se trouvait peut-être à bord de cet hydravion qui, incapable de décoller, naviguait comme un bateau. Il n'y avait pas d'autres hydravions dans cette région. Peut-être que l'appareil essayait de contourner la Terre de Feu et le cap Horn, à moins qu'il n'ait dérivé avec les vents furieux qui soufflaient là-bas. Vers la Géorgie du Sud, Tristan da Cunha plus au Nord ? Pas un instant il ne songea aux Falkland, trop proches de la Patagonie.

FIN